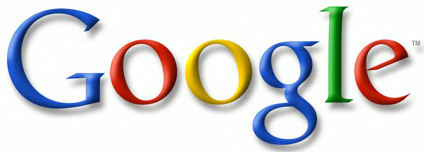
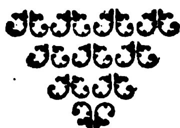






LE
PASSE-TEMS
AGRÉABLE,
OU
NOUVEAUX CHOIX
DE
BONS MOTS,
DE PENSÉES INGÉNIEUSES,
DE RENCONTRES PLAISANTES,
Dont une partie n'avoit point encore été mise au jour,
ENRICHI
D'une Elite des plus Vives Gasconnades,
Qui ne sont point dans la Gasconniana,
Et de quelques Nouvelles Histoires Galantes.
Le tout avec des Réflexions.

Nouvelle Edition, augmentée de plus du double.
SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,
AUX DE'PENS DE LA COMPAGNIE.
M. DCC. LIII.



LE

PASSE-TEMS AGRÉABLE.

OU

NOUVEAUX CHOIX DE BONS MOTS,

AVEC DES RE'FLEXIONS.



PORTRAIT DU FANFARON.

TU me tiens prisonniére,
Dit un épée au foureau,
Sacre, mort, ventre, maraut,
Sçais-tu que je suis guerriére?
Oh! dit l'autre, vertubleu;
Qui sçavoit votre courroux?
Ça, Madame l'Amazône,
À qui voulez-vous parler?
Moi, dit l'épée, *à personne;*
C'étoit pour prendre un peu l'air.

Un Capitaine Eſpagnol voyant qu'on s'étonnoit de ce qu'en prenant ſes armes il trembloit, dit : » Ma chair tremble de peur, » pour le danger où elle prévoit que mon » courage le portera tantôt.

Un autre dit : » Je ne tremble pas, mais » je frémis ſeulement d'horreur pour le car- » nage que je vais faire.

Un autre aſſura ; » Qu'il trembloit du froid » avec lequel il alloit regarder le péril où » ſon courage l'alloit expoſer.

Un autre diſoit : » Que ſa chair ne trem- » bloit pas, mais qu'elle treſſailloit de joye, » pour la victoire qu'il étoit aſſuré de ga- » gner,

() Un Eſpagnol diſputoit avec un Portugais, & ſoûtenoit que la Nation Portugaiſe n'étoit pas comparable à l'Eſpagnole ; & pour preuve de ſon excellence, il diſoit, » Que » Saint Pierre, qui eſt le Chef de l'Egliſe, avoit » été Eſpagnol. L'autre ſoûtint que cela étoit faux, & que Saint Pierre avoit été Portugais. Ils gagérent là-deſſus, & s'accordérent de prendre pour Juge de ce differend, la premiére perſonne qu'ils rencontreroient. Ce fut un Gentilhomme Portugais dont ils firent rencontre ; & quoique l'Eſpagnol fit d'abord quelque difficulté de s'en remettre à ſon jugement, ils lui propoſérent cependant la queſtion, après qu'il leur eût promis d'en agir de bonne-foi. La demande étant faite,

sçavoir, » si S. Pierre avoit été Espagnol » ou Portugais, « le Gentilhomme dit à celui de sa Nation, qu'il avoit perdu, & que sans contredit S. Pierre avoit été Espagnol. Celui-ci surpris de se voir condamné par un Portugais, lui demanda pourquoi il jugeoit au désavantage de sa Nation? Le Gentilhomme lui répondit: » Mon ami, je dis la » vérité. Il est certain que S. Pierre étoit » Espagnol; car s'il avoit été Portugais, il » n'auroit jamais renié son Maître.

() Le Roi de Portugal ayant ordonné à un des plus grands Seigneurs de sa Cour d'aller au-devant d'un Ambassadeur du Roi d'Espagne à quelques lieuës de Lisbonne, comme ils venoient tous deux dans le même carosse, parlant de différentes choses qui regardoient le Portugal, l'Ambassadeur d'Espagne demanda, si la Cour étoit belle? Le Seigneur Portugais choqué de cette demande, & prétendant que l'Ambassadeur ne devoit pas douter qu'elle ne fût au-dessus de toutes les Cours du monde: » On y voit, *ré-* » *pondit-il fiérement*, cent hommes comme » vous, cinquante comme moi, vingt-cinq » comme votre Roi, cinq comme Dieu & » le Roi mon Seigneur.

Un Florentin qui se promenoit avec un Espagnol à Florence, vit arriver le grand Duc avec son frére le Cardinal, & ayant demandé quelque-tems après à l'Espagnol, s'il

n'étoit pas ravi de la vûë de ces deux Princes, de leur bonne mine, & de leur grand train? l'Espagnol qui les avoit vû passer assez froidement, répartit au Florentin qui lui fit encore la même demande, & qui s'étonnoit de son long silence: *En Espanna, tenemos qua, enta como el Cardenal; dies, como el Gran Duque; dos, como el Papa y uno, como Dios. Los quarenta, son los quarenta Canonigos de Toledo; los Dies, son los Dies Grande de Espanna; los dos, como el Papa, son los Arçobiscopos de Toledo, y de Sevila, el uno, como Dios es mestro Rey.* En Espagne, il y en a quarante que nous tenons comme le Cardinal; dix, comme le Grand Duc, deux comme le Pape, & un comme Dieu. Les quarante sont les quarante Chanoines de Tolède, les dix, sont les dix Grands d'Espagne; les deux, comme le Pape, sont les Archevêques de Tolède, & de Séville; & celui que nous tenons comme Dieu, c'est notre Roi.

Un Espagnol prêt à mettre son manteau, disoit à ceux qui étoient proche de lui: » Retirez-vous d'ici, Messieurs, pendant que » je mettrai mon manteau; car le vent que je » fais en le mettant est si violent, qu'il pour» roit vous emporter cinquante lieuës par-de» là les Pyrénées.

» Si vous m'obligez à vous aprocher, *di» soit un autre à quelqu'un qui l'insultoit, je*

» vous

» vous jetterai si haut d'un coup de pied,
» que vous craindriez moins de tomber, que
» de mourir de faim, quand même vous au-
» riez dix charretées de pain avec vous.

» J'avouë, *disoit un Espagnol dont les habits*
» *étoient fort délabrez*, que je suis mal ha-
» billé ; mais ce n'est ni la paresse, ni la
» misére qui en sont la cause, c'est un ser-
» ment que j'ai fait, de n'acheter aucune
» étoffe pour me faire des habits, que je
» n'aye abattu cent cinquante douzaines de
» têtes de mes ennemis.

() Un autre disoit à ses amis : » Je veux
» mourir, si celui qui m'ôta les dents qui me
» manquent, ne tomba aussi-tôt à mes pieds.
» On lui demanda qui c'étoit ? un caillou,
» répondit-il.

() Un autre étant interrogé contre combien de gens il pourroit se battre, répondit :
» Si c'est un honnête homme, lui seul suffit ;
» mais si ce ne sont que des canailles, don-
» nez m'en la ruë pleine.

() Les Portugais étoient accoûtumez de célébrer la Fête d'*Aliubarota* par de grandes réjoüissances, les jours qu'ils avoient gagné une victoire signalée sur les Castillans. Un Castillan étant venu en Portugal le jour de la célébration de cette Fête, on lui demanda si on solemnisoit en Castille une pareille Fête en mémoire de quelque victoire. Il répondit : » Nous n'observons point de sem-

» blables Fêtes ; car nous avons remp
» tant de victoires sur nos ennemis, qu
» nous voulions les celébrer, il n'y a poin
» jour dans l'année qui ne fût un jour de Fê
» ce qui pourroit faire mourir de faim les
» tisans & les manœuvres.

La galanterie Gasconne du Duc d'Al
mérite d'être raportée, la voici. Le Roi d'E
pagne donnoit un bal, & le Duc d'Albe
menoit une Dame. Un de ses amis le ren
contrant comme il entroit dans la salle ; *Qu
dise l'Alba*, lui dit-il : *Dise*, répondit le Duc
que las estrellas se aparten que vienne en sol
Le nom *d'Albe* fait allusion à *l'aube du jour*,
& son ami lui demandant, *que dit l'aube ?* le
Duc parla galamment pour la Dame qu'il me-
noit, en répondant *que l'aube disoit que tou-
tes les étoiles*, qui étoient les Dames du Bal,
dévroient disparoître à la vûë du soleil, qui étoit
celle qu'il menoit.

Deux Officiers Espagnols servant ensem-
ble eurent un jour une grande dispute ; l'un
faisoit la guerre à l'autre de ce qu'il ne pa-
roissoit point aller aux coups avec ardeur,
& lui disoit : » Qu'il étoit honteux de témoi-
» gner de la peur dans les occasions comme
» il faisoit, que cela le perdroit de réputa-
tion. Eh morbleu, *dit l'autre*, je n'au-
» rois pas de peur si l'on m'envoyoit contre
» des gens qui ne fussent pas plus braves que
» toi.

( ) Le

( ) Le Marquis Spinola voyant que le Prince Maurice alloit assiéger l'Ecluse, s'informa du Gouverneur *Matteo Serrano*, s'il avoit des vivres & des munitions de guerre. Celui-ci répondit : » Allez, Seigneur, Marquis, » à votre siége d'Ostende, je sçai le devoir » de ma charge, & ce que je dois faire pour » la conservation de cette Place. Quand l'en» nemi y viendroit avec cinquante mille dia» bles, il ne m'en chasseroit point. Cependant tout manquoit dans la Ville, & à peine avoit il tiré trois coups de canon qu'il fût contraint de se rendre.

¶ Les Gascons, comme je l'ai déja dit, ne sont pas les seuls qui s'expriment hiperboliquement, & qui donnent un tour extraordinaire à leurs pensées, soit pour donner une idée de leur valeur, ou de leurs exploits, soit pour donner à connoître leurs sentimens, ce qui proprement s'apelle gasconnade. J'en ai donné quelques exemples de Lacédémoniens & d'Espagnols; j'en vais donner ici quelques autres de diverses personnes, sans distinction de Nation.

Cet homme & cette femme, disoit quelqu'un, *aiment tant les querelles, & sont si médisans, que s'ils étoient mariez ensemble, il ne naîtroit de leur mariage que des dents & des ongles.*

( ) Le Cardinal *de Ximénès* gouvernoit toute l'Espagne, le Roi de France, François premier, lui envoya demander Perpignan, le

* On pardonneroit à un Gascon, s'il c[...]
soit, que quand il se bat, son épée & cel[...]
de son ennemi brillent comme un éclair
font du bruit comme le tonnerre, & frapen
comme la foudre. Ces expressions convien-
nent fort aux rodomontades ordinaires de cet-
te nation : mais elles ont une affectation &
un défaut de ressemblance indignes d'un Poë-
te. Le Tasse s'en est pourtant servi, quand il
a dit :

Lampo nel fiammeggiar, nel romor tuono.
Fulmini nel ferir le Spade sono.

L'Arioste va plus loin dans l'hiperbole ;
quand parlant d'un de ses héros, il dit que
dans la chaleur du combat, ne s'étant pas aper-
çû qu'on l'avoit tué, il combatit toujours vail-
lamment, quoiqu'il fut mort.

Il pover homo che non s'en era accorto
Andava combattendo : & era morto.

() *Le Tasse* fait dire à un Sarasin, plein de
cœur & de fierté, qui étoit aux prises avec
un Chevalier Chrétien. *Rendez-vous, & sçachez*
qu'il suffit pour votre honneur de pouvoir dire que
vous avez combattu contre moi.

() *Gracien*, Auteur Espagnol, dit d'Alexan-
dre : *que son cœur étoit un archicœur, dans un coin*
duquel tout ce monde étoit si à l'aise, qu'il y restoit de
la place pour six autres.

* *Div. Cur.*

[] Le

[] Le *Lope de Vegue*, dit dans un de ses Poëmes ; *Que c'est une fiére nation que la sienne, & que quand les Espagnols se mettent en tête quelque grande entreprise, la mer tremble devant eux, la mort les fuit, & que Numance, qui couta si cher à Rome, en peut dire des nouvelles.*

[] *Idoménée* étoit un des principaux Ministres du Roi son Maître, & des plus employez aux grandes affaires. Voici néanmoins comme *Epicure* le traite dans une lettre qu'il lui écrit : » Si vous cherchez de la gloire, » toute la grandeur de Perse, tout ce que » vous suivez, & tout ce qui vous fait suivre, » ne vous en donnera point tant que les lettres » que je vous écris.

[] *Senéque* qui raporte ces paroles d'Epicure y ajoûte celles-ci ! *Ce que promettoit Epicure à son ami, je vous le promets, Lucille : J'ai du crédit avec la postérité : J'ai dequoi faire vivre ceux qu'il me plaira.*

Un Auteur Espagnol fait dire à un amant passionné, que lorsque sa maîtresse marche dans la ville ; » il croit que c'est le soleil » qui est descendu du Ciel en terre, & qui se » promene dans les ruës de Madrid.

[] Le Poëte Théophile dédia un Livre au Roi d'Angleterre Jâques I. & crût que ce Prince le voudroit voir, ce qui n'arriva pas ; il fit là-dessus ces Vers.

Si Jâques, Roi de grand sçavoir,
N'a pas trouvé bon de me voir,
En voici la cause infaillible,
C'est que ravi de mon écrit,
Il crût que j'étois tout esprit,
Et par conséquent invisible.

¶ [] Les pensées suivantes m'ont paru avoir beaucoup de raport avec les gasconnades, c'est pourquoi je les mets à leur suite.

[] *De toutes les Villes que j'ai conquises*, disoit Caton l'aîné, *je n'ai jamais tiré d'autre profit que d'y prendre ma nourriture, pendant le tems que j'y ai séjourné.*

Il y a dans la Chine des Solitaires qui se crévent les yeux, disant : » Qu'ils ferment deux » portes à l'amour pour en ouvrir mille à la » sagesse.

Une Lacédémonienne dit à son fils, qui se plaignoit d'avoir une épée trop courte; » Mon fils, tu n'as qu'à t'aprocher de l'ennemi, & tu la trouveras assez longue.

On raporte qu'un Roi de Perse mettoit sur les Lettres qu'il écrivoit au Roi d'Espagne, cette souscription; *Au Roi qui a le Soleil pour chapeau.*

Gingbzikin Empereur de la grande Tartarie, de la Chine, *&c.* s'étant rendu maître de la Ville de Bokam, il fit assembler les habitans, en les haranguant, il leur dit entr'autres choses; » Peuples, il faut que » vos péchez soient bien énormes, puisque » c'est

» c'eſt la colére de Dieu tout-puiſſant qui » m'a envoyé contre vous, moi qui ſuis un » des fleaux de ſon Trône.

» Ce qui rend les Philoſophes plus eſti» mables, c'eſt qu'ils peuvent vivre en gens » de bien, quand même il n'y auroit plus de » Loix. Cette penſée eſt attribuée au Philoſophe Ariſtippe.

() Le Sophi de Perſe, au raport de Mr. Howel, prenoit ces titres : » La haute & » puiſſante Etoile, dont la tête eſt couverte » du Soleil, dont le mouvement ſe doit com» parer à l'étenduë céleſte, Seigneur des » Monts Caucaſe & Taurus, des quartre » fleuves d'Euphrate, du Tigre, de l'Ara» xe, & de l'Indus, rejetton d'honneur, » miroir de la vertu, roſe de plaiſir, & » noix muſcade de conſolation. Quel ſaut ! commencer par une étoile, & finir par une muſcade.

Elenideus Priſcus, à qui l'Empereur Veſpaſien avoit mandé de ne point venir au Sénat, ou que s'il y venoit de ne pas dire ſon avis, répondit qu'étant Sénateur, il ne manqueroit pas de venir au Sénat, & que s'il étoit néceſſaire de dire ſon avis, il diroit librement ce que la juſtice lui commanderoit. Veſpaſien le menaça de le faire mourir s'il parloit. » Vous ai je dit, répondit-il, que » je fuſſe immortel ? Vous ferez ce que » vous voudrez, & moi ce que je dévrai;

il

» Il est en votre pouvoir de me faire mourir
» injustement, & au mien de mourir con-
» stamment.

() Quelqu'un ayant perdu la vûë, disoit :
» J'ai fait un grand gain, car auparavant j'al-
» lois seul, désormais j'aurai toujours com-
» pagnie.

¶ ()*Démosthène amoureux.*

CONTE.

Jadis dans Corinthe une Dame
Etaloit des attraits que chacun admiroit,
Attraits dignes de toucher l'ame
Des Dieux qu'alors on adoroit.
Qui ne croiroit d'abord qu'une beauté pareille,
Pour ses amans n'eût beaucoup de fierté ?
Cependant on feroit grand tort à sa bonté,
A tous elle prêtoit l'oreille,
Ou si quelqu'un en étoit rebuté,
Il ne devoit de ce malheur extrême,
Se prendre qu'à soi-même,
S'accusant d'être avare, ou bien d'être indigent,
Lâchons le mot enfin, la belle aimoit l'argent,
Le docte & fameux Démosthène
Crut que sans pareil secours,
Il s'en feroit aimer sans peine,
Lui qui persuadoit toujours ;
Mais son éloquence fût vaine,
On ne lui fait grace de rien,
Et le traitant comme un autre homme,
On lui demande une assez grosse somme,
Pour prix d'un secret entretien.
Surpris d'une telle demande,
Il fuit, disant : *Je ne puis consentir*
D'aller donner une somme si grande

Pour

Pour n'acheter au fond qu'un repentir.

Moralisons un moment sur ce Conte,
Notre orateur n'avoit donc point de honte
De contenter sa passion ?
Et ce n'est qu'à son avarice
Qu'il dût sa modération ?
Quand nous nous défaisons d'un vice,
Souvent nous ne faisons au fond
Que changer seulement de genre de foiblesse
Et cependant nous en voulons
Faire honneur à notre sagesse.

() La description que l'on va lire a paru fort ingénieuse, elle est énigmatique, & paroît difficile à comprendre ; mais elle est cependant tout-à-fait juste. On en peut juger, la voici.

() » Il y a presentement ici un Prophête » vétu d'une robe de toutes sortes de cou» leurs, laquelle n'a point de coûture, quoi» qu'elle soit de plusieurs piéces. Elle n'est » ni de fil, ni de coton, ni de soye, ni de » laine, ni de poil, ni de peau d'aucun » animal, & elle n'est point faite de main » d'homme. Je ne sçai ce que ce prétendu » Prophête peut avoir de commun avec les » Sectateurs de la ridicule opinion des Préa» damites ; mais on fait courir le bruit » que ceux dont il tire son origine ont pré» cédé Adam. Il porte une couronne sur la » tête, il n'est point marié, quoiqu'il ait » plusieurs femmes. Elles vivent toutes avec » lui sans jalousie, tant il établit un bon or-

» dre

» dre entr'elles. Il eſt très-ſobre, ne vivant
» pour d'ordinaire que du rebut des chiens.
» Il mépriſe l'or & l'argent, & n'en a ja-
» mais fait aucun cas. Il va toûjours pieds
» nuds, auſſi bien l'hiver que l'été, & il
» marche fort gravement. On ne m'a pû di-
» re de quelle croyance il étoit; mais il eſt
» certain qu'il commence à rendre les loüan-
» ges à Dieu dès la nuit & avant le lever du
» ſoleil. Il les continuë preſque à toutes les
» heures du jour; & malgré ce ſoin il ne pra-
» tique point l'humilité; au contraire, il eſt
» courageux & fier. Ceux qui ſe connoiſſent
» en phiſionomie, prétendent qu'il court riſ-
» que de ne point mourir de ſa mort natu-
» relle, mais d'une mort violente.

Ceux qui ſeront curieux de ſçavoir l'expli-
cation de cette énigme, la trouveront im-
médiatement avant les nouvelles galantes,
qui ſont à la fin de ce recueil.

¶ () *Adition à l'article des* * *Payſans.*

() Un Villageois entrant avec pluſieurs femmes dans la Ville d'un Comte Italien, ce Seigneur lui dit, » Tu conduis beaucoup de
» chévres à notre foire. Il me ſemble, *re-*
» *pliqua le manant*, que je n'en méne pas
» aſſez dans un lieu où il y a tant de boucs.

[¶ Monſieur de Maupéou, Evêque & Comte de Châlons ſur Saone, demandant à un
Païſan,

* *Voyez la page 2. 3. & ſuiv. du Tom.*

Païsan, combien il y a de Dieux? » Pargué, » Monseigneur, *répondit-il en son Patois*, il n'y » en a qu'un, encore est-il bien mau sarvi par » vous autres gens d'Eglise.

[] Monsieur de B...... qui a été Intendant en Bourbonnois, demandant à un Païsan des nouvelles de son païs, & entr'autres, s'il y avoit toujours bien des foux, le Païsan lui répondit naïvement: » O! vrayement, Mon» seigneur, il n'y en a pas tant que quand » vous y étiez.

() *COLAS*:

Ah! que voilà de beaux enfans,
Disoit certain Seigneur au gros Colas leur pere.
Qu'ils sont frais, gaillards & puissans!
Nous autres gens de Cour nous voyons, au contraire,
Les nôtres toujours languissans,
Toujours mal sains, & toujours blêmes.
Comment faites-vous donc, vous autres Païsans?
Pargué, dit-il, *Monsieur, je les faisons nous-mêmes*

La pauvre Villageoise & la Dame de village.

Dans un village après Paris
Une pauvre femme chargée
De maints enfans cherchoit dans le Païs
A marier sa fille aînée:
Il se presente un Limousin
Qui n'a que ses bras en partage,
Vivant de son travail, par le moindre douzain,
La fille aussi pour entrer en ménage,

N'a que ses deux bras à porter,
Quel moyen donc de contracter ?
La mere cependant qui veut le mariage
S'en va trouver la Dame du village ;
Implore son secours, lui dit sa pauvreté,
Et par pitié l'engage
A lui faire la charité :
Elle obtient dix écus pour finir son affaire,
Mais avant que passer par les mains du Notaire,
La Dame veut voir les amans :
Ils viennent au Château ; la fille est assez belle ;
Le garçon est affreux, & tout des plus choquans,
De la laideur, c'est un parfait modèle :
La Dame en le voyant, recule, & ne veut plus
D'un tel mari pour la pucelle :
Mais la mere pleurant ; *Madame*, lui dit-elle,
Qu'est-ce qu'on a pour dix écus ?

( ) M. d'Amiens donnant la bénédiction, un païsan n'ôta pas son chapeau. Comme on le reprit : » Si elle est bonne, *dit-il*, elle passe-» ra le capel.

( ) Un Marchand de choux passoit par le Pont-au-Change à Paris, & voyant toutes les boutiques remplies des différentes marchandises qu'on y vendoit, fût surpris de voir que celle d'un Changeur étoit vuide. Il en voulut sçavoir la raison, & demanda au Changeur ce qu'on y vendoit ? Celui-ci le prenant pour un innocent, répondit : *On y vend des têtes d'ânes. Il faut*, reprit le Marchand de choux, *que vous en ayez bon débit, puisqu'il n'y est resté que la vôtre.*

( ) Un Païsan fut se confesser ; & comme

il

il déclara ne ſçavoir point prier Dieu, le Confeſſeur lui demanda, s'il ne ſçavoit pas du moins *le Pater*, il répondit que non. Le Prêtre le frapa doucement ſur la tête, & lui dit: *Aprenez-le donc, aprenez-le donc.* Ce Païſan avoit un chapeau de paille, & le tournant ſur ſes doigts, il demanda au Pere, » S'il ſe- » roit bien un chapeau de paille comme ce- » lui-là? « Le Prêtre lui dit que non; alors le Païſan lui frapa auſſi ſur la tête, & dit: *Aprenez-le donc, aprenez-le donc.*

() *UN BON ME'TIER SUFFIT.*

Un Maître ès Arts mal chauſſé, mal vétu,
Chez un Païſan demandoit à repaître,
Diſant qu'on doit honorer la vertu,
Et les ſept Arts dont il fût paſſé Maître.
Comment ſept Arts, répond l'homme champêtre:
Je n'en ſçai nul hormis mon labourage;
Mais je ſuis ſaoul quand il me plaît de l'être,
Et ſi nourris ma femme & mon ménage.

St. Gèlais.

() Une compagnie de Soldats paſſoit par un Village du païs de Heſſe, un Soldat voyant qu'une vieille femme avoit mis la tête à la fenêtre, lui dit: » Vieille ſorciere, que » fait le diable à preſent? Il fait des charet- » tes, *répondit-elle*, pour vous conduire en en- » fer tous tant que vous êtes.

 () Un

( ) Un gaillard rencontra un jour une jeune & jolie païſanne montée ſur une âneſſe. Comme cette Villageoiſe chantoit & paroiſſoit fort enjoüée, il lui dit : » Je crois ma » belle, que vous avez été bien baiſée cette » nuit. Pourquoi ? dit-elle : parce que vous avez le cœur joyeux, & que vous allez comme il faut. Cela y fait-il quelque choſe, Monſieur ? demanda-t'elle. Oüi certainement, répondit-il. » Hé ! *lui dit la païſan-» ne*, je vous prie de baiſer mon âneſſe, » pour l'encourager à aller plus vîte, car » elle eſt ſi triſte, qu'elle a peine à me por-» ter.

[ ] Ceux qui aiment l'équivoque, me pardonneront bien celle-ci ; la fineſſe du païſan pourra peut-être leur plaire ; la voici.

Un gaillard de village fut trouver ſon Procureur, & lui dit, je voudrois bien m'acquitter de ce que je vous dois ; mais je n'ai point d'argent. Le Procureur lui dit, qu'il étoit bien pauvre, s'il n'avoit rien. Le Villageois, lui répondit, ſi vous voulez prendre un liévre, je vous le donnerai. Oüi da, je le prendrai, dit l'autre ; le Païſan lui répartit : » Vous feriez donc plus que mon chien, » qui chaſſa hier toute la journée, & ne pût » jamais en prendre un ſeulement.

¶ EPITAPHES.

Ici gît Nicolas Tuyau,
Qui de trois femmes fut * Huyau,
Il étoit né sous chel † platême,
Qu'il l'eût été del quatriéme.

* *Huyau signifie cocu, en Picard.*
† *Es Platême*, Planête.

AUTRE.

Monsieur de Langre est mort Testateur olographe,
Et vous me promettez si je fais l'Epitaphe,
Les cent écus par lui léguez à cet effet,
Parbleu l'argent est bon dans le siécle où nous sommes,
Comptez toujours: *Ci gît le plus méchant des hommes.*
Rayez, le voilà fait.

AUTRE.

Ci gît, & chacun s'en étonne,
Une femme qui fut fort bonne,
On fit pour la sauver cent efforts superflus:
Son époux a raison d'en être inconsolable:
Cette perte est irréparable,
A present on n'en trouve plus.

AUTRE D'UN AVOCAT.

Ci gît qui ne cessa d'étourdir les humains
Et qui dans le Bareau n'eût relâche, ni pause:
Le meilleur droit du monde eût péri dans ses mains,
Aussi contre la mort perdit-il pas sa cause.

AUTRE D'UN COURTISAN.

() Ci gît un Courtisan qui d'espoir se reput,
Jadis il sentoit bon, & maintenant il put.

AUTRE.

() Ci-dessous gît un grand Seigneur,
Qui de son vivant nous aprit,
Qu'un homme peut vivre sans cœur,
Et mourir sans rendre l'esprit.

AUTRE.

() Ci gît le corps d'une belle,
Que l'amour d'un mari réduisit au trépas,
Ce qui doit étonner, c'est de voir en ce cas.
La premiére mode nouvelle
Que le beau sexe n'aime pas.

AUTRE.

() Ici gît qui mangea Broüage,
Et puis son domaine engagea,
Il eut bien mangé davantage :
Mais la vérole le mangea.

AUTRE.

() Ci gît donc s'il te prend envie
De connoître quel fut son sort :
Il fit des Vers durant sa vie
Comme il en fait aprés sa mort.

AUTRE.

() Ci gît qui se plût tant à prendre,
Et qui l'avoit si bien apris,

Qu'il aima mieux mourir que rendre,
Un lavement qu'il avoit pris.

AUTRE.

( ) Deſſous ce marbre fatal
Gîte la puante curée ;
D'un gros Miniſtre d'Aſtrée
Qui la ſervit aſſez mal ;
Anges, prenez ſa défenſe,
Et ſervez-lui de ſoutien ;
Mais, ſur-tout gardez-vous bien,
De marquer la réſidence ;
Au ſigne de la balance,
Elle ne vaudroit plus rien :
Jamais Arrêt orthodoxe
Par lui ne fut prononcé,
Et s'il ſe voit là placé,
Septembre, adieu l'Equinoxe.

AUTRE.

( ) Ici gît un gourmand inſigne
Dont l'exercice le plus digne,
Fût de manger à tous propos,
Se voyant réduit à l'extrême,
Il auroit mangé la mort même,
Mais il ne trouva que des os.

AUTRE.

( ) Ci gît le jeune Jean le Veau :
Qui en ſa grandeur & puiſſance,
Fût devenu bœuf ou taureau,
Mais la mort le prit dès l'enfance ;
Il mourut veau par déplaiſance :
Qui fut dommage à plus de neuf.
Car on dit, (vû ſa corpulance)
Que ç'eût été un maître bœuf.

AUTRE.

AUTRE.

D'un Gentilhomme qui avoit été Bénéficier, & qui fut tué à la guerre.

() Ci gît, qui pour atteindre un éternel renom,
Dedans le champ de Mars engagea sa franchise;
Passant, assure-toi s'il est mort d'un canon;
Que ce n'a pas été d'un canon de l'Eglise.

Il n'auroit pas encore éprouvé le malheur,
Qui fait passer aux morts la fatale riviére,
S'il eût aussi-bien sçû ménager sa valeur,
Comme il sçavoit jadis épargner son Bréviaire.

Passant pour éviter la rigueur de son sort,
A deux genoux ici dis-lui des patenotres,
Parce que son printems eût évité la mort,
S'il eût pris du plaisir à prier pour les autres.

AUTRE D'UN PRODIGUE.

() Ci gît le prodigue Airnacy;
Ce glouton qui mourut plus gueux que les Apôtres,
Ne mangera-il point la terre où le voici,
Il en a mangé beaucoup d'autres.

AUTRE D'UN FOURBE.

() Ci gît à qui la malice & fraude etoit commune;
Dieu veüille avoir son ame au cas qu'il en eût une.

AUTRE.

Pour une belle vivante & pleine de santé, laquelle ayant demandé qu'on lui fit son Epitaphe, un Cavalier qui ne lui avoit encore parlé de sa passion que par ses regards, prit cette occasion de se déclarer; il lui dit en montrant son cœur:

Ci gît Iris. Ce cœur où cette belle,
Repose avec tous ses attraits,
N'est-il pas un tombeau pour elle?
Elle n'en sortira jamais.

¶ () *Jeannion* ayant vû un Maréchal cracher sur du fer, pour voir s'il étoit encore chaud, cracha à son retour dans sa maison sur son potage, pour voir s'il n'étoit point aussi trop chaud. Sottise, dira-t'on, oüi, je l'avouë, aussi la raportai-je ici comme sottise, pour faire une plus grande diversité.

¶ () Les naïvetez, les simplicitez & l'ignorance, divertissent certaines personnes souvent tout autant que des traits d'esprit. Comme ce recueil est pour toutes sortes de génies, ce qui suit aura peut-être dequoi plaire, sinon à tous, du moins à quelques-uns.

⁂ Quelqu'un faisant voir un logis qu'il avoit fait bâtir, comme on remarquoit quelques défauts dans la construction de son bâtiment, pour s'excuser de ce qu'il n'étoit pas si régulier qu'on le désiroit, il dit: » Ah!

» Messieurs, je n'y ai pas observé toutes les » régles que vous observez en vos partici- » pations, (pour dire en vos fortifications, » aussi ne me suis-je servi d'aucun ingénieur) » j'ai été le seul archidiacre de ma maison. (Il vouloit dire architecte.)

*** On donna un papier à un malade sur lequel étoit écrit la récepte du Médecin, & on lui dit, prenez demain au matin cela. Le malade crut que ce papier étoit le reméde & le mangea.

*** Quelqu'un demandoit à un jeune homme, *qui étoit le plus âgé son frére aîné ou lui.*

*** Un autre, *si S. Cloud étoit de fer, & S. leger de plume.*

*** On parloit d'un Seigneur de grande considération, & quelqu'un disant qu'il avoit l'oreille du Roi, un Gascon prit cette expression au pied de la lettre, & dit: *Je n'eusse jamais crû que nous avions un Roi essorillac.*

*** Un certain Picard entrant dans une Eglise le jour de la Fête du Saint, il vit toutes les Reliques étalées, & au bout un encensoir d'argent qui avoit servi à la Messe, & qui étoit tout plein de feu, il se mit à baiser fort dévotement toutes les Reliques l'une après l'autre: étant donc au bout, & voyant cet encensoir, il crut que c'en étoit encore une, & la baisa aussi; mais s'étant brûlé les lévres, il dit en son patois: *Ti dié, que sti petio Saint à la goule caude.*

() Parmi des perſonnes d'élite,
Comme on parloit de mort ſubite,
Et qu'on en raportoit vingt exemples nouveaux;
Croiriez-vous, bien, dit Amarante,
Que moi qui ſuis toujours infirme & languiſſante,
Je n'ai point encore eû des ces ſortes de maux!

*** Un Cavalier donna à ſon valet des ris de veau pour les aprêter, & parce que ce valet avoit peu de mémoire, il lui donna par écrit la maniére de les accommoder ſelon ſon goût. Ce valet ayant mis les ris de veau ſur une planche, il vint un chat qui les emporta. *Ah! chat*, lui cria naïvement de loin ce valet en lui montrant le papier, *ah! Chat, dis-moi, que te ſervira d'avoir emporté ce ris de veau, car ſans ce papier-là, tu ne les ſçaurois pas accommoder comme il faut?*

() N'aguéres un joüeur ſtupide & ridicule,
Me demandoit dequoi vivoit la Canicule?
Si les Gemeaux étoient de ces Saints Innocens,
Qu'Hérode fit mourir en la fleur de leurs ans,
Si comme notre Lune eſt de couleur d'yvoire,
Celle des Abyſſins & des Maures eſt noire:
Et d'où vint tant de ſel dont au commencement
Furent ſalez les flots de l'humide élément?

[ ] *Mr. Bourſault* raporte une exemple d'une extrême naïveté. J'allai voir, dit-il, la Maîtreſſe de Mr *Boccard*, qu'en vérité je trouvai aſſez jolie. Je la baiſai des deux joües, & lui dis d'abord que je n'avois ja-

mais rien vû de si galant qu'elle : A quoi elle me répondit fort obligeamment ; *Point du tout.* Je lui dis de plus, que j'étois un phisionomiste assez passable, & que j'étois le plus trompé du monde si elle n'avoit infiniment de l'esprit : cette seconde fleurette fut repoussée par un second ; *Point du tout.* Et quand même je lui témoignai ma joye de ce qu'elle étoit aimée par Mr. *Boccard*, & que je l'assurai que c'étoit un fort honnête homme, elle me répondit encore ; *Point du tout.*

Si j'avois par malice pure
Dit à la bonne créature,
Que j'eusse un peu poussée à bout,
Vous avez votre pucellage,
Elle m'eût répondu, je gage,
Point du tout.

L'Auteur de la vie de Mr. Van den Vondel raporte, qu'un jour que l'on parloit des Tragédies de Joseph le niais, fils de ce fameux Poëte qui les avoit faites, demanda à son pere, *si Joseph ne fut point Catholique ?*

[] Quelqu'un demandoit un jour : *Pourquoi Alexandre qui étoit si vaillant, n'alloit pas combattre les Turcs pour détruire une puissance si funeste à tous les Chrétiens ?*

[] Et Mr. de Mont-Bazon. *Pourquoi César qui mourut au milieu du Sénat de Rome, étoit mort sans confession, puisqu'il y a tant de Prêtres à Rome ?*

¶ [] Les

¶ ( ) *Les sots de Beaune.*

PAR MR. DE VIN.

:hacun connoît du Ciel la fatale puissance,
t l'on ne sçait qu'une bonne & mauvaise influence,
Produit sur toutes les Citez,
Ces différentes qualitez,
Qui dès le point de leur naissance
ont de leurs Citoyens la honte ou l'excellence.
. leur astres malins Beaune doit tous ses sots,
es Poissarts leur orguëil, les Langrois leur folie,
Les Gantois leur mutinerie,
agny ses paresseux, & Paris ses badauts.
)e tous les quolibets qu'on donne à chaque Ville,
'eut-être qu'on pourroit faire un plaisant recit,
Mais cela seroit inutile,
Et ce peu que j'en dis suffit.
Reprenons Beaune. Un très-grand Prince,
)ont la gloire & le nom ne périra jamais,
:ondé, des Bourguignons visitant la Province,
'fut dîner un jour, & par deux ou trois traits
Connut de son impertinence
)ue les Contes plaisans qui couroient par la France,
N'étoient dans le fond que trop vrais.
Ses Echevins le régalérent
'un ample compliment qui leur coûta des soins,
Mais qui valoit pourtant bien moins
Que le vin qu'ils lui presentérent.
e grand Prince en sçavoit la réputation;
Et comme il le trouva fort bon,
n d'eux qui pensoit être habile autant que noble,
: par-là faire honneur à leur heureux vignoble,
Lui répondit; *Ah! Monseigneur,*
Nous en avons bien de meilleur.
Je n'ai pas de peine à le croire,

Reprit en foûriant ce Vainqueur de Rocroi
Mais vous attendez pour le boire
Un plus honnête que moi :
C'est en user avec prudence,
Et je vois bien par ce bons sens,
Que vous êtes d'habiles gens.
D'une profonde révérence,
Messieurs les Echevins payérent cet ençens,
Et de ce trait railleur loin de voir la finesse,
Descendirent tous fort contens
De leur vin & de son Altesse.
Mais à peine étoient-ils sortis,
Qu'au milieu de la cour par quelqu'un avertis,
Que pour laver sa bouche un peu de leur eau prise
Avoit par ce grand Prince été nommée exquise,
Ils crurent là-dessus avant qu'il s'en allât
Il étoit bon aussi que l'on l'en régalât.
Aussi-tôt à perte d'haleine
Par leur ordre donné l'on court à la Fontaine,
Et de cette eau par mille garçons,
Gémissans sous le poids & suans de foiblesse,
Font de retour chez Son Altesse
Porter avec eux cent flacons.
Le Prince alors à la fenêtre
Causoit avec un grand Seigneur,
Et dit en le voyant, peut-être
Est-ce-là de ce vin qu'ils nous ont dit meilleur.
Ils s'en avisent tard, j'ai dîné ; mais n'importe,
Allons voir ce present nouveau,
Qu'en si grande hâte on nous aporte.
» Voilà, lui dirent-ils, Monseigneur, de cette eau
» Que Votre Altesse vient de trouver excellente,
» Et que la Ville vous presente :
» Elle eût accompagné nos bouteilles de vin,
» Si plûtôt on eût sçû son fortuné destin,
» Mais à vous l'aporter on a fait diligence,
» Si-tôt qu'on nous en a donné la connoissance.
A

Ah ! vous avez raiſon , Meſſieurs,
écria Son Alteſſe , & rien n'eſt plus honnête ,
ue de m'offrir de quoi rabattre ſes vapeurs.
: cette eau ne pouvoit venir plus à propos.
eſt vrai que la doſe a lieu de me ſurprendre ;
lais tant mieux , ſi la ſoif s'aviſe de nous prendre ,
lous n'en manquerons point, ni moi, ni mes chevaux

¶ () *LE JEU DE PAUME.*

Par le même.

Tandis que je tiens ce Bearnois ,
Souffre , Lecteur , que je te diſe
Encore un trait de leur ſottiſe.
L'un des plus juſtes de nos Rois
Curieux de voir ſon Royaume ,
aſſa chéz eux. Hé bien , leur dit-il en dînant ,
Verrons nous votre jeu de Paume
ont vous parliez tantôt , & que vous vantiés tant ?
ès qu'il vous plaira , Sire ; allez qu'on le prépare ;
Je veux avant que de partir
M'exercer & m'y divertir.
avis qu'ils en étoient , leur troupe ſe ſépare ,
Et chacun va de ſon côté ,
Détendre ſa tapiſſerie.
our faire : ah ! Lecteur , t'en ſerois-tu douté ,
juſqu'à ceux de la galerie
es murs de ce tripot en furent tapiſſez ,
: quand le Roi venu pour joüer ſa partie ,
S'informa de ces inſenſez
S'ils joüoient de cette maniére ?
Non , Sire , avec naïveté ,
Répond leur impertinent Maire ;
Mais par-là nous avons crû faire
Honneur à Votre Majeſté.
vous ſuis obligé , reprit ce Roi ſi ſage ,

Et qu'on ne peut aſſez louer ,
Je vous l'aurois été cependant davantage,
Si ce jeu n'étoit pas hors d'état d'y jouer.
A ces mots plus confus qu'un ſouffleur ne peut l'être,
Quand il voit en vapeurs ſans eſpoir diſparoître ,
Nos pauvres Beaunois toujours ſots,
Sans dire mot ſe regardérent ,
Ils rougirent de honte, & jamais n'oubliérent ,
Qu'il ne faut point tapiſſer les tripots.

¶ ( ) Antoine de Roſſi Milanois, excellent Sculpteur de ſon tems , dit à un jeune homme édenté qui ſe vouloit mêler de plaiſanter avec lui : » Je ne m'étonne pas, mon enfant, » que tu n'ayes peu de dents , car elles ſont » tombées de honte d'entendre ſortir tant de » ſottiſes de ta bouche.

¶ ( ) Une galeuſe diſoit en joüant aux cartes ; Ah ! que j'ai une belle main ! Oüi, » ſi elle n'étoit pas gatée répliqua quelqu'un » qui perdoit.

¶ ( ) » Que vaut votre Curé ? *diſoit un Evêque à un Curé*, » Autant que votre Evê» ché , Monſeigneur ; c'eſt-à-dire , l'Enfer, » ou le Paradis, *répondit le Curé.*

¶ ( ) Quelqu'un ayant fait mettre ſur la porte de ſa maiſon , cette inſcription. » Que rien » de mauvais n'entre ici. Diogéne demanda par où donc entre le Maitre ?

¶ ( ) Quelqu'un jettant des os à ce Philoſophe comme à un chien , il alla piſſer contre lui, diſant : » Je veux te montrer que » je ſuis tel que tu crois

¶ ( ) » Vous

¶ [] » Vous pouvez avec justice m'accu-
» ser de changement, *disoit un Espagnol à
» sa Maîtresse*, puisque tous les meubles qui
» étoient dans ma maison sont à present dans la
» vôtre.

¶ [] On raporte du Poëte Théophile; qu'étant allé chez un grand Seigneur, il y avoit un homme qu'on disoit fou, & par conséquent Poëte, & que Théophile fit cet impromptu.

J'avoüerai avec vous
Que tous les Poëtes sont foux;
Mais sçachant ce que vous êtes,
Tous les foux ne sont pas Poëtes.

¶ () Un Capitaine avoit une jambe de bois, qu'il tenoit toujours bottée, un boulet de Canon la fracassa, ce que les Soldats voyant, ils criérent: » Un Chirurgien, un
» Chirurgien pour le Capitaine. Non, non,
» *leur dit-il*, un Menuisier, un Menuisier me
» suffira.

¶ () Ceux qui aiment les railleries envelopées, aprouveront-ils ce que dit un jour un Plaisant, pour se moquer d'un homme qui s'en faisoit peut-être un peu trop accroire, & qui se piquoit mal-à-propos d'être de qualité? Son pere avoit été maître d'Auberge, au reste fort honnête homme & de belle humeur. Pour désigner son emploi en paroles couvertes, le plaisant dont je parle, disoit:

disoit: » Que c'étoit un fort galant homme ; » qu'il recevoit bien les gens, & que sa maison » étoit ouverte à tout le monde.

¶ () Un Avocat representant dans un plaidoyé sa partie adverse, qui tiroit un coup de fusil à sa partie, & faisant des mains comme s'il l'eût couché en jouë, le Président lui dit agréablement: » Haussez le bout, Avocat, vous » blesserez la compagnie.

¶ [] Henri IV. Roi de France, dit un jour à l'Ambassadeur d'Espagne : » Qu'il avoit » dessein d'aller avec son armée en Italie, dé- » jeûner à Milan, entendre la Messe à Rome, » & dîner à Naples. L'Ambassadeur répondit : » Si V. M. va si vîte, elle pourra bien être » à Vêpres en Sicile.

¶ [] * La galanterie & la civilité ont cet avantage, que toute la gloire en reste à leurs Auteurs. C'est pour cela qu'un Philosophe répondit à un de ses amis qui lui disoit : Quoi! tu saluës un homme qui ne te le rend pas ? » Ce » n'est pas un deshonneur à moi d'être plus civil qu'un autre.

¶ [] Un railleur parlant du Pere de *Drianiste*, qui étoit Messager, disoit : Qu'il » étoit un bon homme, homme de Lettres, » homme qui alloit toujours son grand che- » min.

¶ [] Après la mort de *Barnevelt*, ses enfans firent

* *L'Hom. de Cour.*

firent une conspiration contre le Prince Maurice. L'aîné ayant été pris, Madame de Barnevelt demanda audience à ce Prince, pour le prier de lui accorder la grace de son fils, parce qu'en qualité de Stadhouder il en avoit le pouvoir. Ce Prince ne refusa pas audience à cette Dame; mais il n'eût point d'égard à sa priére, & lui dit qu'il étoit surpris de la voir demander grace pour son fils, elle qui ne l'avoit point demandée pour son mari. La Dame sentant fort bien par compliment qu'elle n'obtiendroit rien, lui répartit: Qu'elle n'avoit » pas demandé grace pour son mari, parce » qu'il étoit innocent; mais qu'elle la deman» doit pour son fils, parce qu'il étoit coupable, » & elle se retira aussi tôt.

¶ [] Un Médecin, homme d'esprit & d'une humeur bouffonne, devoit manger à la table d'un Electeur. Ce prince qui le vouloit embarrasser pour se divertir, avoit ordonné qu'on ne lui donna point de cuillier. On servit de la soupe, & l'Electeur invita le Médecin à en manger aussi: celui-ci s'excusa du mieux qu'il pût; mais l'Electeur pour lui ôter tout prétexte, dit: *Un fripon qui ne mangera de la soupe.* A cette menace le Médecin prit un pain, le creusa, y mit la fourchette, & s'en servit comme d'une cuillier. Quand la soupe fût mangée, il mordit dans cette croute de pain, & dit alors aussi: *Un fripon qui ne mange sa cuillier.* On s'entre-regarda, l'Electeur s'avoua

s'avoüa payé, & l'imagination du Médecin di-
vertit la compagnie.

¶ () Un Roi des Indes avoit tant d'autorité sur l'esprit de ses sujets, qu'il se vantoit : Que » les feüilles des arbres dans ses forêts, n'o- » soient se mouvoir que par ses ordres.

¶ [] Le Philosophe *Thales* disoit qu'il n'y avoit point de difference entre la vie & la mort, d'autant que l'une & l'autre sont naturelles aux hommes, & qu'il n'y a pas plus de mal à mourir qu'à vivre. Sur quoi quelqu'un lui dit : » Pourquoi ne meurs-tu donc pas ? Parce » que, *répondit-il*, la mort vient bien sans qu'on » la cherche.

¶ [] Deux Banquiers qui passoient pour n'avoir pas la conscience fort délicate, ayant fait venir un Musicien pour leur enseigner la Musique, ils lui montrérent un Tableau où étoit representé un Flamand, tenant un verre de vin à la main, & un livre ouvert devant lui. Un de ces Banquiers voulant railler le Musicien, lui demanda, ce qu'il lui sembloit de ce Tableau, & si le Peintre n'avoit pas eu raison de representer l'humeur des Musiciens, qui ne peuvent chanter sans arroser le gosier? Le Musicien remarquant à leur air qu'ils l'avoient fait venir pour le railler, leur dit : » Vous vous trompez, Messieurs, le Peintre » qui a fait ce Tableau, avoit un autre des- » sein que vous ne comprenez pas ; car ce Fla- » mand ayant le verre à la main, témoigne

» qu'il

» qu'il fait raison à tout le monde, & le li-
» vre ouvert qu'il tient devant lui, montre
» qu'il veut tenir bon compte de ce qu'on lui
» donne, sans tromper personne.

¶ () Alphonse Duc de Calabre, fit present à son fils d'un Bouclier d'argent, sur lequel étoient gravées les bêtes suivantes:

1. Un Cerf avec cette inscription : *Crains Dieu*, car le Cerf craint le Tonnerre.

2. Une Cigogne : *Honore ton Pere & ta Mere.*

3. Un Limaçon : *Fournis ta maison de ce qui lui est nécessaire.*

4 Un Dauphin : *Fait ce que ta Charge requiert.*

¶ () Mr de *Louvois* fit un accord derniérement * avec le Comte *Taxis*, que toutes les Lettres de France passeroient par Lisle au lieu de passer par Bruxelles, & que celles qui viendroient en Hollande y seroient aportées par des postes Françoises, & qu'elles viendroient deux fois la semaine : il fit cet accord sans en rien communiquer aux Hollandois, jusqu'à ce que tout fut fait, & après cela il envoya à la Haye un certain *Monsieur*, qui dit aux Ministres : » Que *Monseigneur* de
» Louvois l'avoit envoyé pour voir *Messieurs*
» les Etats, & leur dire l'accord qu'il avoit
» fait avec le Comte Taxis ; & qu'ils n'en
» rece-

* 1669. *Lett. du Chev. Temple.*

» recevroient aucun préjudice, &c. » Les Etats renvoyérent cette affaire à Mr *Van-Beuningen*, & à quelques autres Commissaires, qui furent importunez trois ou quatre jours de suite par cet Envoyé, qui leur representoit la nécessité qu'il y avoit de le dépêcher incontinent; car *Monseigneur de Louvois lui avoit ordonné de faire toute l'expédition possible.* Mr *Van-Beuningen* lui dit, qu'ils avoient envoyé pour s'informer de cette affaire chez les Marchands, & d'autres choses semblables : mais à la fin cet Envoyé ne le laissant point en repos, & le pressant pour avoir réponse, il lui demanda : » Monsieur, » est-ce ici la premiére fois que vous avez été » en Hollande ? Le François répondit, que » oüi. Et bien, *dit Monsieur Van-Beuningen*, » c'est un fort beau pays, & les Etrangers » viennent tous les jours le voir par curiosité. » Nos Villes sont belles, & assez près l'une » de l'autre; vous ferez bien de vous prome- » ner huit ou dix jours; car en ce tems vous » les verrez toutes, & nous serons peut-être » informez en votre affaire. Le François fit » une courte révérence & sortit, & dit à tous » ses amis que Mr *Van-Beuningen* l'avoit en- » voyé promener.

¶ Peut-on contrevenir aux Loix, & n'être point coupable, lors même qu'on ne les ignore pas ? On dira sans doute que cela n'est pas possible; cependant ce Conte prouve le contraire.

CONTE.

haque Peuple a ses loix ; le luxe dans Athènes
Étoit puni ; point de dépenses vaines,
Sur-tout point de pompeux habits,
Solon en défendoit l'usage ;
sçavoit que le luxe amolit le courage.
)ans les Spectacles même il n'étoit pas permis
D'être en robe d'étoffe teinte,
D'abord l'amende, & souvent pis.
l'Intendant des Jeux un jour on porta plainte,
)u'un homme en cet habit venoit d'être surpris,
Et de cette sage Ordonnance
Il alloit subir la rigueur,
Lorsque quelques-uns par bonheur
)u Bourgeois accusé connoissant l'indigence,
Fort justement dirent à haute voix,
Qu'il ne pouvoit avoir enfreint les Loix,
Et d'aucun luxe au fond être coupable :
)n éclaircit la chose, il étoit véritable
Qu'un certain riche ayant vû ce bourgeois
A demi nud tout comme un misérable,
De cette robe un peu trop remarquable
Lui fit present, & lui ne s'en servit
Que faute de plus simple habit.
Ne donnons point dans l'aparence :
uand nous voyons hors d'œuvre un blondin se guinder,
Et loin de nous persuader
ue son air fastueux marque son opulence,
Concluons en son indigence,
Et disons d'un semblable esprit ;

est justement ce Grec qui n'ayant qu'un habit
'en peut changer selon la bien-séance.

¶ On dit souvent bien des sottises, quand
 veut faire le plaisant & le diseur de bons mots.

mots. C'eſt un caractére qui eſt difficile à ſoûtenir. Il demanda beaucoup de jugement, de délicateſſe & de prudence. Il faut ſçavoir choiſir les occaſions, & ne ſe pas hazarder trop legérement; car il arrive ſouvent qu'une plaiſanterie eſt retorquée avec tant de juſteſſe & ſi vivement, que le plaiſant n'a rien à répliquer, ce qui l'expoſe à la raillerie de chacun.

Gratiarque fort mauvais plaiſant, ſans croire l'être, étant un jour avec des femmes ſe mit à vouloir railler de la Métempſycoſe, & dit : » Qu'il ſe reſſouvenoit d'avoir été le Veau » d'or. « Une Dame lui répliqua bruſquement; » Que depuis un ſi long-tems il n'en avoit » perdu que la dorure.

() Galiot de Narni, boſſu par le devant,
Et d'une bizarre figure,
Dans la Ville de Sienne entrant ſur ſa monture,
Un Citadin, mauvais plaiſant,
Lui dit pour le railler, les autres d'ordinaire,
Portent leur paquet par derriére;
Pourquoi portez-vous donc le vôtre devant vous?
C'eſt, répond Galiot, *qu'en païs de filous*
On agit de cette maniére.

() Le Poëte *Dante* demandant à un Bourgeois de Florence quelle heure il étoit, celui-ci lui répondit: Qu'il étoit l'heure que les bêtes alloient boire. *Dante* répartit auſſi-tôt: » Que fais-tu donc ici, que n'y vas-tu?

¶ () On trouve fort peu de perſonnes qui ayent

ayent assez de pouvoir sur eux mêmes, pour entendre des injures & des invectives sans s'émouvoir, & qui puissent y répondre de sang froid, l'homme qui s'aime infiniment lui même, ne pouvant se voir méprisé sans en ressentir une vive douleur. Mais comme c'est ordinairement par envie & par haine que l'on vomit des injures contre nous; si nous considérions les motifs qui font parler nos ennemis, nous n'aurions point de peine à nous posséder, & à souffrir tranquillement toutes les sottises qu'on peut dire de nous & contre nous. Un Prince qui a fait les délices de ses sujets, & qui sera en admiration à tous les siécles, ayant été apellé pour régner sur trois Royaumes, dont il a fait tout le bonheur; un Prince voisin, qui avoit été son ennemi dès sa naissance, & pendant qu'il étoit encore au berceau, en eût un mortel déplaisir, & l'on vomit à sa Cour contre ce Prince si magnanime, toutes les injures que l'envie peut inspirer. On raporta au grand Prince, dont je raporte ici la merveilleuse modération, les invectives que l'on vomissoit à la Cour ennemie contre lui; le Courtisan qui en faisoit le recit, n'oublia aucune des expressions brutales dont on s'étoit servi. Ce grand Roi, qui a toujours été le maître absolu de lui même, aussi bien que la terreur de ses ennemis, ne témoigna aucun chagrin de la brutalité de ses envieux, il se conten-

ta de dire en riant. » Je le voi bien, ils » sont fâchez que je suis ici.

() Ce Prince que la valeur, la prudence, & mille autres qualitez héroïques, élevoient au-dessus de tout ce qu'il y a eu de Héros, ne possédoit pas moins toutes les vertus qui font l'honnête homme, que celles qui font le Héros. Sa générosité, son désinterressement, sa grandeur d'ame, sa fermeté, son amour pour sa Patrie, le rendoient l'amour des Peuples, & l'admiration de l'Univers. On ne peut pousser plus loin ces vertus qu'il les a poussées. Jamais il ne s'est démenti : Pas même lorsque tout sembloit devoir l'engager à prêter l'oreille aux offres que l'ennemi de la Patrie lui faisoit : cette Patrie lui étoit ingrate, & reconnoissoit mal en lui les services signalez qu'elle avoit reçûs de ses Ancêtres ; l'ennemi l'avoit mise à deux doigts de sa ruine, cependant ce Prince dévoüé au bonheur de cette même patrie, ne se souvient plus qu'il a des sujets de plaintes contr'elle ; il sacrifie tout pour elle, il la sauve du péril, repousse cet orgueilleux ennemi, l'arrête au milieu de ses conquêtes, délivre glorieusement sa patrie, & lui donne en mille rencontres au péril de sa vie, des marques de son amour, de son zèle & de sa fidélité. Il refuse, il rejette tout offre que lui fait l'ennemi, quelques grandes, quelques éclatantes qu'elles soient. Il suffit qu'elles ayent pour but l'opression

ssion de sa Patrie, & qu'elles tendent à 'es droits & ses priviléges; il suffit, dis-l'elles ayent ce but pour qu'il les rejette eusement. Il ne consulte pas même s'il en état de parer le dernier coup dont sa e est menacée, s'il n'accepte les offres de emi; il aime mieux, s'il le faut, périr avec que de se sauver en devenant son Sou-n. Ces traits de générosité & de gran-d'ame sont merveilleux, & de pareils nples ne sont point fréquens; c'est pour-je vais les raporter ici.

Dans ces * tems si tristes & si fâcheux notre République, la France § tâcha rer le Prince dans son parti, & lui fit s les offres les plus honorables & les avantageuses pour sa personne & pour sa le que l'on sçauroit s'imaginer. L'amor-plus délicate qu'on lui presenta, & dont promettoit un effet infaillible, fut l'of-n'on lui fit de le faire Souverain des sept inces sous la protection d'Angleterre & ance, qu'on accompagna encore de mil-tifices pour la faire réüssir. A dire le vrai, un tems où il y avoit si peu de pays au oir des Etats, le reste étant sous l'eau, nquis, & ce qu'ils avoient encore étant un danger éminent à la premiére gelée, ible que c'étoit une proposition que tou-

1673.
Temple Mémoi.

te ame moins grande que celle du Prince ; pouvoit accepter. Mais la sienne étoit au-dessus de tout cela ; il répondit toûjours sans hésiter : » Qu'il ne trahiroit jamais la con-» fiance qu'on avoit eûe en lui, & qu'il ne » vendroit jamais la liberté de son pays, que » ses ancêtres avoient si long-tems défenduë.

() Cependant on croyoit si fort qu'il hazardoit tout, & qu'il joüoit à tout perdre, qu'un de ses domestiques qui l'aprochoit de plus près, a raporté qu'il avoit pris bien des fois la liberté de contredire le Prince la-dessus. Et qu'un jour ils en vinrent si avant ; qu'il lui demanda comment il prétendoit vivre après que la Hollande seroit perduë, & s'il y avoit jamais bien pensé ? Le Prince lui répondit ; » Qu'oüi, qu'il avoit résolu de » se retirer sur ses terres, en Allemagne ; » qu'il aimoit beaucoup mieux y aller passer » le reste de ses jours à la chasse, que de ven-» dre sa Patrie à la France à quelque prix que » ce fut.

() L'intérêt de ses Alliez lui étoient encore plus précieux que le sien propre ; sa fermeté à ce sujetet est admirable, aussi Mr. de Lyra Ministre d'Espagne disoit ; » Que » son Maître se confioit plus à l'honneur » & à la constance du Prince, qu'à des » Traitez.

() Il possédoit des Domaines considérables en Bourgogne, lesquels le Roi de France-

ce

ce avoit saisis ; & comme il s'oposoit de tout son pouvoir à la paix que la France proposoit ; * parce que cette Paix n'étoit pas assez avantageuse pour tous les Alliez, on crut pouvoir l'ébranler en l'assûrant que ses Domaines lui seroient conservez, quand bien cette Province demeureroit aux François, s'il aimoit mieux les vendre au Roi de France, au prix qu'il voudroit lui-même les estimer ; mais le Prince répondit ; » Que cela ne » lui étoit jamais venu en pensée par raport à » la paix, & qu'aussi cela ne l'empêcheroit » jamais d'y consentir ; qu'au contraire, il se» roit bien aise de les perdre, si les Espagnols » pouvoient gagner par-là quelques bonnes » Villes de Flandres.

() Environ dans ce même tems, le Prince sollicitoit à la Cour de Madrid une pension de deux cens mille livres sterling, dûës à sa famille par la Couronne d'Espagne depuis la Paix de Munster. On avoit toûjours différé de le satisfaire ; mais enfin l'Agent du Prince pressa si fort la Reine Régente, qu'il obtint avec beaucoup de peine un ordre pour recevoir cinquante mille livres sterling ; & en conséquence de cet ordre, un des Ministres lui mit en main des lettres de change payables en Flandres, lesquelles furent protestées. Le Duc de *Villa-Hermosa* eût tant de honte de ce traitement, qu'il envoya

* 1674.

envoya un exprès au Prince pour lui en faire des excuses, & l'assurer que ce n'étoit ni la faute de la Reine, ni de ses Ministres; mais seulement celle de la personne par qui on avoit envoyé les billets : le priant, au reste, de ne prendre pás cela en mauvaise part à l'égard de la Reine. Le Prince répondit qu'il n'avoit garde de le faire; qu'au contraire, il avoit raison d'être satisfait en cela du procédé de la Reine : » Car, *ajoûta-t'il*, si elle ne me » croyoit pas le plus honnête homme du mon- » de, elle ne me traiteroit pas de cette ma- » niére; mais quoiqu'il en soit, cela ni au- » tre chose de semblable, ne m'empêchera ja- » mais de faire tout ce que je dois à mes Al- » liez, & à mon honneur.

( ) Voici encore quelques belles paroles de ce Prince. Les Etats lui écrivirent un jour pour le conjurer de ne se plus exposer comme il faisoit. Il leur répondit; » Qu'il ne s'ex- » poseroit point sans nécessité; mais que le » bien de l'Etat ne lui permettoit point de » s'exempter de tout danger.

( ) Comme il s'exposoit trop au passage de la Boine, un Officier qui étoit près de lui, prenant la liberté de lui dire que c'étoit un endroit trop dangereux que celui où il étoit, il lui dit : » si vous avez peur, mettez-vous » derriére moi.

Ce même Prince, & lorsqu'il n'étoit encore que Prince d'*Orange*, fit cette réponse à un Colonel

Colonel trop curieux : Comme il étoit en marche pour quelque expédition militaire, cet Officier le pria de lui dire quel étoit son dessein. Le Prince lui demanda, si au cas qu'il le sçut, il n'en diroit rien à personne; & le Colonel lui ayant protesté que non, Son Altesse lui repliqua; » Que le Ciel lui avoit aussi » accordé le don de sçavoir garder un secret.

( ) Il y avoit déja quelques années que son illustre épouse étoit morte, lorsqu'on lui parla d'un second mariage, il dit à ce sujet : » Que » si d'autres avoient si-tôt oublié la Reine, » que pour lui il ne l'avoit pas oublié.

( ) Son courage & son intrépidité dans les plus grands périls, est au-dessus de tout ce que l'on en peut dire. Il n'a jamais craint la mort, & même lorsqu'elle vint se presenter à lui dans les derniers momens de sa vie, elle ne lui parut pas terrible, & elle ne lui fit point perdre sa merveilleuse tranquillité; car les Médecins différant de répondre combien ils croyoient qu'il vivroit encore, ce vaillant Héros leur dit : » Pourquoi balancez-vous si long-tems ? » Je n'ai jamais craint la mort.

¶ ( ) Si on ne prêtoit pas l'oreille aux raports, & qu'on regardât ceux qui se mettent sur le pied d'en vouloir faire, comme des ennemis de la société civile, & des perturbateurs du repos public, on fermeroit la bouche à bien des gens de ce caractére. L'attention avec laquelle on les écoute, les encourage, &

& sur-tout si l'on fait paroître qu'on les croit ; mais ne les écoute-t'on qu'indifféremment, & marque-t'on du mépris pour ce qu'ils disent, on leur cause un déconcertement, qui leur ôte l'envie de faire de nouveaux raports. C'est ainsi que *Théagène* en usa. Quelqu'un lui vint dire qu'on ne l'avoit pas épargné dans un lieu où il s'étoit trouvé, & qu'on avoit dit de lui mille choses, qui lui auroient donné du déplaisir s'il les avoit oüies. *Théagène*, homme plein d'esprit & d'une véritable probité, reçût ce raport d'une maniére à surprendre celui qui le lui avoit fait. Il lui dit : » Si » on me connoissoit bien, *Monsieur*, on en » pourroit dire beaucoup plus sans que je » fusse en droit de me fâcher, je suis extrê» mement obligé à ceux qui parlent ainsi de » moi en mon absence ; s'ils en parloient en » ma presence comme ils le pourroient, je » rougirois de honte & de confusion ; je vous » prie de leur en marquer ma reconnoissance.

() *Euthime* vint dire à *Maxence*, * qu'on l'avoit mis en jeu dans une compagnie ; & que ses maniéres d'agir en de certaines rencontres avoient été fort relevées & condamnées. Il répondit ; » Qu'il étoit fort obli» gé à ceux qui prenoient le soin de remar» quer ses défauts, & qu'il tâcheroit de s'en » corriger.

() *Thémiste*

* 1675.

() *Thémiste* étant en compagnie, *Mordua* le tira à part pour lui dire qu'un de ses amis avoit bien manqué de jugement dans une rencontre, qu'il ne raccommoderoit jamais ce qu'il avoit gâté, & qu'il lui vouloit aprendre le détail de cette fâcheuse affaire. Comme il se mettoit en état de la conter, Thémiste lui fit un compliment qui le surprit, & qui ne lui plût guéres. Voici ce qu'il lui dit : » Je me suis mis en possession il y a déjà du » tems de n'entendre jamais parler mal de » personne ; si vous avez quelque chose de » bon à me dire de mon ami, je l'écouterai » avec plaisir, sinon, je vous prie de me dis» penser d'une audience qui me feroit de la » peine & qui me donneroit du chagrin.

[] Un homme mal intentionné voulant broüiller Platon avec un de ses Disciples, lui dit que ce Disciple avoit tenu des discours désavantageux de son Maître : » Je n'en crois » rien, repliqua Platon, & l'on auroit bien » de la peine à me persuader qu'un homme » que j'aime de si bonne foi ait l'ame assez » lâche pour me décrier, comme vous le di- tes : mais voyant que l'autre apuyoit par de grands sermens ce qu'il avoit avancé : » Il » faut, reprit Platon, que j'aye effective» ment les défauts dont vous me parlez ; & » celui que vous voulez me rendre suspect, a » jugé à propos qu'on m'en avertisse.

() Une femme, grande parleuse,
Vint à l'Empereur Gratien,
Et lui dit, faisant la pleureuse :
Seigneur, je suis bien malheureuse,
Mon mari mange tout son bien.
Contre moi sans sujet à toute heure il s'emporte,
Et me méprise au dernier point,
Il voudroit que je fusse morte,
Mon teint étoit fleuri, j'avois de l'embonpoint.
Hé, dit l'Empereur, *que m'importe ?*
Cela me regarde point.
Ce n'est pas encore tout, Seigneur, ajoûta-t'elle,
Mon époux, homme sans cervelle,
De Votre Majesté parle irrévéremment,
Et médit du Gouvernement ;
Car il faut qu'il morde ou qu'il pince,
Ce sont-là ses plus doux ébats ;
De vos fameux exploits il ne fait point de cas ;
Que vous importe, dit ce Prince,
Cela ne vous regarde pas ?

( ) Un Chevalier vint avertir un grand Seigneur, qu'un certain homme médisoit de lui devant tout le monde : » J'aime mieux, ré- » pondit ce Seigneur, qu'une seule person- » ne médise de moi devant tout le monde, » que si tout le monde parloit mal de moi à » une seule personne.

¶ [] Une sédition ayant été excitée par une femme & par un Evêque, quelqu'un dit agréablement au sujet de ces émotions populaires : » Peut-on nier que ce soit un mon- » stre, ayant pour chefs un Evêque & une » femme.

¶ [] L'E-

¶ [] L'Evêque de Siguença qui prétendoit à l'Archevêché de Séville, sollicitoit un grande somme d'argent par le moyen de quelque imposition: le Comte de Fuensalida s'y oposa, & dit qu'il ne falloit pas que ce fût de cette maniére; mais par une autre voye. L'Evêque fort en colére, dit au Comte: » Votre Seigneurie sçait-elle ce que c'est » que maltote? Il répondit avec modération: » Oüi, Monsieur, c'est l'Archevêché de Séville qui est vacant.

¶ [] L'Empereur Frédéric voyant le Trésor du Duc de Florence, lequel d'une condition médiocre étoit parvenu jusqu'à un si haut état, & à tant de richesses, dit; » O! que » cet homme a été obligé de souffrir de murmures & d'injures avant qu'il soit devenu si » riche.

¶ [] Comme on reprochoit à Zeuzis, qu'il mettoit trop de tems à achever ses Portraits, il répondit: » J'avoüë que j'employe » un long-tems à cela: mais aussi c'est pour » long-tems que je les peins.

¶ [] Monsieur de J. qui étoit sorti des Capucins, interpréta ainsi ces quatre lettres du Crucifix, J. N. R. J. *Je n'y rentrerai jamais.*

¶ Voici une adresse particuliére dont se servit un Indien pour convaincre un Espagnol de lui avoir dérobé son cheval. Comme cet Indien vit que le Juge, quelque pei-

ne qu'il eut prit pour interroger l'accusé ; ne pouvoit trouver de preuve du vol, il jetta son manteau sur la tête du cheval qui lui avoit été pris, & demanda au voleur de quel œil le cheval étoit borgne. Le voleur se trouva fort embarrassé, & néanmoins pour ne pas demeurer court, il répondit au hasard, que c'étoit de l'œil droit ; alors l'Indien découvrant la tête du cheval : » On voit bien, » dit-il, que le cheval n'est pas à toi ; car » tu ne sçais pas qu'il n'est borgne ni de l'œil » droit, ni de l'œil gauche.

¶ Il n'y a dans le monde que trop d'exemples, qui prouvent la vérité de ce que Mr Boursault met dans la bouche d'Esope, Scéne 3. Acte 5. de sa Comédie des Fables d'Esope, en ces termes.

ESOPE.

De tout tems le foible eût toujours tort,
Le plus cruel des droits est le droit du plus fort.
Il faut que le plus foible ait dans son infortune,
Pour fléchir le plus fort, trente raisons contre une :
Encore assez souvent, celles qu'il peut avoir,
Servent-elles de peu comme vous allez voir.

LE LOUP ET L'AGNEAU

Un Loup se trouvant à boire
Où bûvoit un jeune Agneau,
Eût d'abord l'ame assez noire,
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé son eau.

Qui

Qui te rend si téméraire,
Lui dit ce traître en courroux.
L'Agneau, qui justement craint sa dent sanguinaire,
Prenant pour le toucher, un ton flâteur & doux :
Eh! comment, Monseigneur, cela se peut-il faire?
Je me suis par respect, mis au-dessous de vous.
J'ai toujours sur le cœur une vieille querelle,
Répondit la bête cruelle,
Où tu te déclaras mon mortel ennemi :
Depuis six mois entiers j'en cherche la vengeance.
Je n'ai, répond l'Agneau, que deux mois & demi;
Comment pouvois-je alors vous faire quelque offense?
Ta mere qui me hait, & qui ne sçait pourquoi,
Me fit par deux mâtins, hier fort long-tems poursuivre.
Ma mere cessa de vivre,
Quand elle acoucha de moi.
C'est donc ton pere! Mon pere
Du boucher inhumain a senti la fureur.
C'est donc ta sœur, ou ton frére?
Je n'ai ni frére, ni sœur.
Ou bien qui que ce soit, il faut que je me venge;
Je suis las d'écouter tout ce que tu me dis,
Lors, sans plus de raison, il l'égorge & le mange:
Force Grands font de même à l'égard des petits.
N'est-il pas vrai?

COLINETTE.

Pierrot le joli Conte?

PIERROT.

Et si! mordié, le Loup dévroit mourir de honte:
L'Agneau bûvoit à part & ne lui disoit mot.

ESOPE.

Ma pauvre Colinette, & mon pauvre Pierrot,

Voilà comme à peu près, par le commun usage,
Font envers leurs Vassaux les Seigneurs de Village.
Quand d'un bois ou d'un champ il leur plaît un morceau,
Des Agneaux malheureux troublent toujours leur eau.
Et pour peu qu'on resiste aux raisons qu'ils se forgent,
Non contens de les tondre, on voit qu'ils les égorgent.

§ Rabelais accompagnant un jour le Cardinal du Belley, lorsque cette Eminence fût saluer le Pape, & voyant que ce Cardinal se prosternoit devant Sa Sainteté, & baisoit ses pieds, selon la coûtume, il s'enfuït & tira la porte après lui. Le Cardinal étant retourné chez lui reprocha à Rabelais l'affront qui lui avoit fait, & lui demanda qui l'avoit obligé à faire cette sottise : » Comment, *ré» pondit il*, Monseigneur, voyant que vous » qui êtes Cardinal, Prince, & mon Maître, » baisiez les pieds du Pape, n'avois-je pas » raison de croire, qu'il eût fallu que moi » qui ne suis qu'un maraut au prix de vous, » lui eusse baisé le derriére ? Car il n'auroit » pas été raisonnable qu'on m'eût traité de la » même maniére que vous

Cela fût raporté au Pape, qui s'en offensa très-fort, & Rabelais ayant fait depuis quelqu'autres plaisanteries, qui déplûrent à ce Pontife, il fut obligé de quitter Rome, & de s'en retourner en France en très-pauvre équipage, & sans argent. Cette derniére circonstance étoit la plus sensible, & l'em-

barrassoit

barrassoit le plus : mais son esprit le tira d'intrigue. Il étoit proche de Lion, lorsqu'il s'avisa d'un plaisant stratagême, qui auroit été dangereux & peut-être funeste à tout autre qu'à lui. Il remplit sa valise de toutes sortes de guenilles qu'il trouva à la porte de Lion. Il fut ensuite demander à la premiére auberge une chambre commode, mais qui fût à l'écart au fond du logis, & un petit garçon pour le servir, qui sçût lire & écrire : il se fit aporter dequoi boire & manger, & dit à l'hôtesse ; quoique vous me voyez à pied, & en mauvais équipage, je vous payerai mieux que personne ne vous a jamais payé. Après cela, il se fit aporter de l'encre, & en attendant le petit garçon qu'il avoit demandé, il fit plusieurs petits paquets & les emplit de cendres. Quand le petit garçon fut venu, il lui fit écrire divers billets avec ces différentes adresses, sur l'un, *poison pour le Roi ;* sur un autre, *poison pour la Reine* ; sur le troisiéme, *poison pour M. le Duc d'Orléans*, & les autres étoient pour toute la famille Royale. Il attacha sur chaque paquet un de ces billets, & dit au petit garçon, qui étoit fils de l'hôtesse : » Mon » enfant, garde toi bien de dire à ta mere, ou » à quelqu'autre personne, la moindre chose » de ce que tu viens de voir ; car ma vie & la » tienne en dépend. Après quoi il mit tous ces paquets dans sa valise, & se fit aporter le dîner. Pendant qu'il mangeoit, le petit

garçon fut raporter à sa mere tout ce qui s'étoit passé, ce qui donna une terrible allarme à cette femme, elle fut aussi-tôt en informer la Justice, qui envoya arrêter Rabelais, & s'assurer de sa valise, après avoir fait quelques informations. L'air bisarre & sombre qu'il affectoit, le désordre où il étoit par la fatigue qu'il avoit soufferte en chemin, & les réponses étranges qu'il donnoit, le rendoient fort suspect; car ce qu'il disoit le plus souvent, c'étoit: » Gardez-bien tout ce qui » est dans ma valise, & conduisez-moi de» vant le Roi; j'ai des choses surprenantes » & de la derniére importance à lui dire.

On prépara tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage, & Rabelais fut conduit à Paris, par le Prévôt & ses Sergens, qui le défrayérent par-tout, & le firent bien traiter. Etant arrivé à Paris, il fut conduit devant le Roi, dont il étoit connu, & qui lui demanda: » Où il avoit laissé le Cardinal du Belley? » & qui l'avoit mis dans ce chétif état? Le Prévôt dit au Roi, quel étoit le sujet de son voyage, montra la valise & les paquets, & les informations qu'il avoit faites. Alors Rabelais avoüa tout ingénument au Roi, ouvrit les prétendus pacquets de poison, & convainquit tous ceux qui les virent, que ce n'étoit que de la cendre. Rabelais fut aussi-tôt relâché, & l'on se divertit à la Cour de cette adresse; il n'y eût que les Sergens de trompez,

pez, leur peine perduë & le Lieutenant Criminel de Lyon, qui avoit fait tous les frais du voyage, n'en fut point rembourfé.

Rabelais étoit d'une humeur fort enjoüée; c'eſt lui qui eſt l'Auteur de l'Hiſtoire de *Gargantua* & de *Pantagruel*, qui eſt une Satire ingénieuſe de divers déréglemens de ſon tems. Le Cardinal du Belley eût une eſtime & une amitié particuliére pour lui; il étoit bien venu à la Cour, & chez les Grands qui prenoient plaiſir à l'entendre. Quoiqu'il fut fort bouffon, c'étoit un des plus grands hommes de ſon ſiécle; il étudia en Médecine à Montpellier & prit le bonnet de Docteur; il a fait des Ouvrages de Médecine qui prouvent la connoiſſance qu'il avoit de cet art, auſſi s'aquit-il une ſi grande réputation dans cette Ville, qu'on y garde ſa robe avec vénération pour en revétir ceux qui ſont reçûs Docteurs. Il ſçavoit diverſes langues Orientales, &c.... enfin, c'étoit un des plus Sçavans hommes d'alors. Il mourut à Paris en 1553. On lui fit cet Epitaphe;

Pluton, Prince du noir Empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais.
Et vous aurez tous dequoi rire.

Voici encore quelques plaiſanteries du même. Voyant qu'on avoit ſervi au dîner d'un Cardinal dont il étoit Médecin, une Lamproye

proye rôtie, il frapa [suivant son ordinaire] sur le bord du plat avec une baguette, en disant, *dura digestionis* : que cela étoit d'une dure digestion. Le Cardinal qui aimoit sa santé, & qui ne croyoit rien de si pernicieux pour le corps, que de manger des viandes qui ne se digérent pas aisément, fit ôter promptement le plat & la Lamproye. Rabelais se la fit ensuite servir : Le Cardinal, voyant qu'il la mangeoit, lui dit : » Comment, Rabelais, vous avez dit que cette » Lamproye étoit, *dura digestionis*, & ce» pendant vous en mangez ! » Vous vous » trompez, Monseigneur, *lui répartit Rabelais*, » je parlois du plat, & non pas de la Lam» proye.

Des Etudians de Montpellier ayant fait quelques desordres dans la Ville, qui attirérent des plaintes à la Cour contre l'Université, on la priva d'une partie de ses libertez & Priviléges. Rabelais étant alors à Montpellier, participa au chagrin que cette nouvelle donna aux Académiciens. Il alla à Paris se presenter en habit & en bonnet de Docteur chez le Chancelier du Prat : le Suisse qui le prit pour un fol, lui ayant demandé ce qu'il vouloit, Rabelais répondit en Latin ; & comme le Suisse n'y entendoit rien, on fit venir un des Officiers du Chancelier qui sçavoit cette langue ; lorsque Rabelais l'entendit, il lui parla Grec : on lui presenta un homme

homme qui entendoit parfaitement le Grec, à qui le Docteur parla Hébreu, & si on lui parloit Hébreu, il répondoit en Arabe, en Siriaque, &c. de maniére qu'ayant épuisé la science de l'Hôtel du Chancelier; le Seigneur demanda à le voir, & Rabelais l'ayant harangué en faveur de tous ceux qui faisoient leurs études à Montpellier, il en obtint le rétablissement de tous les Priviléges qu'on leur avoit ôtez.

Sa mort fut pareille à sa vie; car il conserva son humeur gaye jusqu'au moment qu'il expira. Le Cardinal du Belley sçachant qu'il étoit fort malade, envoya un Page pour s'informer de sa santé, il le fit entrer, (c'étoit dans le tems qu'il recevoit l'Etrême-Onction, & que le Prêtre étoit occupé à froter ses pieds d'huile,) & lui dit: » Dis à ton » Maître, qu'il me faudra bien-tôt faire le » voyage puisqu'on graisse mes bottes. Un peu » avant mourir, il dit: Tirez le rideau, la farce » est joüée.

¶ *Imitation des douze Epigrammes d'Ouvene, par Mr de Saint Usans.*

I.

Si bonus es, melior, non major tempore fies:
Si magnus, major tempore, non melior.

Veux-tu, sans consulter ta main ni ton visage,
Vois de ton avenir un assuré présage;
Vois dans l'état present ta fortune & ton cœur;
Es-tu sage? en vivant tu deviendras plus sage,

Sans

Sans devenir plus grand Seigneur.
Es-tu grand? En vivant, sans devenir meilleur,
Tu t'agrandiras davantage.

II.

Omnia despera prudenter, & omnia spera
Fortiter ut caveas omnia, nil metuas.

Fui d'être en tes desseins timide ou téméraire,
L'un nuit autant que l'autre à les conduire à bout,
Espére en courageux, en prudent désespére :
Ne crains rien, & prends-garde à tout.

III.

Occidit heu! postquam multos occidit amantes,
Et cinis est hodie quæ fuit ignis heri.

L'aimable Iris qui mit tant d'Amans au tombeau,
Du tombeau n'a pû se défendre;
Et ce feu qui fut hier si beau;
N'est aujourd'hui qu'un peu de cendre.

IV.

Mortuus est quasi victurus post funura non sis;
Sic vixit tanquam non moriturus erat.

Après avoir vécu sans souci de son sort,
Comme il n'étoit point de mort après la vie,
George est enfin mort en impie,
Comme il n'étoit point de vie après la mort.

V.

Efficiunt hominem vir & uxor amabilis unum,
Sic homo fit quadrupes, qui fuit ante bipes.

La façon de parler commune,
Veut que femme & mari ne soient que deux moitiés.
Bêtes sont donc les mariez :
Deux moitiez à deux pieds chacune
Faisant un tout à quatre pieds.

VI.

Nil mihi das, aïs, post funera : Quare
Non moreris? videat. Pontice, qui citò dat.

Jamais de rien donner il ne te prend envie.
Tout à la mort, dis-tu, mais rien pendant la vie.

Meurs

Meurs donc vîte, si tu m'en crois.
Qui donne tôt donne deux fois.

V I I.

Quas tu dixisti nugas non esse putasti.
Non dico nugas esse, sed esse puto.
orsque Lubin me dit, pour se faire encenser,
u'il n'est qu'un ignorant en l'art de bien écrire,
Il me le dit sans le penser,
Je le pense sans le lui dire.

V I I I.

Devotos, inquis, ignorantia, Primum.
Inter devotos do tibi, Rufe locum.
our faire l'esprit fort & pour dire un bon mot,
oute dévotion, dis-tu, vient d'ignorance.
S'il en faut croire à ta sentence,
Dieu! que tu dois être dévot.

I X.

Cervus, uti perhibent, mutat ramosa quotannis
Cornua: quotidie vir Galatea, tuus.
e Cerf, comme j'ai lû dans un Naturaliste,
Change tous les ans son bois;
Et le Mari de Caliste
Tous les jours quatre ou cinq fois.

X.

O utinam! in Cœlis essem, tibi dicere mos est.
Dicunt hæredes non minus, O utinam!
uand tu dis quelquefois dans ton chagrin extrême,
Ah! plût à Dieu, fussai-je en Paradis!
Ton héritier dit, plût à Dieu de même,
D'aussi bon cœur que tu le dis.

X I.

Non tibi tanta fides facere ut miracula possit,
Tanta nec ut possit credere facta fides.
es miracles, Robin, ne te sont pas aisez:
Tu n'as pas la foi néceſſaire.
Comment l'aurois-tu pour en faire,
i pour ceux qui sont faits tu n'en a pas assez?

XII.

Improbus es, nil te sæculum juvat ergò futurum,
Stultus es: hoc sæculum te juvat ergò nihil.
Claude est sot: que lui sert d'être en ce monde;
S'il vit, il sera misérable;
Claude est méchant, que faire en l'autre monde aussi?
S'il meurt, il faut qu'il aille au Diable.

¶ [] Un * Ambassadeur de Charles-Quint étant apellé à l'Audience de Soliman Empereur des Turcs, s'avisa d'un très-subtil expédient, au moment qu'il y fut introduit; car voyant qu'il n'y avoit point de siége pour lui, & que ce n'étoit point par oubli, mais par orgueil qu'on le laissoit se tenir debout; il ôta son manteau & s'assit dessus avec autant de liberté que si ç'eût été un usage établi de longue-main, puis il exposa sa commission sans trouble & sans embarras; Soliman admirant également sa presence d'esprit & son assurance, au sortir de la chambre, averti de prendre son manteau que l'on croyoit qu'il oublioit; il répondit avec gravité & douceur: *Que les Ambassadeurs de l'Empereur son Maître n'avoient pas accoûtumé de porter leurs siéges avec eux.* Voilà comment un Ambassadeur adroit peut augmenter les honneurs de son Ambassade, & gagner en un moment un point d'importance dont on ne viendroit peut-être jamais à bout que par une longue négociation.

¶ Quelque-tems après l'exécution de Mr *d'Olden-Barnevelt*, Grand Pensionnaire de Hol-

* *Réflex. Polit. sur Tac.*

ollande, un célébre Avocat dit à l'un des Ju-
:s de ce Ministre : » On dit trois choses de vous que je ne sçaurois croire. La premiére, que vous n'avez guéres d'esprit ; la seconde, que vous êtes avare ; je ne me souviens plus de la troisiéme. La premiére, *continua-t'il*, ne sçauroit être vraye ; car vous avez sçû trouver le Pensionnaire coupable d'un crime digne de mort : ce que les plus habiles Jurisconsultes ne peuvent faire. La seconde n'est pas moins fausse ; car vous avez aidé pour * 2400. Florins, à rendre une Sentence que je n'aurois pas voulu rendre pour tous les biens du monde.

¶ () Il est difficile de ne pas céder à l'am-
ition, lorsqu'il se presente une rencontre
vorable de la satisfaire. On est naturelle-
ient porté à souhaiter plus d'autorité ou de
randeur qu'on en posséde, & on s'efforce
oujours de s'élever autant qu'on le peut.
)n met tout en usage pour y parvenir : aussi
st-il bien rare de trouver quelqu'un assez con-
:nt de son sort, ou assez indifférent pour ne
as rechercher une condition qui l'éléve au-
essus de autres, ou pour la refuser si elle
i étoit offerte. *Fabrice*, Général Romain a
onné plusieurs fois des preuves d'une vertu
ie l'ambition ne pouvoit ébranler. Quel-
s que fussent les Charges qu'il possédoit, il

* *Les Juges de Barnevelt eurent chacun pour leurs*
ications 2400. *Florins.*

il n'amassa point de richesses ; mais il vécut & mourut dans l'indigence. *Pyrrhus* lui offrit un jour la premiére place dans son Royaume après lui, s'imaginant qu'il n'auroit garde de délibérer sur un parti si avantageux, & qu'il ne feroit point de difficulté de changer la pauvreté pour des richesses ; mais le * pauvre Citoyen répondit au riche Prince : » Je vous aime trop, Pyrrhus, pour accep-» ter la condition que vous me faites. Si » j'étois aujourd'hui votre Favori, qui vous » a assuré que je ne fusse pas demain votre » Maître ? Vous valez beaucoup à la vérité ; » mais vous coûtez encore plus : Et croyez-» vous que si vos Sujets m'avoient connu, » ils n'aimassent pas mieux recevoir de moi » des exemptions, & la sûreté de tout ce » qu'ils ont, que vous payer des Tribus & » de n'avoir rien qui soit à eux ? Ne me faites » donc plus des offres qui vous ruineroient » si je vous prenois au mot, & ne me promet-» tez pas ce que vous ne pouvez tenir que » par la perte de votre Couronne.

[ ] Ce n'est pas dans cette seule occasion que le désintéressement de ce grand homme parut. Les *Samnites* vinrent un jour lui offrir des grandes sommes, lui disant : » Qu'ils » avoient remarqué que sa maison n'avoit » pas la magnificence & la splendeur que » méritoit un aussi grand homme que lui.

Il

* *Mr Balsac, Oeuv. div.*

Il porta les mains sur ces cinq sens, & dit aux Députez : » Que tandis qu'il pourroit » commander aux parties qu'il venoit de » toucher, il n'auroit besoin de rien, qu'ainsi » il les prioit de remporter leur argent.

[] L'Histoire nous fournit divers exemples qui ont du raport à ceci. En voici quelques-uns.

[] *Periclés* étant un jour pressé par un de ses amis de faire un faux-serment pour lui, répondit ; » Je me suis fais un devoir de servir » mes amis ; mais non pas jusqu'à offenser les » Dieux.

[] Des Ambassadeurs d'Alexandre aportérent un jour de grands presens de la part de ce Prince à *Phocion.* » Pourquoi votre » Maître m'a-t'il envoyé ces presens ? *leur* » *dit Phocion.* C'est parce qu'il vous estime le plus homme de bien d'Athènes, répondirent-ils : » Qu'il me laisse donc être tel qu'il » me croit, *leur répliqua-t'il.*

[] *Darius* Roy de Perse envoyant aussi de grands presens à *Epaminondas* ; ceux qui les lui portérent reçûrent cette réponse de ce grand Capitaine ; » Si Darius veut être » ami des Thébains, il n'est pas nécessaire » qu'il achete mon amitié, & s'il a d'autres » sentimens, il n'est pas assez riche pour me » corrompre.

[] Le Philosophe *Démétrius* tenant ses Concitoyens en garde contre l'ambition de

César, ce Prince lui envoya un de ses Officiers pour tâcher de le corrompre. Voici ce qu'ils lui dirent.

L'OFFICIER.

() César l'amour de Rome, & la terreur du monde,
Est pénétré pour vous d'une estime profonde.

DE'METRIUS.

Mais pourquoi daigne-t'il me le faire sçavoir ?

L'OFFICIER.

Il sçait ce qu'en ces lieux vous avez de pouvoir.

DE'METRIUS.

Que lui fait ce pouvoir ?

L'OFFICIER.

Hé ! faut-il vous le dire ?
Voilà deux cens talens dont il prévient vos soins.

DE'METRIUS.

S'il vouloit me tenter il devoit bien du moins
Me faire offrir tout son Empire.

[] *Xénocrate* refusa les presens que lui envoyoit Alexandre, & après avoir traité de son ordinaire, qui étoit fort simple, les Ambassadeurs de ce Prince : *Vous voyez bien*, leur dit-il, *que je n'ai pas besoin de ce que vous me presentez, & que je me contente de peu.*

() Les

() Les Samnites ayant envoyé des Députez avec de grands presens à *Curius Dentatus*, ceux-ci le trouvérent assis auprès du feu sur un méchant siége, mangeant un fort maigre dîné dans un plat de bois. A peine eurent-ils commencé à lui parler de ce qu'ils lui venoient presenter de la part des *Samnites*, qu'il les interrompit ? » Hé ! dequoi vous avi» sez-vous, *leur dit-il*, de vous charger d'une » telle commission ? Remportez votre argent » avec vos autres presens, & faites sçavoir à » ceux qui vous envoyent, que Curius aime » mieux commander aux riches que d'être » riche lui-même : & vous ressouvenir enfin, » qu'il est encore plus mal-aisé de me cor» rompre, que de me vaincre en bataille » rangée.

() Xerxès ayant mandé à *Léonidas*, que s'il vouloit s'accommoder avec lui, il le feroit Roi de toute la Gréce : » J'aime bien » mieux, *répondit-il*, mourir généreusement » pour ma Patrie, que d'y regner injustement.

() Un grand Capitaine fit un jour cette généreuse réponse à ceux qui tenoient sa fidélité par des largesses : » Si ce que le Roi » demande est raisonnable, je le ferai pour » rien, mais si c'est une chose injuste, il n'a » pas assez de trésor pour me séduire.

() Quelqu'un fut porter un jour au Philosophe *Tymon* deux coupes d'argent ; l'une pleine de piéces d'or, l'autre de piéces d'ar-

gent, afin qu'il lui rendit service dans une affaire importante. *Timon* se prit à soûrire & lui demanda : » Qu'aimez-vous mieux m'avoir pour ami, ou pour mercenaire ? L'autre ayant répondu, qu'il aimoit beaucoup mieux l'avoir pour ami, que pour mercenaire : » Eh bien, *lui dit Timon*, remportez donc » tout à l'heure ces presens avec vous.

¶ () *Dom-Pédre* Roi de Portugal, disoit : » Que celui-là ne méritoit pas d'être Roi, » qui laissoit passer un jour sans faire du bien » à son Etat.

¶ [] *Laissez venir le monde à moi*, disoit l'Empereur Rodolphe ; *car je ne suis pas Empereur pour être renfermé dans une boëte.*

¶ () Un prisonnier de guerre ayant été vendu comme esclave, le maître qui l'avoit eu pour son argent, s'enquit de lui : » S'il » seroit homme de bien ? Oüi, *reprit-il*, quand même vous ne m'auriez pas racheté.

¶ () *Dom Juan* Roi de Portugal assistant au Jugement d'un Procès criminel ; comme les voix se trouvérent partagées, & qu'on lui eût demandé la sienne, il dit à ceux qui avoient opiné à la mort : » Vous avez équita- » blement fait, de condamner cet homme, » & je voudrois que les autres vous eussent » suivis ; mais cependant je l'absous, afin qu'il » ne soit pas dit, que pour la seule voix du » Roi on ait fait mourir un sujet.

¶ [] *Démonax* disoit : » On s'embarrasse » de

de sçavoir comment le monde est fait, & on ne prend aucun soin de sçavoir comment on est fait soi-même, ce qui nous est d'une bien plus grande conséquence.

§ (). *Louis Podius* avertit le Roi *Alphon-* qu'il vouloit tirer des Venitiens & des lorentins plus de deux cens mille ducats, our la paix qu'ils lui demandoient ; » Je sçai donner la paix, *répondit ce Prince ;* je ne la sçai point vendre.

§ () On raporte de *Cosme de Médicis*, u'ayant fait bâtir une belle Eglise, un Cloître & deux Hôpitaux, outre quelques autres monumens de piété, & leur ayant doné de grands revenus, quelqu'un le loüa eaucoup de ces ouvrages extraordinaires, omme d'une action pour laquelle il méritoit une grande récompense dans le Ciel. A uoi il répondit : » Il est vrai que j'ai em» ployé beaucoup d'argent à cela, & cepen» dant quand j'examine mes comptes, je ne trouve point que Dieu me doive un seul denier ; mais je reste son débiteur.

§ () Un fort honnête homme étoit per-cuté par un fâmeux, qui lui disoit des inres, & qui ne lui donnoit point de repos ; Fassent les Dieux, *lui dit-il*, que tu sois aussi maître de ta langue que je suis de mes oreilles : tout ce que tu dis ne me touche point, & ne crois pas que je me mette en colére contre moi. * Je voudrois

* *Reflex. sur ce qui peut plaire, &c.*

que

que bien des gens eussent un peu de cet esprit-là, ils ne se laisseroient pas aller à leurs emportemens, qui font perdre toute l'idée qu'on avoit de leur mérite.

¶ () Une jeune personne disoit, qu'à son âge il étoit impossible de résister au penchant qu'on a à la galanterie. Il est vrai, *répondit* » *Thomas Morus*, que celles qui s'étudient » toute leur vie à donner de l'amour, ne » peuvent guéres s'empêcher d'en prendre » beaucoup.

¶ () Et à la même qui se plaignoit du chaud un jour quelle étoit fort parée & toute brillante de pierreries : » Vous portez sur » vous, *dit-il*, des maisons toutes entiéres, » des vignes, de grands héritages, je ne m'é» tonne pas que vous succombiez sous le faix.

¶ Un certain gaillard ayant tué d'un coup de hallebarde un chien qui le vouloit mordre, & étant cité devant le Juge par le maître du chien, le Juge lui demanda pourquoi il avoit tué ce chien ? l'autre lui ayant répondu que c'étoit en se défendant contre lui ; le Juge lui répartit : » Tu devois tourner le manche » de ta hallebarde, & non pas la pointe : Je » l'aurois fait, *repliqua l'Accusé*, s'il eût vou» lu me mordre de la queuë, & non pas des » dents.

CONTE

CONTE.

Catin grondoit Martin un ſoir,
Et le grondoit fort en colére:
L'apelloit hardi, téméraire,
D'oſer ſi tard la venir voir.
Martin pour apaiſer la belle,
S'excuſoit du mieux qu'il pouvoit;
Et tant de paroles perdoit:
Catin le grondoit de plus belle.
Enfin tant s'excuſa Martin,
Et toujours tant gronda Catin,
Qu'on oüit ſur ces entrefaites,
linuit ſonner: Alors Martin à ſes genoux,
ronderez-vous toujours, Catin, que faites-vous?
ous me faites mourir. Voilà ce que vous faites.
'h bien! je ne veux point vous quitter en courroux,
t que vous ne diſiez quelque mot un peu doux,
: n'en demande qu'un, & puis je me retire.
atin, pas mot. Eh quoi! vous ne voulez rien dire,
eprit Martin, je veux un ſeul mot de douceur,
vant que je m'en aille, & vous avez le cœur
De me le refuſer, cruelle?
Vous vous en iriez, lui dit-elle.

§ On trouve dans le *Furetiériana*, qu'un
édécin eſt un homme que l'on paye pour
onter des fariboles dans la chambre d'un ma-
de, juſqu'à ce que la nature l'ait guéri, ou
ıe les remédes l'ayent tué.

§ ( ) Un pareſſeux diſoit plaiſamment pour
cuſer ſa pareſſe: » Que le Soleil étoit ſon
frére aîné, & que par cette raiſon il le laiſ-
ſoit toujours lever devant lui.

§ () Coſme

§ () *Coſme de Médicis*, Grand Duc de Florence, voyant un jour un Sçavant ; mais qui étoit en même-tems un Impie & très-méchant homme, il lui dit : » Il eſt vrai que » vous avez de bon vin ; mais il eſt dans » une méchante ~~famille~~. bouteille

§ () Quelqu'un diſoit agréablement : » Que les fautes que commettoit un Méde» cin ignorant, & ſans expérience, étoient toû» jours *Mortalia peccata*, des péchez mor» tels.

§ () *Stratonicus* pour ſe mocquer d'un Médecin en faiſoit cet éloge, & diſoit : » Qu'il » ne faiſoit pas languir long-tems ſes malades ; » mais qu'il les délivroit promptement de » leurs maux.

§ On ne dévroit jamais railler perſonne d'un défaut, & d'une imperfection que l'on a de la nature ; & dont on n'a pas le pouvoir de ſe corriger. En effet, lorſque l'on conſidére quel eſt, ou du moins quel doit être le véritable but de la raillerie, on ne parlera jamais de ces défauts-là que très-ſérieuſement. Car ſi la raillerie doit ſervir à montrer le ridicule d'un vice, afin qu'on s'en corrige, il eſt certain que quand on s'en ſert au ſujet d'un défaut dont ceux qui l'ont ne ſont pas la cauſe, ce n'eſt plus une raillerie, c'eſt une injure, & celui qui la fait eſt un brutal. Si cette ſorte de raillerie eſt donc une brutalité, à ceux qui ſont exempts de ces défauts

de

e nature ; n'eſt-ce pas une folie impertinente,
orſque ceux à qui la nature a donné quelque
mperfection, ſe moquent des diſgraces &
es défauts des autres ?

Il faut que ce ſoit une eſpéce de fureur qui
oſſéde ces gens-là : car il n'eſt pas conceva-
le comment il leur eſt poſſible de plaiſan-
er d'un *Boiteux* ; par exemple, d'un *Borgne*,
'un *Boſſu*, &c. pendant que la conſidération
e tels ou de ſemblables défauts, qu'ils ont
ux-mêmes, devroit du moins les obliger à
e taire. Je ne ſçai pas de plus, comment
es perſonnes qui ont des vices conſidérables,
dont la conduite n'eſt pas ſans reproche &
ns déréglement, ont la ſottiſe de tourner
n ridicule la conduite des autres, & d'y
ouver à redire ; car c'eſt vouloir s'attirer à
eſſein une replique mordante, ce qui arrive
ſez ſouvent à ces ſortes de plaiſans. » Car,
dit un Auteur, les railleurs ſont extrême-
ment mortifiez, quand leur raillerie eſt re-
pouſſée par une autre raillerie plus fine &
plus adroite.

Un homme de qualité, dont le nez étoit
ès-court, raillant un Soldat qui l'avoit fort
ng : » Morbleu, *lui dit ce Soldat*, pour-
quoi en voulez-vous tant à mon nez, Mon-
ſieur ? Eſt-ce que vous croyez qu'il a été fait
aux dépens du vôtre ?

() Un Boſſu goguenard, un Aveugle plaiſant,

Vivoient l'un avec l'autre en bonne intelligence,
Ils trouvérent chemin-faisant
Un Boiteux de leur connoissance.
Notre ami, lui dit le Bossu,
Hé bien, comment te portes-tu?
Dis-nous un peu quelques nouvelles?
Tu vas d'un & d'autre côté,
Toujours allerte & fort crotté,
C'est pour en sçavoir des plus belles.
» Bon, lui répondit le Boiteux,
» J'en demanderois à vous deux:
» Tu portes le paquet sur ton dos, mon Compére,
» Ton camarade veut tout voir,
» Depuis le matin jusqu'au soir;
Et c'est-là sa plus grande affaire:
Qui peut mieux que vous en sçavoir?

[] Un homme qui avoit le col de travers dit à un *Boiteux*: » Puisque vous allez tou» jours dans la Ville d'un côté & d'autre, » aprenez-moi quelques nouvelles? *Le Boiteux* répartit: » Tournez donc votre tête de » mon côté.

Un Bossu s'étant moqué de *Léon-Bisanti*, qui avoit mauvaise vûë, celui-ci repoussa la raillerie par ces mots: » Tu portes sur ton » dos la vengeance du reproche que tu me » faits de l'imperfection de mes yeux.

Un Borgne rencontrant le matin un Bossu, lui dit pour le railler sur sa bosse: » Mon » ami, vous avez chargé de bon matin. Le Bossu lui répartit: » Vous pensez qu'il est » bien matin à cause que le jour n'entre chez » vous que par une fenêtre.

[] Un

Un Philosophe que son Ecolier vou-
rendre ridicule, en lui disant, qu'il
nbloit à un vilain animal, répartit à
nsolent: » Je ne sçai pas si je ressemble
animal que vous me nommez; mais je
bien, & tout le monde en est d'accord,
: vous ressemblez à un ingrat, qui est le
s méprisable & le plus haïssable de tous
animaux.

Un *torticolis* rencontrant de bon matin
ssu, lui demanda en riant: » Hé! quel-
nouvelle aportes-tu, mon ami, te voilà
n chargé? Le *bossu* répliqua: » Comment,
qui est toujours aux écoutes, ne le sçai-
pas?

Un nommé P.... Avocat, fort laid;
ii n'a présque point de nez, ne pouvant
à bout de lire une piéce qu'on lui or-
oit de lire à l'Audience; un Conseiller
voit le nez de bonne taille dit: » Quel-
'un n'a-t'il point de lunettes pour don-
r à cet Avocat? L'Avocat se sentant pi-
répondit: » Il faut aussi, Monsieur, que
us me prêtiez votre nez pour pouvoir
en servir.

Mr S.... qui a la vûë incommodée, en-
dans une chambre où étoit un Profes-
du Collége *Mazarin*, grand railleur, &
sentoit fort le bouquin; il faisoit som-
& sur ce qu'il le salua; Eh! *dit le
ofesseur*, me voyez-vous, demi aveugle?

» Non, *répondit-il*, mais je vous sens.

¶ Des Juifs à Constantinople eurent contestation avec des Turcs touchant le Paradis, & soutinrent qu'ils seroient les seuls qui y auroient entrée. Les Turcs leur demandérent: » Puisque cela est ainsi, suivant votre sen- » timent, où voulez-vous donc que nous » soyons placez? Les Juifs n'eurent pas la hardiesse de dire que les Turcs en seroient exclus entiérement, ils répondirent seulement: » Vous serez hors des murailles, & » vous nous regarderez. Cette dispute alla jusqu'aux oreilles du *Grand-Visir*, qui dit: » Puisque les Juifs nous placent hors de l'en- » ceinte du Paradis, il est juste qu'ils nous fournissent de Pavillons, afin que nous ne » soyons pas exposez aux injures de l'air. En même-tems il taxa le corps des Juifs, outre le Tribut ordinaire, à une certaine somme pour la dépense des Pavillons du *Grand-Seigneur*, qu'ils payent encore aujourd'hui depuis ce tems-là.

¶ (.) Deux Cardinaux étant venus voir le fameux Peintre *Raphaël d'Urbin*, ils s'attachérent particuliérement à l'un de ses Tableaux, où *S. Pierre* & *S. Paul* étoient représentez: Après qu'ils eurent regardé assez long-tems ce Tableau, ils lui dirent qu'il leur avoit fait le visage trop rouge, à quoi *Raphaël* répondit: » Messeigneurs, cela ne doit point » vous surprendre, car je les ai peints comme » ils

» ils ſont dans le Ciel, & cette rougeur ne » leur vient que de la honte qu'ils ont de voir » pour gouverner l'Egliſe, des Succeſſeurs tels » que vous.

¶ Quand une raillerie eſt ſelon les régles ; c'eſt-à-dire, quand elle renferme une ſatire délicate d'un vice, ou d'une action ridicule, & qu'elle eſt faite à propos, & d'une maniére galante & enjoüée, on l'écoute avec plaiſir, & on lui donne volontiers rang parmi les bons mots & les penſées ingénieuſes & divertiſſantes.

M. *Bord....* étant un jour chez Madame *C. B.* entendit un bon mot qui lui fit bien plaiſir. Voici comme il le conte : Il y avoit chez cette Dame une aſſemblée de pluſieurs perſonnes, entre leſquelles étoit une grande fille, dont les yeux étoient fort rouges ; à cela après elle pouvoit paſſer pour être fort belle. Un blondin qui lui faiſoit beaucoup la cour, la cajola même ſur ſes yeux, lui diſant que c'étoit comme un Trône où l'Amour faiſoit ſa réſidence ordinaire. » Parbleu, *lui* » *dit à l'oreille un vieux Abbé*, ſi l'Amour ré» ſide dans ces yeux-là, il y doit donc être en » habit de Préſident, qui prononce en robe » rouge.

Le même raporte encore celui-ci : Une fille qui ſe piquoit d'être belle, quoi qu'elle eût les yeux un peu louches & aſſez rudes, ſe vantoit avec orgueil dans une compa-

gnie, qu'un Duc & Pair lui avoit fait long-tems les yeux doux. » Quelqu'un lui dit : » Avoüez, Mademoiselle, qu'il y a fort mal » réüssi.

() Philis en tous lieux méprisée,
Par sa conduite déréglée,
Vouloit voir une Fête & dit à ses amis :
D'un spectacle si beau, je veux avoir la vûë,
Comment me déguiser pour n'être pas connuë?
De grace sur cela donnez-moi vos avis.
Parbleu, lui dit le gros Maître,
Vous vous embarrassez de rien :
Mettez-vous en femme de bien,
Nul ne pourra vous reconnoître.

§ Un Rôtisseur ayant été se divertir un soir avec quelques-uns de ses amis, lorsqu'il fût retourné chez lui, sa femme se mit à le quéreller d'une maniére épouventable, lui dit mille duretez, lui jetta un plat plein de sausse à la tête, & l'envoya à tous les Diables. Cet homme ayant souffert patiemment une partie de ses brutalitez sans y répondre, se contenta de lui dire à la fin : » Ma chére, » ne me menace pas tant du Diable, il ne me » fera point de mal, puisque j'ai épousé sa » proche parente.

§ La perte des biens est une rude épreuve ; peu de personnes sçavent recevoir des coups de cette nature sans murmurer contre la Providence. On voit ordinairement que ceux à qui ce malheur arrive sont comme inconsolables ;

bles; leur esprit perd sa tranquilité, & leur ame est dans une agitation continuelle; leur perte est incessamment devant leurs yeux, sans considérer que des biens si fragiles ne dévroient pas leur être si chers, ni les attacher si fort, puisque la vanité & l'instabilité de ces biens est si certaine. Cependant leur perte peut être sensible; mais elle ne doit pas l'être jusqu'au point de nous porter au murmure, à la défiance ou au désespoir, il ne faut pas en être inconsolable, comme si l'unique bonheur de l'homme y étoit attaché. C'est ainsi qu'un Marchand fort considérable d'Arménie le considéroit. Il aprit qu'un Vaisseau très-richement chargé pour son compte particulier, étoit péri. Cette nouvelle l'affligea beaucoup; mais elle ne le terrassa point, il dit en se frapant la poitrine: » Mon cœur, » graces à Dieu, ne perd pas encore courage, » mes esprits ne s'abîmeront point avec le » Vaisseau, ils ne baisseront pas même d'un » pouce.

()Un jeune Prince de grand mérite se voyant comme enlever tout d'un coup des richesses immenses, par un changement qui arriva dans sa famille, répondit en homme de courage à des personnes qui témoignoient avoir du déplaisir de cette avanture: » J'aurai moins de bien; mais je pourrai acquérir plus de gloire. Comme je suis redevenu » cadet, j'espére que l'on me permettra de

» beauté extérieure, comme la beauté est une
» vertu intérieure.

*** *L'argent est un serviteur, & un méchant maître.*

*** *Les dignitez donnent le pouvoir de faire des choses qu'il est bon de ne pouvoir faire.*

*** *C'est un grand malheur de n'avoir presque rien à desirer, & d'avoir mille choses à craindre.*

*** *Ceux qui gouvernent sont comme les corps célestes, qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont point de repos.*

*** *La fortune vend cher aux gens empressez, ce qu'elle donne à ceux qui attendent patiemment.*

*** *Les nouveautez sont comme des Etrangers, qui attendent moins la bienveillance que l'admiration.*

*** *L'argent ressemble au fumier, qui ne profite que quand il est répandu.*

* Monsieur Bacon étoit très-habile dans toutes les sciences, & il nous a laissé des Ouvrages fort estimez des Sçavans. Il étoit honnête, obligeant & sincére. Il étoit de la Religion Protestante. Il mourut l'an 1626. âgé de 66. ans.

¶ Des Courtisans qui n'étoient pas trop contens de la conduite d'un Ministre, en disoient leurs sentimens avec beaucoup de liberté,

* *Remar. ou Réflex. Crit.*

berté, & en faifoient des railleries devant les jeunes enfans, dont ils ne fe défioient point. » Vous devriez être plus circonfpects, leur » dit un homme de leur compagnie, & vous » dévriez prendre garde à ce que vous dites » devant des créatures du Cardinal. Ce mot de créatures eft équivoque, & il l'entendoit dans un fort mauvais fens.

¶ Une plaifanterie fine & délicate, dite d'une maniére enjoüée qui ne fe fente point de la médifance, n'offenfe perfonne & eft reçûë agréablement. On joüoit une Comédie devant la Cour : un grand Prince y affiftoit, qui étoit le plus aimable du monde ; mais on l'accufoit de n'avoir pas affez de zèle pour fes amis ; & quand il les avoit embarquez dans de mauvaifes affaires, il les abandonnoit. Il voulut parler à un Courtifan qui étoit fur le Théâtre pendant la Comédie, & pour l'aider à defcendre, le Prince lui donna la main. Le Courtifan qui avoit beaucoup d'efprit, lui dit en le remerciant : » Qu'il étoit le premier Gentil» homme que fon Alteffe eût jamais retiré de » l'échaffaut.

¶ Il faut ufer d'une grande circonfpection quand on veut plaifanter avec des Grands. L'humeur, le tems, le lieu, les rencontres, tout doit être alors obfervé foigneufement & avec efprit ; car il ne faut pas fe hazarder trop legérement, de crainte de leur déplaire, & de s'attirer leur colére ; mais quand

on

on eſt ſûr qu'ils prennent plaiſir à des plaiſanteries, il ne reſte plus qu'à obſerver de ne ſe pas trop émanciper, & de reſter toujours dans de certaines bornes. Ceux qui obſervent ces maximes ſe font eſtimer, & obtiennent fort ſouvent, à la faveur d'un bon mot, des graces conſidérables. Ce caractére eſt difficile à ſoutenir avec ſuccès, peu de perſonnes y réüſſiſſent ; il demande un génie délicat, un eſprit vif & inſinuant, beaucoup de prudence à choiſir les occaſions & à s'en ſervir, & de délicateſſe à s'exprimer, & auſſi quelque familiarité avec les Grands que l'on veut divertir par des plaiſanteries. Elles conſiſtent, ou dans les diſcours vifs & divertiſſans, ou dans l'action, plûtôt que dans les paroles. Voici à propos de la derniére ſorte, un beau trait de la vie d'Auguſte. Ce Prince aimoit à rire, & quand on faiſoit quelque choſe d'agréable devant lui, on étoit aſſez récompenſé par le plaiſir qu'il y prenoit. Un Poëte l'attendoit tous les jours dans un certain endroit par où il avoit coûtume de paſſer, & il lui preſentoit une Epigramme, eſpérant quelque récompenſe ; & l'Empereur cependant ne lui donnoit rien. Un jour pour ſe divertir & pour ſe moquer agréablement de ce Poëte, il lui donna une Epigramme qu'il avoit compoſée à ſa loüange, lequel après avoir lû les Vers de l'Empereur, lui preſenta de l'argent pour le payer de ſa peine, & il lui

dit

dit ces paroles : » Ce que je vous donne n'est » pas convenable à votre fortune ; mais mon » pouvoir ne s'étend pas plus loin. l'Empereur fut bien aise de cette nouveauté ; il se prit à rire, & fit donner au Poëte cent mille sesterces.

¶ * Si l'on obtient par des plaisanteries les faveurs des Grands, ils les refusent aussi quelquefois en plaisantant. Voici ce que Spartien raconte à ce propos. Un Vieillard demanda un jour une grace à un Prince, & le Prince ne vouloit pas la lui accorder. Ce bon homme crût peut-être qu'on le refusoit à cause de sa vieillesse, & il s'avisa d'une plaisante invention pour tromper le Roi ; il se fit peindre les cheveux en noir, & retourna à la Cour déguisé de la sorte. Le Roi reconnut l'artifice, & lui répondit fort agréablement : *Ce que vous me demandez, je l'ai déjà refusé à votre pere.*

[ ] Un Courtisan s'adressa un jour au Roi *Alphonse*, surnommé le *Courageux*, & lui dit : *J'ai songé cette nuit que V. M. me faisoit un riche present.* Le Roi répondit : *Ne sçavez-vous pas que les Chrétiens ne doivent point faire état des songes.*

¶ Un bon mot, quand même il seroit un peu piquant, n'est jamais mieux employé, que lorsqu'on s'en sert pour tourner en ridicule la vanité ou l'orgueil de quelqu'un ; le vice

* *Bellegarde, Réflex. sur ce qui peut plaire, &c.*

vice & les défauts sont les véritables sujets de la raillerie, & c'est dans ce cas qu'il me semble qu'on peut la mettre en usage sans beaucoup de scrupule. Un jeune homme se vantoit d'avoir apris en peu de tems beaucoup de choses, & d'avoir dépensé mille écus pour payer ses Maîtres. Un de ceux qui l'entendoit se vanter de la sorte, lui dit froidement : *Que s'il trouvoit cent écus de tout ce qu'il avoit apris, il lui conseilloit de les prendre sans hésiter.*

() Antisthéne le Philosophe,
Pour être du peuple admiré,
S'habilloit d'une vile étoffe,
Affectant de porter un manteau déchiré.
Chacun dans son orguëil se flâte;
Il prétendoit par-là se mettre en grand crédit:
Je vois fort bien, lui dit Socrate,
Ton orguëil au travers des trous de ton habit.

() *Phylarque* entendant un jour raisonner un présomptueux, qui vouloit passer pour grand Poëte, bien qu'il ne fût qu'un ignorant, & remarquant que son chapeau étoit tout couvert de graisse, il ne pût s'empêcher de lui dire : » Les Muses donnent des Couronnes de » Lauriers aux Poëtes; mais elles vous en ont » donné une de marmiton.

() *Théophraste* parle d'un Vieillard qui s'étoit fardé, & dit : Qu'Archidamus Avocat plaidant contre lui devant le Sénat de Lacédémone, dit : *Qu'il ne falloit pas croi-*

re

re un homme qui portoit le mensonge sur le front.

[] *Monsieur N.* qui avoit beaucoup volé, montrant à un de ses amis une belle maison qu'il avoit fait bâtir, & après lui avoir fait parcourir plusieurs apartemens : Voyez, lui dit-il, voici un escalier dérobé ; *comme tout le reste de la maison*, lui répartit l'ami.

Un Juge l'autre jour, parlant à sa Philis,
Se vantoit en riant qu'il avoit belle patte,
Qu'elle étoit aussi douce & blanche comme un Lys,
Et qu'au reste elle étoit tout à-fait délicate :
Mais Philis fort sincére & qui jamais ne flâte,
Lui dit en souriant d'un accent plus qu'humain,
Oüi, Monsieur, vous avez une très-belle main,
Je vois qu'elle est bien douce & délicate, blanche ;
Mais je crois que cela ne provient point du vent,
Car puisque vous l'avez & si douce & si franche,
C'est un signe assuré qu'on la graisse souvent.

[] Un fanfaron qui n'étoit rien moins que brave, eût des coups de bâton, & les souffrit patiemment, pour ne pas s'attirer un plus grand malheur. A quelques jours de-là il fit fort mal-à-propos une incartade à un Médecin, & dit qu'il lui donneroit cent coups de bâton. Le Médecin lui dit sans emportement & d'un ton railleur : *Parbleu, il vous est bien facile de les donner, car vous les avez reçûs depuis quatre jours.*

[] Un Roi de France aprenant que quelques Béarnois se vantoient avec beaucoup d'or-

d'orgueïl de leur ancienne Noblesse, eux qui étoient des lâches & des paresseux, dit d'un ton railleur : *Qu'une seule épée suffisoit à dix de ces Gentilhommes.* Ce bon mot est attribué à Loüis XII.

¶ Apollinius voulant reprendre un homme qui parloit trop, & qui incommodoit toute la compagnie par ses méchantes plaisanteries, se servit d'un détour pour ne pas le choquer trop, & dit en général & sans marquer personne, après avoir amené le discours au point qu'il vouloit : » Que si les » grands parleurs & diseurs de turlupinades, » avoient en parlant la même fatigue qu'ils » donnent aux autres, ils seroient bien plus » réservez, & ils ne dépenseroient pas tant » en paroles. Modelle de la belle raillerie, dont ceux même qu'on raille de la sorte ne peuvent s'offenser.

¶ Monsieur d'Aubigny s'étant plaint qu'on venoit fort souvent l'interrompre au milieu de ses occupations, & qu'on frapoit continuellement à sa chambre, jusqu'à ce qu'il vint ouvrir, Monsieur de Saint-Ussans lui fit cette réponse.

Tu te plains qu'à ta chambre on vient toujours fraper,
Quand tu ne voudrois pas quitter
Quelqu'ouvrage où tu sens la verve qui t'emporte ;
Que si tu n'ouvres point, loin de se rebuter,
On s'obstine à fraper d'une fureur plus forte ;
Et qu'alors ton esprit prompt à se dépiter,

Quitte

Quitte tout-là pour détester
e maudit importun qui frape de la sorte :
e mal sans doute est grand. Mais veux-tu l'éviter.

Mets ces quatres Vers sur ta porte.

Frapez céans une ou deux fois,
Et vous verrez quelqu'un paroître.
S'il vous faut aller jusqu'à trois,
'est qu'on est pas dedans, ou qu'on y veut pas être.

¶ *Quatrains à mettre sur l'Eschiquier.*
Par le même.

I.

Qui jouë un coup en vain
Perd un grand avantage ;
Joüeur habile & sage
Ne fait rien sans dessein.

II.

Quelque coup qu'il se fasse,
Voir la fuite avec soin,
Si tu ne vois de loin,
Le tems de voir se passe.

III.

En lieu propre à défendre,
Place d'abord ton Roi ?
Et sur tout garde-toi
De trop d'ardeur de prendre.

IV.

Distraits ne soient tes yeux,

Ni ta main trop legére,
Un beau coup s'offre à faire,
Voi s'il n'est rien de mieux.

§ Il est difficile de conserver une presence d'esprit parfaite, & une entiére tranquillité dans un péril évident, & qui paroît inévitable. La nature qui craint la destruction, inspire à l'aproche du danger des mouvemens de crainte que la raison ne peut arrêter: aussi c'est dans cette rencontre que le véritable courage se fait connoître, & c'est alors qu'on distingue le vrai brave de celui qui ne l'est pas. La crainte extrême du dernier paroît dans tous ses mouvemens, dans le trouble & dans l'égarement de ses yeux; & à voir la terreur dont il est saisi, il semble qu'il ne soit déja plus. Tout l'allarme, tout l'épouvente; & dans cette cruelle situation, il redoute jusqu'à son ombre. Mais le vrai brave triomphant des foiblesses de la nature, & fermant les yeux aux fâcheuses idées du péril où il s'expose, regarde tranquillement le danger, & ne perd point sa liberté, ni sa presence d'esprit ordinaire. Quelques-uns même (mais ceci est plus rare) joignent à l'intrépidité une si grande gayeté, jusqu'à pouvoir dire des plaisanteries dans ces momens, dans lesquels ils sont comme aux prises avec la mort.

() L'Empereur Charles-Quint tenant le Duc de Saxe prisonnier, le menaçoit afin

de l'obliger à rendre le Duché de Wirtemberg; mais il répondit courageusement : *Sa Majesté peut bien faire de mon corps ce qu'il lui plaira , mais elle ne pourra jamais donner de la crainte à mon cœur.* En effet , il le montra dans le plus périlleux pas de sa vie , lorsque la Sentence de mort lui ayant été prononcée, comme il joüoit aux Dames avec le Duc de *Brunswich Ernest* , sans se troubler davantage, il dit au Duc *de continuer son jeu.*

() L'exemple de *Mitridate* n'est pas moins illustre. Il étoit dépoüillé de ses Etats , toute espérance de rétablissement lui étoit ravie , & ne sçachant de quel côté se tourner , il se vint rendre au Roi *Eunonés* son Vainqueur , & lui dit avec une fermeté véritablement Royale : » Je me remets de moi-même entre tes » mains ; use comme tu voudras du descen» dant du grand Achemenis , qui est la seule » chose que mes Ennemis ne me sçauroient » ôter. *Eunonés* fut touché du courage de *Mitridate* , & le reçût favorablement.

() *Rubius Flavius* , ayant été condamné par Néron à perdre la tête , & le Bourreau lui disant , pour l'encourager , de tendre hardiment le col : *Frape* , lui répondit-il , *& sois assuré que tu ne le fraperas pas si hardiment que je le presente.*

La plaisante réponse qu'un Soldat fit au *Baron des Adrets* , dans le moment qu'il devoit se précipiter , lui sauva la vie. Ce Ba-

ron étoit l'homme du monde le plus cruel & le plus féroce ; il obligeoit les prisonniers qu'il avoit pris en guerre, de se précipiter d'un lieu trés-élevé, & ce barbare spectacle étoit un de ses divertissemens ; ce Soldat ayant aussi été condamné à ce suplice, courut d'un bout de la plate-forme à l'autre, comme s'il eût eu dessein de s'élancer, cependant il s'arrêta tout court sur le bord du précipice. *Des Adrets* indigné de ce qu'il avoit frûstré son attente, lui dit d'un ton aigre qu'il perdroit le tems, qu'il suffisoit d'avoir deux fois sondé le gué. Le Soldat sans s'étonner, lui répondit, *Mr, je vous le donne en quatre.* Le Baron admira l'intrépidité d'un homme à qui l'aproche de la mort n'étoit pas capable d'ôter la liberté de l'esprit nécessaire à la raillerie ; il lui permit de vivre.

On avoit condamné un homme d'un grand mérite à perdre la tête ; on lui donna une nuit pour se résoudre. On lui demanda le lendemain s'il n'avoit pas changé d'avis, il répondit qu'oüi : *Parce que j'avois résolu*, dit-il, *de me faire faire la barbe avant que d'aller au suplice ; mais maintenant j'aime mieux me laisser couper la barbe avec la tête.*

Une *Sultane* favorite ayant été condamnée à mort, par le *Grand-Seigneur*, pour quelque soupçon qu'il avoit eu de sa fidélité, une Esclave de cette *Sultane* fondoit en larmes, & ne pouvoit se consoler du malheur de sa Maî-

Maîtresse : *Taisez-vous*, lui dit-elle, *ce n'est pas ici une si grande affaire ; il n'est question que de mourir.*

( ). L'Empereur *Charles-Quint* s'exposant trop au canon des Ennemis dans une bataille, quelqu'un le pria de se retirer, il lui répondit avec une tranquillité merveilleuse, & une liberté d'esprit enjoüée, malgré le péril où il se trouvoit : *A-t'on jamais vû qu'un Empereur ait été atteint d'un boulet de canon.*

( ) L'Empereur *Adrien* fit ces Vers presque en expirant.

Animula, vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis,
Quæ nunc abibit in loca
Pallidula, regida, nidula,
Nec ut soles babit jocos.

TRADUCTION.

Ma petite ame : ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu sçache ou tu vas!
Tu pars seulette, nuë & tremblotante. Hélas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

( ) *Mr de B.* étoit dans la tranchée. Ses amis l'apellérent pour dîner, il dit : *Je ne mangerai point que je ne sois sûr de la digestion.*

Le jour que *Thomas Morus* fut décapité, un barbier lui demandant : » S'il ne lui plai- » soit pas qu'on lui coupât les cheveux : Mon

» ami,

» ami, *lui dit-il*, j'ai à t'avertir que le Roi
» & moi avons un procès pour ma tête, &
» que je ne veux point faire de dépense pour
» elle jusqu'à ce que le différent en soit
» vuidé.

Etant conduit sur l'échaffaut, il avoit déja mis la tête sur le billot, lorsqu'il remarqua que sa barbe étoit étenduë de telle maniére qu'on la lui auroit coupée en l'exécutant : il se tourna vers le Bourreau, & le pria de l'accommoder sur le billot, & le Bourreau s'enquerrant de lui, pourquoi il étoit en peine de sa barbe quand il lui alloit couper la tête : » Il n'importe pas beaucoup pour moi,
» répartit Morus, mais il importe pour toi
» que l'on puisse dire que tu entends fort bien
» ton métier, parce que l'Arrêt porte que
» tu dois couper ma tête, & non pas ma
» barbe.

() § Voici encore quelques exemples de fermeté & d'enjoüement, à l'aproche de la mort.

() *Villon* un des premiers Poëtes François, étant condamné à la mort, quelque honteux que fut le suplice qu'il devoit subir, il ne perdit point sa gayeté naturelle ; & fit cette Epitaphe :

Je suis François (dont ce me poise,)
Nommé Corbeuil en mon surnom :
Né de Paris emprès Pontoise,
Et du commun nommé Villon.

Or d'une corde d'une toise,
Sçaura mon col que mon cul poise.

Il apella de cette Sentence au Parlement, i changea la Sentence de mort en un sim- bannissement.

( ) *Testamene* après avoir été condamné à la rt par les Ephores, ne cessoit de rire, & elqu'un qui trouvoit ce rire hors de saison, demanda : » S'il avoit du mépris pour les loix de Sparte ? Non, dit-il, mais j'ai de joye d'avoir été condamné à une amende que je puis payer moi-même sans rien emprunter.

Un voleur qu'on alloit pendre, ayant demandé à boire sur l'échelle, on lui aporta un rre plein d'eau ; après l'avoir vuidé, il le ssa tomber, & le voyant casser : *Ah!* dit-, *il m'arrivera aujourd'hui quelque malheur ; r je n'ai jamais cassé de verre qu'il ne m'en t arrivé.*

( ) Un Moine exhortant un voleur,
Qu'aparemment on alloit pendre:
ue vous allez, dit-il, au Ciel avoir d'honneur,
Où le souper doit vous attendre :
h! répond le voleur, *il ne me convient pas ;*
Vous pourriez vous-même à ma place
Aller prendre un si bon repas.

( ) Comme on alloit pendre un voleur, il t au peuple en montant à l'échelle : » Courage, je monte bien commodément aux » Cieux.

» Cieux, qui veut être du voyage me suive.
Sic itur ad astra quasi.

On menoit pendre un Juif sur une haute colline où la potence étoit dressée, & pour y venir il falloit passer par des endroits dangereux. Deux autres Juifs l'accompagnoient pour le consoler, l'un des deux lui disoit : » O que » vous êtes heureux ! mon cher frére ; car » dans moins d'une heure vous serez dans le » sein d'Abraham, où tout comblé de féli- » cité vous y entendrez le merveilleux Con- » cert des Choeurs Angéliques qui raviront » votre ame dans de suprêmes délices. Vous y » trouverez le plus superbe souper, qui se » puisse dire, préparé pour vous. Pendant ces belles promesses, ils passoient par un endroit fort étroit & fort élevé : le voleur l'ayant remarqué, & étant las de l'entendre, prit son tems, & le précipita du haut en bas, en lui disant : *Va-t'en devant, & mets rafraîchir le vin.*

( ) Un célébre bûveur, grand ennemi de l'eau,
Qui déclamoit toujours contr'elle,
Se vit menacer du tombeau
Par de fréquens accès d'une fiévre cruelle.
Il étoit goguenard, splendide & libéral;
Ses amis ne le quittoient guéres;
Un jour étant pressé de l'ardeur de son mal:
Qu'on m'aporte, dit-il, de l'eau plein une aiguiére.
A ces mots les amis le regardérent tous,
Puis ils rirent comme des fous.
Vous riez, leur dit-il, *entendant raillerie*,

Ne sçavez-vous pas, mes amis,
Qu'il faut à la fin de sa vie
Se réconcilier avec ses ennemis?

¶ () * Ceux mêmes qui ont renoncé à leur honneur, & qui font gloire de leur scélératesse, s'offensent d'être apellez traîtres. Un certain *Juan Bravo* à qui on alloit couper la tête s'écria à ces mots de la Sentence, *à estos Bavalle·ros por traidores*, que le Bourreau prononçoit à haute voix: *Tu en as menti, & tous ceux qui te le font dire.*

¶ () † Les Gouverneurs de la plûpart des enfans des Grands fomentent leur ambition, au lieu de la réprimer; on ne les entretient que de la noblesse de leur extraction, de la grandeur de leurs Alliances, des prétentions de leur Maison, qui très-souvent sont imaginaires, qui les plongent dans le luxe & les réduit quelquefois à une pauvreté honteuse. L'on en entête mille du titre d'Altesse & de Sérénissime, qui deviendra bien-tôt aussi commun que celui de Comte & de Marquis, que prennent aujourd'hui des fils de Partisan, & tels autres hommes nouveaux. Desorte que si cet abus continuë, l'on pourra dire en France & en Italie, ce que dit à l'Empereur un Ambassadeur Italien, qui partoit de sa Cour par un très-mauvais tems. *Qu'il n'y avoit ni pluye ni tonnerre à craindre,*

* *Réflex. Polit. Sur Tac.* † *Le même Auteur.*

dre, après que Sa Majesté Impériale avoit rempli le monde de tant de sérénité.

§ Etrange & ridicule folie que celle de certaines personnes, qui veulent passer dans le monde pour être plus jeunes qu'ils ne le sont en effet. Les uns en tâchant de se déguiser, desorte que les marques que l'âge imprime ne puisse plus paroître; d'autres en publiant continuellement un âge qu'ils ont passé dès long-tems, & les uns & les autres en affectant des maniéres qui ne conviennent qu'à la jeunesse, dont ils ne font plus partie. Je ne sçaurois comprendre quelle utilité il peut revenir d'affecter d'être jeune quand on ne l'est plus. Chaque saison de la vie a & peut avoir ses différens charmes & agrémens; il est même certain que ceux de la jeunesse ne conviennent proprement qu'à la jeunesse, & que dans un âge mur, on n'y trouve point ce je ne sçai quoi qui fait l'ame du plaisir. Tous les amusemens & les divertissemens de la jeunesse ont quelque chose de fade pour ceux qui ont passé cette partie de la vie, aussi y en a-t'il peu qui leur conviennent. La nature des plaisirs de la jeunesse ont un si juste raport avec cet âge, que dans un autre ils ne sont plus les mêmes; on a beau sentir le même penchant & les mêmes desirs, tout ce qu'on fait est forcé & ne vient plus de source; on est contraint & gêné, & l'air grave & sérieux que le tems im-

prime

prime sur le visage, dès qu'on est un peu avancé dans la carriere de la vie, ne s'accorde pas avec les jeux & les ris. » Mais, *dira-» t'on*, n'est-il pas fâcheux de passer dans » l'esprit du monde pour vieux avant que de » l'être entiérement, & ne vaut-il pas mieux » de ces deux extrêmitez, choisir tant qu'il » est possible de passer pour jeune, quoi-» qu'on ne le soit plus? Le mot de vieux est » rude & d'un son désagréable: Vieil hom-» me, vieille femme, & sur-tout vieille fil-» le, les vilains termes, & qu'ils sont d'une » désagréable signification! Je réponds à cela, que puisqu'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher que nous ne changions avec le tems, & qu'il nous est impossible d'être toujours jeune, nous devons nous contenter de joüir dans chaque saison de la vie, des agrémens qui s'y rencontrent, d'ailleurs je ne vois point ce qu'il y a de fâcheux de passer pour vieux quand on l'est; c'est l'ordre de la nature que la vieillesse succéde à la jeunesse, c'est même une faveur que tout le monde n'obtient point, desorte que c'est une folie de vouloir paroître moins âgé. En effet, qu'y a-t'il de plus extravagant, que de vouloir passer à quarante ans, par exemple, pour n'en avoir, que vingt, & à soixante, quarante? Il y a même de l'inutilité, comme je l'ai déja dit. D'ailleurs, on se fait moquer de tout le monde, & l'on s'attire tou-

jours quelque raillerie de ceux qui sçavent quel âge on a réellement. De tout tems cette folie a régné parmi les hommes. On a toujours tâché de paroître plus jeune qu'on n'étoit; les femmes sur-tout. Cicéron se mocqua un jour finement d'une vieille Dame qui se déroboit quelques années. Il dînoit en compagnie, & cette Dame venant à parler de son âge, soûtint qu'elle n'avoit que quarante ans, sur quoi un des amis de Cicéron lui ayant dit à l'oreille, qu'elle étoit beaucoup plus âgée qu'elle ne disoit. *Qu'y feriez-vous*, lui répondit Cicéron, *j'aurois tort de ne le pas croire, puisqu'il y a plus de dix ans qu'elle me dit toûjours la même chose.*

Une autrefois que quelqu'un se faisoit aussi plus jeune qu'il n'étoit; *Quand nous étudions ensemble*, lui dit Cicéron, *tu n'étois donc pas encore au monde.*

Cicéron, surnommé *Marcus Tullius*, étoit fils d'un Chevalier Romain. Il mérita par ses Harangues & ses autres Ouvrages d'Eloquence, d'être apellé le Prince de l'Eloquence Romaine. Il rendit de grands services à la République. Il fut Quêteur, Edile, Préteur, & Consul. On peut juger par la lecture de ses Ouvrages, de la beauté de son génie & de la délicatesse de son esprit. Il étoit prompt à répartir, & le faisoit toujours avec beaucoup de justesse. Ses railleries étoient fines, vives, & spirituelles. Ce grand homme

fût sacrifié au ressentiment d'Antoine qui lui fit couper la tête, après l'avoir fait proscrire.

Voici quelques-uns de ses bons mots.

Il apelloit un Roi, » une Loi parlante, » parce qu'il doit être obéï; & *une Loi*, un » Prince muet, parce qu'elle doit avoir au- » tant d'autorité que les Princes.

() Il disoit : » Les Orateurs qui crient » fort en haranguant, sont semblables aux » boiteux, qui pour avancer chemin mon- » tent sur des chevaux.

() Il faisoit ces demandes & ces répon- ses : *Quis dives? Qui nihil cupiat. Qui pau- per? Avarus.* Quel est le riche? celui qui ne desire rien. Quel est le pauvre? l'avare.

() Le défaut de mémoire est la plus com- mune infirmité des vieillards. Il disoit agréa- blement à ce sujet; » J'ai bien connu des vieil- » lards; mais je n'en ai pas vû un qui eût oublié » l'endroit où il avoit caché son trésor.

() Etant un jour dans son cabinet auprès de ses Livres, il dit: » O mes chers Livres! » vous êtes les seuls qui ne me donnez jamais » que du plaisir : Si je veux parler ou si je » veux garder le silence, vous êtes toujours » près de moi pour me rendre service dans » toutes les choses que je veux faire: Vous » n'êtes pas importuns, téméraires, gour- » mands, larrons, obstinez ni ennuyeux, » comme sont ordinairement le reste de mes » Serviteurs & Domestiques.

[] Passant un jour devant la maison d'*Aufidius*, qui ne sortoit jamais de sa chambre, & qui passoit sa vie dans l'oisiveté, & ne se mêloit de rien, il dit: *Aufidius est enterré ici.*

César s'étant démis du Consulat en faveur de *Fabius* & de *Trebonius*, & le premier étant mort le dernier jour de l'année, *Caninius* fût mis en sa place pour quelques heures qui restoient; ce qui donna lieu à *Cicéron* de dire agréablement: » Que ce Consul avoit été si » vigilant, qu'il n'avoit pas fermé l'œil pen- » dant tout le tems de sa Charge.

[] Il dit encore sur le même sujet; » Ca- » ninius a eu cela de particulier, que l'on a » demandé sous le Consulat de qui il a été » Consul.

Comme un ignorant Jurisconsulte à qui on demandoit le témoignage, eût répondu qu'il n'en sçavoit rien: *Tu pense, peut-être*, dit Cicéron, *qu'on te parle de la Jurisprudence.*

Metellus lui reprochant qu'il en avoit plus perdu par son témoignage, qu'il n'en avoit sauvé par son éloquence: *C'est*, lui dit Cicéron, *que je suis encore plus véritable qu'éloquent.*

Un homme qu'on soupçonnoit être d'Afrique, lui ayant dit: » Je ne t'entens point, » il lui répartit; je ne m'en étonne pas, puis- » que tu as les oreilles percées.

Cicéron voyant entrer son gendre *Dolabella* qui étoit fort petit, avec une longue épée à son

on côté, lui dit : *Qu'est-ce qui a attaché mon gendre à cette épée.*

Après la bataille de Pharsalle & la fuite de Pompée, un certain *Nonius* vint dire, pour consoler le peuple Romain, qu'il ne faloit point se désespérer, parce qu'ils avoient encore sept Aigles qui étoient les Enseignes des Légions. *Tes avis seroient bons pour nous rejoüir,* répondit Cicéron, *si nous avions la guerre contre les Geais.*

S'allant rendre à Pompée un lâche deserteur,
Dans le camp de César laissa son beau Coureur ;
Cicéron que la crainte avoit rendu Prophête,
Prévoyant que César abattroit son Rival :
Dit sur le contre-tems d'une telle retraite,
Cet homme s'aime moins qu'il n'aime son cheval.

*** *Métellus* fit mettre un Corbeau de pierre sur le tombeau de Diodore, son Maître de Rhétorique : là-dessus Cicéron dit : » Comme Diodore a plûtôt apris au volage » Métellus à voler qu'à bien dire, il en a re- » çû une récompense convenable au service » qu'il lui avoit rendu.

*** L'Orateur *Hortensius* avoit reçû de *Verrès* un Sphinx d'argent, pour défendre une cause qu'il devoit plaider. Comme Cicéron qui parloit pour l'accusateur, eût dit quelque chose d'obscur, *Hortensius* le révéla, & l'avertit qu'il ne sçavoit point expliquer les énigmes : » Vous le pourriez, *lui répondit*

» *Cicéron*, toutefois aisément faire ; car vous » avez un Sphinx chez vous.

*** Un jeune homme accusé d'avoir fait mourir son pere par un gâteau empoisonné, menaçoit Cicéron qu'il l'accableroit d'injures, & le décrieroit par-tout : *J'aime encore mieux cela*, lui dit-il, *qu'un gâteau de votre main.*

*** Voyant *Tullia* sa fille marcher avec trop de précipitation, & son gendre avec trop de lenteur pour un homme, les reprit tous deux par ce mot qu'il dit à *Tullia* en presence de Pison : *Regarde ton mari, c'est ainsi qu'une femme doit marcher.*

Cicéron parlant au Député de la Ville de *Laodicée*, fait remarquer finement que *César* a oprimé la liberté de Rome.

CICERON.

Peut-on s'informer quel sujet vous améne,
Sage & prudent Ministre, en cette Cour Romaine ?

LE DE'PUTE'.

Près du puissant César ma Ville a député,
Pour tâcher d'obtenir de lui sa liberté.

CICERON.

S'il vous l'accorde, je vous nomme
Agent auprès de lui, pour la Ville de Rome.

*** *César* ayant terminé la guerre à son avan-

vantage, fit redresser les Statuës de *Pompée*: Cicéron dit à ce sujet : » Que César en relevant les Statuës de Pompée avoit affermi les siennes.

*** *Ventinius* n'ayant occupé le Consulat que peu de jours, *Cicéron* dit agréablement: Il est arrivé un grand miracle dans l'année de Vatinius, parce que durant qu'il a été Consul, il n'y a eu ni hyver, ni été, ni automne, ni printems.

*** Un autre Consul n'ayant occupé cette charge que six heures l'après-midi, *Cicéron* en plaisanta en ces termes: » Nous avons eu, *dit-il*, un Consul si rigide, que pendant son Consulat, personne n'a dîné, ni soupé, ni dormi.

*** Comme on le railloit de ce qu'à l'âge de soixante ans, il se marioit avec une jeune fille, il répondit; *demain elle sera femme*.

Quinton, frére de Cicéron,
Pour se donner un air auguste,
Tout petit qu'il étoit, se fit tailler un Buste,
De quatre ou cinq pieds environ.
Le peu grave Orateur en raille;
On sçait qu'il railloit sans quartier,
La moitié de mon frére a, dit-il, *plus de taille*
Que mon frére tout entier.

Métellus, dont la mere avoit été fort galante, voulant railler *Cicéron*, sur la bassesse de sa naissance: Aprens-moi, *lui dit-il*, qui étoit

» étoit ton Pere ? Il te ſeroit bien plus diffi-» cile, *lui répondit Cicéron*, de dire qui étoit » le tien.

Appius Claudius plaidant une cauſe, commença par la priére que lui avoit faite ſon ami de la bien plaider, & d'y faire valoir ſon éloquence & ſa bonne-foi. » Eſt-il poſſi-» ble, *lui dit Cicéron*, que vous ayez eu la » dureté de ne rien faire de ce que votre ami » vous avoit prié ?

Cicéron raporte deux équivoques dans ſa premiére action contre *Verrès*, qui ſont fondées, l'une ſur ce que le mot Latin *jus*, ſignifie *droit*, juſtice, jugement, & ſignifie auſſi *un potage*, *un boüillon*, & que le mot *Verrès*, qui eſt le nom de celui contre qui il plaide, ſignifie *un Verrat*. Il dit donc, que tout le monde étoit ſcandaliſé de la maniére dont *Verrès* rendoit la Juſtice ; » Que les uns » diſoient, qu'il ne falloit pas s'étonner que » des jugemens rendus par Verrès fuſſent ſi » mauvais. Ce qui pris dans le ſens équivoque que les paroles Latines peuvent recevoir, ſignifie : » Qu'il ne falloit pas s'étonner qu'un » potage, qu'un boüillon de Verrat fut ſi » mauvais. Voici les paroles de Cicéron ; *Quorum alii, ut audiſtis negabant mirandum eſſe, juſtam nequam eſſe Verrinum.*

§ () * Il n'y a point de paſſion qu'on veüil-le

* *Réflexion ſur les défauts d'autri.*

e cacher avec plus de ſoin que l'envie ; mais l n'y en a point qu'on cache moins , on ſe uë de dire qu'on n'a point d'envie quand air & les yeux diſent qu'on en eſt rongé. Il e faut pas être fort habile pour reconnoîttre u'une belle femme eſt déconcertée quand n louë en ſa preſence la beauté d'une autre ; 'eſt beaucoup faire que de réduire l'envie u'on a dans le cœur à ne s'expliquer que ar les yeux. Il y en a qui ne pouvant ſe teir de parler contre ceux dont ils ſont enieux , croyent que leur envie eſt bien cachée uand ils diſent que ce n'eſt point l'envie qui s fait parler. » Il faut tomber d'accord , *diſoit* Lucie , *l'autre jour* , qu'Emilie eſt une ſotte femme ; on ne peut pas , *ajoûta-t'elle* , m'accuſer d'en parler par envie , puiſqu'elle n'a rien de bon qu'on puiſſe lui envier.

¶ ( ) Le mot de *Gros* a été un tems fort a vogue parmi les gens qui aiment les noueautez dans la langue. Au lieu de dire un *and mérite* , une *grande beauté* , un *grand aiſir* , une *grande ſanté*, un *grand procès*, difoient fort mal à propos , un *gros mérite*, ne *groſſe beauté* , un *gros plaiſir* , une *groſſe nté* , un *gros procès*. Un homme d'eſprit ii ne haït pas les turlupinades , & qui en t quelque fois de jolies , en a fait une làſſus aſſez plaiſante. » Si nous vivions ſous le régne de *Loüis le Gros* , *dit-il un jour* , je ne m'étonnerois pas qu'on donnât le

» nom

» nom de *gros* à tout ce qui s'apelle *grand*
» dans notre langue ; ce seroit faire sa cour
» par-là en quelque façon ; mais je suis sur-
» pris que sous le régne de *Loüis le Grand*,
» on ôte le nom de *grand* à tout ce qu'il a eu
» toûjours pour mettre celui de *gros* en sa
» place.

¶ () Un Electeur dit à son Bouffon : » Que
» te donnerai-je pour tes Etrennes ? Celui-ci
demanda : » Pourquoi voulez-vous me don-
» ner des Etrennes ? Afin, *répondit le Prin-*
» *ce*, que tu sois honnête homme comme
» mes autres serviteurs. Le Bouffon repli-
qua : » Ne me donnez donc rien, car je
» veux l'être sans récompense.

¶ () Un malade interrogé, pourquoi il
ne faisoit pas venir un Médecin ? répondit :
» Parce que je n'ai pas encore envie de mou-
» rir.

¶ () Un bel esprit montrant un Sonnet
qu'il avoit fait à un Bossu qui vouloit passer
pour Poëte, celui-ci après l'avoir lû, le mé-
prisa, & dit, qu'il étoit mal fait. *Il vous
ressemble donc*, reprit le bel esprit.

¶ () Un Peintre d'une capacité médio-
cre, n'étant presque pas employé, se fit Mé-
decin. Interrogé quelle étoit la cause de ce
changement, il répondit : » Dans la Peintu-
» re toutes les fautes sont exposées à la vûë ;
» mais dans la Médecine, elles sont enterrées
» avec le malade.

¶ () Il

¶ [] Il y a en Allemagne un certain torrent que les Voyageurs doivent passer en bâteau, & avant que d'en sortir, ils sont obligez de donner leurs noms au Bâtelier qui les enregistre. Il arriva un jour que le Bâtelier eût quatre personnes dans son bâteau, leur ayant demandé leurs noms & surnoms ; le premier dit qu'il se nommoit, *tout le monde* ; le second, *Mort* ; le troisiéme, *Diable* ; le quatriéme, *Gueule d'Enfer*. Le bon homme surpris d'entendre des noms si étranges & si bisares, s'arrêta un moment, & dit ensuite ; » Dieu veüille me garder de malheur, & me » donner un heureux trajet ; car j'ai le Mon- » de, la Mort, le Diable & l'Enfer dans mon » bâteau, & ainsi tout ce qu'il y a de plus » méchant.

¶ [] *Le Berger & le Pêcheur.*

MADRIGAL.

Un Berger des côteaux, contre un Pêcheur de Loire,
Disputoit un jour de la gloire
Des faveurs dont l'amour daignoit les partager.
Un Pêcheur, disoit-il, peut-il se soulager,
Lorsqu'un tendre amour le presse ?
Je veux qu'il ait une Maîtresse,
Mais a t'il l'heure du Berger ?
Ah ! lui dit le Pêcheur, quelle erreur est la tienne ?
Un Berger a son heure, un Pêcheur a la sienne ;
Car lorsque sur nos bords fleuris
Nous sommes tête à tête avecque nos Doris,

Qu'au

Qu'au recit de nos feux leur tendresse redouble,
Et qu'une confuse langueur,
Marque le trouble de leur cœur,
Alors nous pêchons en eau trouble,
Et c'est-là l'heure du Pêcheur.

Si * les Bergers seuls avoient l'avantage de trouver toujours l'heure que l'on souhaite aussi-tôt que l'on commence d'aimer, on quitteroit souvent des Palais pour venir habiter leurs cabanes; & la plûpart de ceux que la fortune semble avoir mis au-dessus des souhaits, se croiroient malheureux & porteroient envie à leur bonheur.

¶ [] Il † n'est point de Belle qui n'ait son heure dangereuse quand les amans s'attachent à l'observer. Les prudes mêmes ne s'en sauvent pas. Voici ce qu'un Expert sur cette matiére en a ingénieusement écrit.

L'Horloge des Amans.

Après la déclaration
Qui marque une sincére & tendre passion,
Quand la Belle devient rêveuse,
L'occasion se montre heureuse;
Et si l'Amant a de l'esprit,
Il en doit faire son profit.

L'heure où l'Amant se racommode,
Est toujours une heure commode,
On veut se raquitter du tems qu'on a perdu,
Et la belle étant apaisée,

Le

* *M. G.* † *La même.*

.e cœur pour ſe montrer de bonne-foi rendu
Nous rend toute entrepriſe aiſée.

Ce moment ſi chéri des hommes & des Dieux,
Eſt en chiffre d'amour écrit dedans les yeux
De celle pour qui l'on ſoûpire,
Et bienheureux qui l'y peut lire.

Si par la réjoüiſſance
D'une Fête donnée en quelque beau Jardin,
Celle que vous aimez lorſque moins on y penſe,
S'éclipſe & diſparoit ſoudain;
Suivez-là, l'amour ſe déclare;
Ce n'eſt pas ſans deſſein que la belle s'égare.
Une fiévre veut du reſpect,
Cherche dans ſa conduite un amant circonſpect,
Et qui contre la médiſance,
En tous lieux prenne ſa défenſe;
Son honneur ſauvé de ces coups
Se défendra mal contre vous.

Celle que le chagrin dévore,
Qui ne vit que dans un grand deüil,
Et d'une cendre qu'elle adore
Semble n'aimer que le cercuëil,
Quoiqu'on la croye inconſolable,
N'eſt pas toujours inexorable:
La douleur n'étant point vertu,
Ne fournit que de foibles armes;
Et l'amour eſt mal combattu
Par la langueur & par les larmes.

Comme ſouvent la peine irrite le deſir,
Pour objet de vos yeux, s'il vous plaît de choiſir
Quelque prude à vos yeux aimable,
Ne vous allarmez point de ſa grande froideur,
Par vos ſoins, vos reſpects, montrez-lui votre ardeur:
Et

Et laissez faire au tems, il la rendra traitable;
Elle ne croira pas en avoir moins d'honneur,
Pour donner à l'amour une place en son cœur.

¶ [] Les froideurs dont une Belle paye les ardeurs d'un tendre Amant, ne sont pas toujours des marques d'une entiére insensibilité. Souvent même elle feint d'être moins touchée, lorsqu'elle l'est réellement le plus. C'est une maxime de toutes les Belles de cacher leurs véritables sentimens, sur-tout en amour: ce n'est pas qu'elles veulent que ces sentimens restent toujours cachez; mais elles veulent qu'on les déchiffre, & que l'on fasse plus d'attention à leurs actions qu'à leurs paroles; elles veulent qu'on lise en quelque façon dans leur cœur, ce que tait leur bouche. Telle étoit la *Galatée de Virgile*. Elle fuyoit après avoir jetté une pomme à un Berger dont elle se connoissoit aimée, & se laissoit voir en fuyant pour le faire courir après elle. Cette pensée a été renduë fort agréablement par ces Vers.

Imitation de la Galatée de Virgile.

Mon troupeau quelquefois en paissant me conduit,
Sur les bords d'un torrent dont la vague irritée,
Du frein qu'elle s'est fait d'une roche emportée,
Vient du flot bondissant l'assaillir, mais sans fruit;
La rage de se voir domptée,
La raméne cent fois, & cent fois ne produit
Que plus d'écume & plus de bruit.

Là

ȷvant l'ame triste & la vüë arrêtée ;
i, disois-je un jour, ma flâme rebutée,
En vain jusqu'ici m'a réduit,
:s soins obstinez de plaire à Galatée :
nd sortant à pas lents d'une roche écartée,
:e Belle me jette une pomme & s'enfuit,
D'une course précipitée ;
ıe détourne & vois qu'elle se laisse chéoir,
; un saule où d'abord sa fuite l'a portée.
. dis-je en y courant, reprenons quelque espoir.
Ma flâme en peut être flâtée,
Puisque pour me faire sçavoir,
: c'est elle par qui la pomme m'est jettée,
ɔlette en tombant veut bien se laisser voir.

[] Un Prédicateur d'une place fort inımodée par les Soldats, dit entr'autres ses dans la priére qu'il fit après le Sern : » Enfin Seigneur, accorde-nous la aix, & nous délivre des Soldats ; que ce n'est pas ton bon plaisir d'exaucer nos œux & nos priéres, veüillé donc exaucer . priére des Soldats. Après les exercices dévotion, le Commandant des Soldats en'a inviter le Prédicateur à souper avec lui, e repas fini, il lui demanda ce qu'il entent par la priére des Soldats, & quelle elle it ; » Vous le sçavez bien, Monsieur, *ȷpondit le Ministre*, les Soldats souhaitent : prient toujours que le Diable les empor: ; or si cela arrivoit, le nombre en dimiueroit beaucoup ; car il y en a bien peu qui e le disent point.

*** Il n'y a presque point de criminel

de la défenſe duquel on ne puiſſe ſe charger; ſi l'on eſt du ſentiment de *Phocion*, lequel étant un jour blâmé d'avoir défendu en jugement la cauſe d'un ſcélérat : » Pourquoi non, *dit il*, puiſqu'un homme de bien n'a pas beſoin qu'on le défende.

¶ *** Quand Monſieur *d'Aubigni* ſortit de *Gaëte* pour ſe retirer en France, abandonnant le Royaume de Naples aux Eſpagnols, *Gonſalve* Viceroi de ce Royaume le fournit de chevaux & d'autres choſes néceſſaires pour ſon retour en France, ſelon la capitulation. Monſieur *d'Aubigni* que le changement des affaires ne décourageoît point, lui dit : » Faites-nous avoir de bons chevaux » pour aller & pour revenir. Revenez à la » bonne heure quand il vous plaira, *répondit* » *Gonſalve*, vous nous trouverez toujours prêts » à faire de pareilles civilitez.

¶ *** Un Juge fit amener un criminel pour l'examiner, lequel eût tant de hardieſſe qu'il lui dit, *qu'il reſſembloit à Pilate*. Le Juge répondit ; » Au moins je ne laverai point mes mains pour te condamner.

¶ *** Un Chanoine demandant à un faiſeur de bas, s'il gagnoit beaucoup à ſon métier ; il répondit : » Si tous les ânes por- » toient des bas, je gagnerois du moins deux » mille ducats tous les ans plus que je ne ga- » gne.

¶ *** Un Abbé Papiſte & un Curé Luthérien

rien disputoient de la Religion. L'Abbé
oit entr'autres choses : Vous âutres Lu-
riens vous êtes des indiscrets & des inci-
; de vous adresser d'abord à Dieu même ;
vous dites, il nous exaucera : mais pour
us, nous en usons plus discrettement en nous
ressant premiérement à Marie, afin qu'elle
ercéde pour nous. Car, *ajoûta-t'il, pour justifier*
'e méthode, lorsque quelqu'un veut me par-
, il faut qu'il s'adresse auparavant à mon
let. » Belle comparaison, *dit le Curé*, com-
ne si Notre-Seigneur devoit être comparé
ı un fat comme toi.

§ Le * silence est le meilleur remède con-
la médisance. Les plaintes, les reproches,
éclaircissemens, ne sont que l'aigrir au
ı de l'éteindre. La Duchesse d'*Aiguillon*
plaignit un jour à la Reine, que Mada-
: de *S. Chaumont* lui avoit reproché qu'elle
›it eu cinq ou six enfans du Cardinal de
helieu son oncle. Monsieur de *Charost* re-
t la parole : » Eh quoi, Madame, ne
çavez-vous pas bien que tout ce qui
e dit à la Cour, il n'en faut croire que
a moitié ?

¶ () FOLIES.

Jn Charlatan disoit en plein marché,
'il montreroit le Diable à tout le monde,

* Régles de la vie Civile.

Si n'y eût nul, tant fut-il empêché,
Qui ne courut pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large & profonde
Il leur déploye, leur dit gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t'il rien ?
Non, dit quelqu'un de plus près regardans :
Et c'est, dit-il, *le Diable, voyez-vous bien,*
Ouvrir sa bourse, & ne rien voir dedans.

¶ On ne se rend jamais plus ridicule qu'en se hazardant trop legérement à traiter des matiéres qui ne sont point de son ressort, ou de raisonner de celles dont on n'a qu'une connoissance imparfaite, parce qu'il est impossible d'en parler avec justesse. Le Roi *Henri IV.* l'a donné à connoître avec beaucoup d'adresse, dans deux rencontres, à des personnes qui se trouvoient dans ce cas. L'un étoit un *Bénéficier*, & l'autre son *Tailleur*. Le premier discourant avec ce Prince se mit à lui parler assez mal de la guerre & des affaires d'Etat, ce Prince lui dit : Aprenez-moi, je vous » prie, de quel Saint votre Bréviaire fait au» jourd'hui l'Office ?

L'autre lui montrant un jour un livre rempli de quelques réglemens qu'il avoit composez sur l'Etat & sur le Gouvernement, le Roi apella un de ses Officiers & lui dit : » Qu'on me fasse venir tout-à-l'heure mon » Chancelier pour me faire un habit, puis» que mon tailleur veut me faire des ré» glemens.

Henri

Henri IV. est assez connu, pour n'en rien dire ici. Il s'est rendu si remarquable par mille circonstances de sa vie & de son régne, & par les belles actions qu'il a faites, que chacun sçait assez qu'il étoit un des plus grands Princes du monde. Je mettrai seulement ici en faveur de ceux qui n'ont point lû son Histoire, qu'il nâquit à *Pau* le 14. Décembre 1553. & qu'après plusieurs victoires qu'il remporta sur les Ligueurs, qui sous prétexte de la Religion Protestante qu'il professoit, le vouloient empêcher de monter sur le Trône de France, qu'il embrassa la Religion C. R. dans l'Eglise de *S. Denis*, entre les mains de *Renaud de Beaume*, Archevêque de *Bourges* le 15. Juillet 1593. & qu'il fut sacré *à Chartres*, qu'ensuite, après quelques Villes prises, il devint paisible possesseur du Royaume; que quoique ce Prince eût autant de bonté que de courage, cependant il se trouva parmi son peuple deux monstres cruels, dont l'un apellé *Jean Châtel*, fils d'un Drapier de Paris, le frapa au visage d'un coup de coûteau; & que l'autre nommé *François Ravaillac*, le poignarda dans son carosse au milieu de la Ville de *Paris* le 14. Mai, à quatre heures du soir, de l'an 1610. Que c'étoit un Prince qui possédoit mille belles qualitez, & dont l'esprit étoit vif & agréable, & l'humeur enjoüée & libre. Voici quelques-unes de ses paroles remarquables, & de ses bons mots.

Henri

Henri III. étoit fort chagrin d'avoir été excommunié par le Pape après la mort des Guises. *Henri le Grand* lui-dit, d'une maniére fort agréable, qu'il y avoit à cela un bon remède : *Hâtons-nous*, lui dit-il, *de vaincre au plûtôt ; car si nous battons nos Ennemis, vous aurez assurément votre absolution ; mais si nous sommes battus, nous serons toujours excommuniez, agravez & réagravez.*

Avant que de faire sonner la charge à la bataille *d'Yvri*, Henri IV. dit à ses Soldats : *Mes compagnons, voilà nos Ennemis que nous cherchions ; si vous perdez la vûë de vos Cornettes, r'alliez-vous à ma plume blanche, vous vous trouverez au chemin de l'honneur & de la victoire.*

Une autrefois dans une pareille occasion, il ne dit que ces deux mots : » Je suis votre Roi, » vous êtes François, voilà l'Ennemi.

() Ayant soûmis quelques Villes du parti de la Ligue, quelques personnes tâchérent de l'exciter à traiter ces Villes avec rigueur, il leur dit cette belle sentence : » La satisfac-»tion que l'on tire de la vengeance ne dure » que peu de momens ; mais celle que la clé-» mence produit ne finit jamais.

On avoit permis à ce Prince de faire entrer dans *Fenes* trente-cinq mille François, lorsqu'il assiégeoit le Fort de *Ste Catherine* ; ses Capitaines lui representoient que c'étoit une belle occasion de s'emparer de la Ville.

» Vous

Vous me donnez-là un bon conseil, *leur dit-il*, ce seroit un action bien infâme de payer une si lâche infidélité, la confiance que les Génois ont eu en moi.

Il dit un jour au Duc de *Mayence* : » Le plus grand plaisir que j'aye en faisant la paix, c'est de pardonner aux Rebelles.

Après avoir lassé dans une promenade à ed ce même Duc qui lui avoit fait la guer-, & lui avoit disputé la couronne, & que grosseur & la graisse rendoient un fort mauis piéton, il lui dit : » Mon Cousin, voilà la seule vengeance que je prendrai jamais de vous.

Il disoit : » Qu'il ne falloit pas pour bien régner, qu'un Roi fit tout ce qu'il pouvoit faire.

() Pendant les Guerres de la Ligue, il oit toujours plus joyeux avant le combat, l'après la victoire, & disoit à ceux qui s'en onnoient ; » Je ne sçaurois me réjoüir d'un avantage que je n'obtiens que par la perte de mes Sujets, le sang des François semble flétrir mes Lauriers.

() Ayant dit un jour à l'Ambassadeur Espagne ; » Ventre-saint-gris, si le Roi d'Espagne me fâche, je l'irai relancer jusques dans Madrid ; & l'Ambassadeur lui ıyant répondu gravement : » Vous ne seiez point le premier Roi de France qui y ıuroit été ; *Il lui dit d'un ton moins sérieux*, Mon-

» Monsieur l'Ambassadeur, vous êtes Espa-
» gnol & moi Gascon : Si nous nous mettons
» sur la Rodomontade, la chose ira loin. L'adresse du Roi à se retirer du mauvais pas où il s'étoit mis, est un endroit aussi délicatement tourné qu'on en puisse voir, & digne de lui ; c'est tout dire.

Il disoit : » Je n'aprouve pas qu'on écri-
» ve le contraire de ce qu'on pense, si quel-
» ques autres l'ont fait, je ne veux pas faire
» comme eux. La tromperie est odieuse par-
» tout ; mais elle l'est davantage aux Princes
» dont la parole doit être immuable.

() » Les loüanges, *disoit-il*, seroient d'un
» grand prix, si elles nous donnoient les per-
» fections qui nous manquent.

Un homme de condition lui demandant grace pour son Neveu qui avoit commis un assassinat, il lui dit : » Je suis fâché que je ne
» vous puis accorder ce que vous me deman-
» dez ; il vous sied bien de faire l'Oncle, &
» à moi de faire le Roi ; j'excuse votre re-
» quête, excusez mon refus.

Lorsque le Duc de *Savoye* vint en France, le Roi le mena un jour voir joüer à la Paume sur les Fossez du Fauxbourg S. Germain, où après le jeu, comme ils étoient tous deux à une fenêtre qui regardoit sur la ruë, le Duc voyant un grand peuple, lui dit, qu'il ne pouvoit assez admirer la beauté & l'opulence de la France, & demanda à Sa Majesté

lajesté ce qu'elle lui valoit de revenu. Ce rince généreux & prompt en ses réparties, ıi répondit : *Elle me vaut ce que je veux.* ė Duc trouvant cette réponse vague, le oulut presser de lui dire précisement ce que France lui valoit. Le Roi répliqua : » Oüi, ce que je veux, parce qu'ayant le cœur de mon peuple j'en aurai ce que je voudrai, & si Dieu me donne encore de la vie, je ferai qu'il n'y aura point de Laboureur en mon Royaume, qui n'ait le moyen d'avoir une poule dans son pot : *ajoûtant*, & si je ne laisserai pas d'avoir dequoi entretenir assez de gens de guerre, pour mettre à la raison tous ceux qui choqueront mon autorité.

Quand il travailloit à des affaires pressan-:s, & qu'il ne pouvoit pas assister au Servi-e Divin, il faisoit ses excuses aux Prélats, : leur disoit : » Quand je travaille pour le public, il me semble que c'est quitter Dieu, pour Dieu même.

Une Dame de qualité fort âgée & fort :che, vint en habit verd à un Bal qu'il don-oit. Ce Prince qui vouloit rire d'un équipa-e si mal assorti, lui dit plaisamment : » Ma-dame, je vous suis fort obligé de ce que pour faire l'honneur à la compagnie, vous avez employé le verd & le sec.

Monsieur *de la Vieuville* fut fait Cordon-leu par la faveur de M. de *Nevers*, qui renoit intérêt à sa fortune : *Henri IV.* se

défendit tant qu'il pût de lui accorder cette grace. Lorsqu'on met le Colier de l'Ordre aux Chevaliers, ils disent, *Domine non sum dignus*; Seigneur, je n'en suis pas digne. Lorsque M. *de la Vieuville* répéta ces paroles, selon le formulaire; » Je le sçai bien, *répondit le Roi*, aussi ne vous l'ai-je accordé qu'aux priéres de mon cousin de Nevers.

Quelques troupes qu'il envoyoit en Allemagne, ayant fait du desordre en Champagne, & pillé quelques maisons de Païsans, il dit aux Capitaines qui étoient demeurez à Paris: » Partez en diligence; donnez-y or-» dre; vous m'en répondrez. Quoi! si on » ruïne mon peuple, qui me nourrira, qui » soutiendra les Charges de l'Etat, qui paye-» ra vos Pensions, Messieurs? Vive Dieu, » s'en prendre à mon peuple, c'est s'en pren-» dre à moi.

Quelqu'un lui ayant presenté son Anagramme dans l'espérance d'en être largement récompensé, le Roi lui demanda, quelle étoit sa profession ordinaire? » Sire, *lui dit il*, ma » profession est de faire des Anagrammes; » mais je suis fort pauvre. Il n'est pas étrange » que vous le soyez, *reprit le Roi*, car vous » faites-là un pauvre métier.

Un Ambassadeur d'Espagne se plaignant à ce Prince, de ce qu'on ne faisoit pas raison au Roi son Maître, de quelques limites dont on s'étoit emparé, dit: » Que le Roi son » Maître

Maître viendroit disputer son droit à la tête cent mille hommes. Vous vous trom-ez, répartit-il, ce ne seront que des hom-es. Faisant allusion au nom Espagnol *hom-es*, qui signifie *hommes*.

() *Grillon* Colonel du Régiment des Gar-es, qu'on nommoit le *Brave*, n'étant pas payé e ses apointemens, lui dit: *Qu'il n'avoit que ois mots à lui dire. Dites-les*, dit le Roi; *les ici*: *Sire*, répondit-il, *Congé*, *ou Argent. Et oi*, lui répartit le Roi, *j'ai ces quatre à répon-e*: *Ni l'un*, *ni l'autre.*

() Henri IV. étoit en Bourgogne,
Païs fameux par son bon vin,
Où Bacchus pour ce jus divin,
st beni nuit & jour par mainte rouge trógne.
Ce Monarque en faisant chemin,
Logea dans une hôtellerie:
Il y bût du vin de Dijon,
Qu'il trouva parfaitement bon.
in moëlleux, estomachal, sans sophistiquerie.
la fin du repas, l'hôte étant-là present:
laitre, lui dit le Roi, ton vin est excellent.
e n'en ai point trouvé de meilleur sur la route.
ire, répondit-il, j'ai du vin d'Erissé,
Meilleur que celui-là sans doute;
Mais il n'est pas encore percé.
e Roi par ce discours vit son peu de génie,
Et lui dit sans s'en offenser:
Qu'attens-tu donc pour le percer?
spére-tu avoir meilleure compagnie?

Entrant un jour chez Madame *Gabrielle*,

le Duc de *Bellegarde* qui en étoit amoureux se cacha sous le lit : cependant on servit la collation ; & ayant remarqué le lieu où ce Seigneur étoit caché, il y jetta une boëte de confitures, en disant : *il faut que tout le monde vive.*

Un Président Normand, lui faisant une Harangue, & étant demeuré court, ce Prince dit à ses Courtisans : Il n'en faut point » être surpris, les Normands sont sujets à » manquer de parole.

Joüant à la Paume avec le Marquis *de Roni*, & ce Marquis ayant fait un beau coup, il dit en s'écriant : » Voilà un coup de Roi. » Oüi, Sire, *lui répondit Roni*, si l'on » ôtoit une *N.* de mon nom. Ventre-saint- » gris, *reprit le Roi*, je serois bien fâché » qu'on en fit de même du mien : car on » m'apelle le Roi de France & de Navarre, » & l'on me nommeroit Roi de France & » avarre.

Mr de *Noailles* avoit écrit sur le lit de sa Maîtresse :

Nul heur, nul bien ne me contente,
Absent de ma divinité.

Il y apostilla de sa main ces deux autres, n'étant encore que le Roi de *Navarre* ;

N'apellez pas ainsi ma tante,
Elle aime trop l'humanité.

La

La Reine faisant un Ballet la premiére année de son mariage, pour lequel elle avoit choisi quinze Dames des plus belles & des plus qualifiées de sa Cour, il dit au Nonce : » Monsieur » je n'ai jamais vû de plus bel escadron, ni de » plus périlleux que celui-là.

() Ecrivant une fois à une de ses Maîtresses, il finit ainsi : » Garde-toi bien de man» quer ; * car autrement je te ferai voir que » je suis Roi, & de plus Gascon.

() Un jour que l'Ambassadeur d'Espagne étoit allé au Louvre pour le voir, la conversation tomba sur les bâtimens, & l'Ambassadeur dit : » Mon Maître a de plus belles & » de plus riches pierres en Espagne pour l'em» bellissement de ses édifices, qu'il n'y en a » en France. Le Roi le faisant aprocher des » fenêtres, & lui montrant la Ville de Paris. » Je ne dis pas le contraire, *lui répliqua-t'il*, » mais dites-moi néanmoins, l'Escurial a-t'il » d'aussi beaux Fauxbourgs ?

Un certain Seigneur qui avoit long-tems balancé durant les troubles sans prendre parti ; l'étant un jour venu trouver comme il jouoit à la Prime, il lui dit : » Aprochez, » Monsieur, soyez le bien venu, si nous ga» gnons vous serez des nôtres.

Dans deux ou trois ans après qu'il fut rentré dans Paris, tous les Fauxbourgs qui n'é-

* *Au rendez-vous s'entend.*

toient plus que des masures, furent réparez: & par les bâtimens particuliers & publics qui se firent dans cette grande Ville, elle devint plus belle que jamais. Les Ambassadeurs d'Espagne qui vinrent jurer le Traité de *Vervins*, furent tous étonnez de la voir en si bon état, & si différente de ce qu'elle avoit été durant la guerre. Comme ils lui disoient donc un jour: » Sire, voici une Ville qui a bien chan-» gé de face depuis que nous ne l'avons vûë: » Ne vous en étonnez pas, *dit-il*, quand le » maître n'est point en sa maison tout y est en » desordre; mais quand il est revenu, sa pre-» sence y sert d'ornement, & toutes choses » y profitent.

Visitant un jour le Jardin de Fontaine-bleau avec Monsieur le Duc *d'Espernon*, il se plaignit au Jardinier de ce qu'il y avoit quelques carreaux mal semez: » C'est, Sire, *ré-» pondit le bon homme*, qu'il ne peut rien pren-» dre dans cet endroit. Mon ami (répartit-il au Jardinier, ayant regardé Monsieur d'Espernon) semez-y des Gascons, car ils prenent par tout.

Le Duc *de Boüillon* lui reprochant qu'il avoit changé de Religion: » Non, mon Cou-» sin, *lui dit-il*, je n'ai point changé de Reli-» gion; j'ai seulement changé d'opinion.

Et comme le Cardinal *du Perron* y étoit present, il lui ordonna de faire un Ecrit pour le justifier. Le Cardinal ne se pressa guéres à l'achever;

l'achever; & quand le Roi lui demandoit de tems en tems où étoit son livre, il répondoit toujours : » Qu'il attendoit quelques Manus- » crits de Rome avant qu'il pût l'achever. Il arriva un jour que le Roi prit ce Cardinal avec lui pour voir ses ouvriers qui travailloient au Louvre, & les nouveaux bâtimens qu'il y faisoit faire; & comme ils passoient un coin, où l'on avoit commencé de bâtir dès long-tems, mais qu'on avoit laissé sans l'achever; le Roi demanda à l'un de ceux qui avoient la direction des ouvrages, » Pour- » quoi l'on n'avoit pas achevé de bâtir ce coin » en tout ce tems-là ? Sire, *répondit-il*, c'est » parce qu'il manque quelques belles pierres. » Non, non, *répartit le Roi en regardant le* » *Cardinal*, c'est qu'il vous manque des Ma- » nuscrits de Rome.

Il avoit plusieurs fois fait défense par tout le Royaume de porter de l'or ou de l'argent sur les habits; mais voyant que les Edits à ce sujet n'avoient de force que pendant cinq ou six mois au plus, & qu'après ce tems-là ces défenses étoient oubliées. Il fit enfin celui-ci, qui fut exécuté avec toute la rigidité possible : » Nous défendons expressément à tous nos » Sujets, de quelque qualité & condition » qu'ils puissent être, dans tous les lieux & » terres de notre obéïssance, de porter de » l'or ni de l'argent sur leurs habits, de » quelque maniére, & sous prétexte que ce

» soit : Exceptez pourtant aux Femmes de
» joye & aux Filoux, en qui nous ne prenons
» pas assez d'intérêt pour leur faire honneur
» de donner notre attention à leur conduite.
Quoiqu'il y eût un mois de terme du jour de la publication de cet Edit, pour donner le tems de faire faire d'autres habits, le lendemain personne n'en osa porter, tant on eut peur de passer pour privilégié.

Il avoit une guerre sur les bras, & l'Ambassadeur d'Espagne étant venu le trouver pour lui dire que son Maître seroit contraint de s'en mêler pour défendre les Etats de ses Neveux, si on ne la finissoit par la Paix, il répondit : » Que si on lui tenoit un tel langage, il se jetteroit en peu de tems si avant
» dans les Etats du Roi d'Espagne, qu'il se-
» roit assez embarrassé de se défendre, sans se
» mêler des affaires d'autrui. Qu'il feroit la
» guerre en Lion, à ceux qui la lui feroient
» en Renard, & fraperoit ceux qui feroient
» seulement semblant de le menacer.

Un Provençal qui avoit acheté bien cher un Office de Président, & en avoit emprunté l'argent : l'étant venu saluër, il dit tout bas à un Seigneur : » Voilà un bon Justicier, je
» crois qu'il s'acquittera bien de sa Charge,
» & en peu de tems.

() Rencontrant dans son Palais quelqu'un qui ne le connoissoit point, il lui demanda, *à qui il apartenoit*, & celui-ci ayant répondu,

lu, *à moi-même*, il lui dit : *Ventre-saint-gris, vous apartenez à un sot Maitre.*

[] Visitant une fois son Arsenal, un Seigneur lui demanda, si l'on pouvoit trouver au monde d'aussi bons canons que ceux qu'ils voyoient-là : » Ventre-saint-gris, *répondit* » *le Roi*, je n'ai jamais trouvé de meilleurs ca- » nons que ceux de la Messe.

[] Aprenant qu'un Médecin fameux avoit quitté la Religion Réformée, & embrassé la Romaine, il dit au Duc de *Sully* qui étoit avec lui : » Mon ami, il faut que la Religion » soit bien malade, puisque les Médecins l'a- » bandonnent.

[] Le Duc de *Vendôme* lui vint dire un jour, que le Médecin *la Brosse*, qui passoit pour être un bon Astrologue, lui avoit dit que le Roi se devoit tenir bien en garde ce jour-là. Ce Prince lui répondit : » La Brosse » est un vieux fou, qui prédit ces choses-là, » & Vendôme un jeune fou qui ajoûte foi à ces » sottes rêveries.

Un homme qui mangeoit autant que six, se presenta à lui dans l'espérance que ce grand Prince lui donneroit dequoi entretenir un si beau talent. Le Roi lui demanda : » Si ce » qu'on disoit de lui étoit vrai, qu'il man- » geât autant que six ? Oui, Sire, *répondit-* » *il.* Et tu travailles à proportion, *ajoûta le* » *Roi* ? Sire, *répliqua-t'il*, je travaille au- » tant qu'un autre de ma force & de mon âge.

» Ventre-

» Ventre-ſaint-gris, *dit le Roi*, ſi j'avois ſix
» hommes comme toi dans mon Royaume, je
» les ferois pendre, de tels coquins l'auroient
» bien-tôt affamé.

Quelqu'un lui ayant dit que le Maréchal *de Biron* joüoit fort bien à la paume ; ce Prince qui avoit découvert la conſpiration qu'il tramoit ſecrettemement contre ſon Etat, dit :
» Il eſt vrai qu'il joüe bien, mais il fait mal ſes
» parties.

Comme il faiſoit ſon entrée dans une Ville à deux heures après-midi, il reçût des Députez & des Magiſtrats qui le venoient complimenter ; celui qui devoit porter la parole, auſſi-tôt qu'il eût vû le Roi, dit : » Quand
» Alexandre le Grand partit pour conquérir
» l'Aſie. Le Harangueur s'arrêta-là, & puis il reprit : » Alexandre le Grand, le Grand
» Alexandre, & demeura tout court, ſans pouvoir plus dire une ſeule parole : ce que le Roi, qui étoit encore à jeûn, ayant remarqué, lui dit : » Oüi, mon ami, quand Ale-
» xandre le Grand partit pour conquérir l'A-
» ſie, il avoit dîné, & moi je ſuis encore à
» jeûn. Et ayant dit cela, il continua ſon chemin vers la Maiſon-de-Ville, où on lui avoit aprêté un magnifique dîner.

Il ne pouvoit voir qu'avec averſion les Juges qui ſe laiſſoient corrompre ; il diſoit à ce ſujet : » Je ne puis comprendre comment il
» y a des gens ſi méchans, que de juger con-

» tre

» tre leur ſcience & leur conſcience.

[] Montrant un jour à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne une Chapelle qu'il faiſoit bâtir à Fontainebleau, & cet Ambaſſadeur lui diſant : » Qu'il n'y avoit perſonne de plus mal logé » que Dieu, *il répondit* : Nous autres Fran- » çois nous logeons Dieu dans nos cœurs & » non entre quatre murailles ; & quand mê- » me vous le recevriez dans le cœur, je dou- » te fort s'il ne ſeroit pas encore logé dans la » pierre.

Etant au Siége d'*Amiens*, il envoya ordre au Comte *de Soiſſons*, qui tiroit cent mille livres de penſion de la Couronne, de le venir joindre avec autant de Troupes qu'il en pourroit raſſembler, à quoi le *Comte* ayant répondu : » Qu'il étoit vieux & infirme, & que ſes » biens étoient diminuez, les guerres précé- » dentes l'ayant épuiſé ; enſorte que tout ce » qu'il pouvoit faire dans cette conjoncture » pour Sa Majeſté, c'étoit de prier Dieu pour » elle. Eſt-ce-là, *dit-il*, la réponſe de mon » couſin de Soiſſons ? On dit que la priére » ſans le jeûne eſt de nulle efficace. Ventre- » ſaint-gris, je le ferai donc auſſi-bien jeû- » ner que prier ; je ne lui payerai pas un ſol » de ſes cent mille livres de penſion.

[] Durant les premiers troubles, le Duc de *Nevers* qui faiſoit tous ſes efforts avec la Reine pour l'engager à abandonner le parti des Réformez, lui repreſentant qu'il éviteroit

par

» Ventre-saint-gris, *dit le Roi* ... courir après
» hommes comme toi dans ... , » où il ne
» les ferois pendre, d... *le Duc*, de faire
» bien-tôt affam... *Il répondit* : J'y fais

Quelqu'un ... , car je ne veux rien
de Biron joüir ... Duc répliqua : Vous
ce qui avoi... pouvoir d'y établir un seul
tramoit se ... vrai, *reprit ce Prince*, aussi
» Il est v... pas d'Italiens parmi nous.
» partir ... la Maison de *Mantouë*, &

Cor... Roi étoit d'autant plus juste,
à dev... France avoit dès-lors bien apris à con-
tez ... l'habileté des Italiens à établir des im-
me...
au...

Quelques années après que la Paix fut affermie par tout le Royaume, venant à Orléans, il fut prié au nom des Bourgeois, de vouloir abolir un impôt qui leur avoit été imposé dans le tems de la Ligue, & il demanda qui les en avoit chargez ? On répondit, Monsieur *de la Châtre*, mais il est mort : » Et » bien, *reprit il*, Monsieur de la Châtre vous a liguez, qu'il vous déligue.

Un jour qu'il avoit la goutte, l'Ambassadeur d'Espagne le venant voir, & lui témoignant que cela lui faisoit beaucoup de peine de voir Sa Majesté si incommodée & boiteuse : » Tout boiteux que je suis, *répon-* » *dit-il*, si l'occasion ou la nécessité le de- » mandoient, votre Maître le Roi d'Espa- » gne n'auroit pas si-tôt mis le pied à l'é- » trier,

» trier, que je ferois déja à cheval.

On lui dit un jour d'un certain Capitaine, qui avoit été de la Ligue & fort brave, qu'encore qu'il eût obtenu de lui son pardon & quelques bienfaits, il ne l'aimoit pourtant point : » Je lui veux, *dit-il*, faire tant de » bien que je le forcerai de m'aimer malgré » lui. C'est ainsi qu'il gagnoit les plus obstinez ; & il étoit accoutumé de dire à ceux qui s'en étonnoient : » Qu'on prenoit plus de » mouches avec une cuillerée de miel, qu'avec » vint tonneaux de vinaigre.

C'est pourquoi qu'il employoit la patience, les bienfaits & l'adresse, pour ramener les esprits que les factions avoient égarez : il dissimuloit même leurs mauvaises volontez, & malgré qu'ils en eussent, il les empêchoit de faire mal, & les tournoit au bien : » Un sage » Roi, *disoit-il à ce sujet*, est comme un habile » Apoticaire, qui des plus méchans poisons » compose d'excellens Antidotes, & des Vi» péres en fait de la Thériaque.

[] Au commencement des premiers troubles, comme il entendoit un Seigneur déplorer le funeste feu qui consumoit la France : » J'entreprendrois bien, *dit-il*, de l'étein» dre avec un seul sceau d'eau. Et interrogé de quelle maniére, il répondit : » En le faisant » boire au Cardinal de Lorraine tant qu'il en » crevât.

() L'Historien *du Haillan* inportunoit un

un jour beaucoup ce Prince, pour quelque gratification. Quand le Roi vit qu'il avoit de la peine à s'en rendre quitte, il lui dit : » Qu'il lui » avoit donné plusieurs fois de grandes sommes d'argent ; mais qu'il ne ménageoit pas » bien les presens qu'on lui faisoit. *Du Haillan répondit* : Qu'il avoit aussi beaucoup » travaillé pour sa Majesté. Et remarquant que le Roi le considéroit plûtôt comme un demandeur importun, que comme un Ecrivain nécessaire, il ajoûta : » Qu'il avoit deux » plumes, l'une d'or pour écrire les actions » de ceux qui le récompensoient comme il le » méritoit, & l'autre de plomb pour ceux » qui étoient avares à le payer de son travail. Le Roi répondit à ces paroles si pleines de présomption : » En vérité, je n'en crois rien; » car si vous eussiez une plume d'or, vous » l'auriez sans doute depuis long-tems fon» duë pour pouvoir l'avaler.

() Quelques Envoyez Allemands le sollicitoient un jour de donner du secours à leurs Maîtres engagez dans une guerre. Il leur demanda : » De quelle maniére il pouvoit le » mieux les aider ? Les Envoyez répondirent: » Nous avons assez de monde en Allemagne » pour lever une armée, s'il plaisoit à V. » M. de nous fournir seulement de l'argent. Le Roi répartit : » Non, non, Messieurs, » je veux vous aider en Roi, & non pas en » Marchand.

() Etant

¶ () Etant dans le Cloître des Feüillans, il y lût dans la Chapelle de la famille de *Bassompierre*, cette Sentence du Psalmiste : » Que » rendrai-je au Seigneur pour tous les bien» faits que j'en ai reçû ? Il dit, *Bassompierre* » comme un véritable Allemand, dévroit y » joindre ce qui suit : *Je prendrai la coupe.*

Un jour le Prevôt des Marchands & les Echevins lui demandant permission de mettre quelque petite imposition sur les tuyaux des Fontaines de la Ville, pour les aider à régaler quarante Députez des *Suisses*, venus à Paris pour le renouvellement de l'Alliance ; il leur répondit : » Trouvez quelque autre » expédient que celui-là ; il n'apartient qu'à » Notre-Seigneur de changer l'eau en vin.

Un Ambassadeur *Turc* qui vint en France sous son régne, dit que le *Sultan* son Maître avoit toujours une armée de quatre cent mille hommes, & s'étonna qu'un si grand Roi en eût une si petite : *Où régne la Justice*, lui répondit ce Monarque, *la force n'est guéres nécessaire.*

¶ () Deux Gentilhommes s'habillérent en Ecclésiastiques pour se trouver masquez dans un bal qui se faisoit à *Guadalaïard* à l'occasion d'une grande fête. L'Evêque du lieu, qui étoit aussi Evêque d'*Utique* en Barbarie, leur fit demander qui ils étoient, ils répondirent : » Nous sommes Archidiacres » de l'Evêché d'*Utique.*

¶ ()

¶ () Un Vassal de *Dom Bernardin de Valesco*, *Connétable de Castille*, ayant une affaire à lui recommander, lui parla en ces termes: » Je viens vers votre *Seigneurie*, pour la supplier de me vouloir faire justice, & vers » votre *Révérence* pour la prier de m'expédier au plûtôt; que si Votre *Altesse* n'a pitié de moi, je suis perdu sans ressource; » car tout mon bien dépend de Votre *Excellence*. Le *Connétable* se voyant attribuer toutes ces différentes qualitez, dit en souriant: » Il veut absolument deviner ma qualité, » qu'elle soit haute ou basse.

¶ () Un jeune Marquis, que quelques-uns de ses amis reprenoient de s'attacher trop à la lecture, répondit: » J'aime les Livres, & je me plais à les lire, parce que je » trouve leur conversation meilleure que la » vôtre.

¶ () Un Amiral de *Castille* disoit: » Que » celui qui se marie ressemble au Soldat qui » va à la guerre, lequel s'expose à toutes sortes de périls & de hazards.

¶ () Voici une *Historiette* qui a paru assez agréable à des personnes de bon goût, on l'insére ici, parce qu'on ne croit pas que beaucoup de personnes l'ayent vûë. L'Auteur a pris une maniére fort peu commune. * *Louis XII.* Roi de France, après avoir perdu *Anne*

M. G.

ne de Bretagne, dont il n'avoit point eu d'enfans, épousa *Marie d'Angleterre*, & ce mariage lui fit faire la paix avec *Henri VIII.* dont elle étoit sœur. Elle fut reçûë à Paris avec des magnificences extraordinaires; & comme elle étoit fort belle, le jeune Duc *de Valois*, héritier présomptif de la Couronne, & qui a régné sous le nom de *François I.* en eut le cœur vivement touché. Ceux qu'il recevoit dans sa confidence, s'étant aperçûs que la Reine lui marquoit beaucoup d'estime, craignirent qu'il n'y eût quelque chose de plus fort dans ses sentimens, & prirent la liberté de lui en faire voir la conséquence. Voici de quelle maniére Mr *de Mezerai* en parle dans son Abregé. » Le jeune Duc *de* » *Valois*, qui étoit tout de feu pour les belles » Dames, ne manqua pas d'en avoir pour la » nouvelle Reine. Mais les remontrances » *d'Artus de Gouffier Boisy* ayant fait prendre » garde au Duc *de Valois*, dont il avoit été » Gouverneur, qu'il joüoit à se faire un Maî- » tre, il se guérit de sa folie. Sur ce fondement, comme la Poësie a eu de tout tems l'entiére liberté des fictions, l'Auteur de l'*Historiette* a suposé un rendez-vous qui ne fut jamais donné, *Marie* ayant toujours été aussi vertueuse qu'elle étoit aimable.

LE DUC DE VALOIS.

HISTORIETTE.

Tout dormoit dans Paris, la nuit étoit sans lune,
Des nuages épais l'air étoit occupé,
Quand un jeune Seigneur en secret échapé,
    Se dérobant à sa suite importune,
Sortit d'un grand manteau le nez envelopé;
Tout cela, direz-vous, sent sa bonne fortune,
    Vous ne vous êtes pas trompé.

  Il étoit attendu par une jeune Dame,
Qui de son vieux mari n'allongeoit pas les jours.
Vous dire ici comment il sçût lui toucher l'ame,
    Ce seroit un trop long discours.
Et puis dans ce détail quel besoin qu'on s'engage,
    Après qu'on vous a déja dit,
Que l'amant étoit jeune & le mari sur l'âge;
    Cela, ce me semble, suffit.
Mais de sçavoir leurs noms si vous en êtes en peine,
    Vous allez les aprendre tous:
Valois étoit l'amant, la belle étoit *la Reine*,
    Louis XII. le vieil époux.

Il n'avoit point d'enfans; lui mort, la Loi Salique
Adjugeoit à Valois ce qu'il avoit de bien;
Le reste de ses jours ne tenoit plus à rien,
Encore étoit-ce un reste assez mélancolique,
    Et cependant il avoit entrepris
D'engendrer un hoir mâle; & cela, sans remise,
La Reine vint alors de Londres à Paris,
    Pour l'aider dans cette entreprise.
On ne décide point auquel il tint des deux;
Mais enfin de l'hoir mâle on n'eut point de nouvelles.

Valois

Valois aima la Reine, & déja même entr'eux,
Les unions des cœurs passoient pour bagatelles.
Il sentoit aprocher l'heure du rendez-vous.

Que de vœux empressez! que de transports de flâme!
Des plaisirs à venir flâtoient si bien son ame,
Que des plaisirs presens ne seroient pas plus doux.
Je ne sçai par quelle avanture
Dans ce tems justement il rencontra Boisy.
C'étoit un homme âgé, d'une sagesse mûre,
Enjoüé cependant, & sage avec mesure,
De plus, son confident choisi.

» Ah! Boisy, *lui dit-il*, tu vois de tous les hommes,
» Le plus heureux, le plus content;
» Au milieu de la nuit, au moment où nous sommes,
» La Reine, la Reine m'attend.

» J'entends, *lui dit Boisy*, fier de votre victoire,
» Tout transporté d'amour, & de joye enyvré;
» Vous courez chez la Reine y recueillir la gloire,
» Du tendre & doux accueil qui vous est préparé,
» C'est un bonheur pour vous plus grand qu'on ne peut croire.

» Que pour vous arrêter vous m'ayez rencontré,
» Et si la Reine étoit avec vous plus féconde,
» Qu'elle ne l'est avec son vieil époux;
» (Or cela me semble entre nous
» Le plus vraisemblable du monde.)
» Le Roi seroit enfin au comble du bonheur,
» Grace à vous, il se verroit Pere.
» Quoique ce nom fût pour lui trop d'honneur,
» Et ce que pour lui-même il n'eût jamais sçû faire,
» Vous le ferez en sa faveur;
» De-là tire la conséquence;
» Vous prévoyez bien comme moi,
» Que vous qui, Loüis mort, hériterez de la France.

» Vous verriez après lui Monſieur votre fils Roi.
» Et puis, Seigneur, réduit à recevoir la Loi,
» Il faudroit prendre patience.

Valois qui juſqu'alors plein de ſa paſſion,
Ne ſongeoit qu'aux plaiſirs de ſa chére conquête,
Se vit aſſaſſiné d'une réfléxion
Qui vint troubler toute la fête.
Qu'il eût bien mieux aimé s'expoſant au hazard
D'être ſujet toute ſa vie,
Gayement & ſans ſcrupule achever ſa folie,
Quand il eût dû la connoître trop tard.

Sans doute le péril de perdre un Diadême,
Refroidiſſoit l'ardeur de ſes empreſſemens;
Mais auſſi ce péril avoit tant d'agrémens,
Qu'il valoit la Royauté même.
Si l'honneur fiérement lui montroit tant d'Etats
Que lui devoit couter ſon aimable foibleſſe,
Un autre honneur de différente eſpéce,
Mais pourtant auſſi fort lui demandoit tout bas,
» *Que dira de toi ta Maîtreſſe.*

Quand l'amour avoit le deſſous,
Il trouvoit de Boiſy ſa morale aſſez bonne;
Il jugeoit qu'il vaut mieux manquer au rendez-vous,
Que de manquer une Couronne,
Qu'oſer lui préférer de legéres douceurs,
C'eſt d'une viande creuſe aiſément ſe repaître,
Et que ſa Maîtreſſe acceptant les faveurs,
Il joüoit à ſe faire un Maître.

A l'amour cependant il n'a pas renoncé;
Quitter une Maîtreſſe & ſi belle & ſi chére,
Encore ſi cet amour étoit moins avancé,
Ce ne ſeroit pas une affaire:

Mais

Mais sur le point d'être récompensé,
Le planter-là, cela ne se fait guére.
Il sçait de plus qu'il a le present dans ses mains,
L'avenir n'est pas sûr, pourquoi s'en mettre en peine,
Et sur une crainte incertaine
Refuser des plaisirs certains ?
L'irrésolution étoit d'une nature
A ne prendre pas si-tôt fin :
Mais Boisy de qui l'ame étoit un peu plus dure,
Le prit & le força de rebrousser chemin,
Sans cela de long-tems il n'eût rien pû conclure,
Ce sage confident soulageant sont ennui
Par de bonnes raisons morales,
Quoiqu'il se révoltât encore par intervales
Le remena coucher chez lui.

§ ( ) *Gonsalve Ferdinand de Corduë*, que les Espagnols nomment le grand Capitaine, étant au bord de la mer, il vit aprocher trois Vaisseaux de transport pleins de Soldats, sur la prouë de l'un desquels étoit un Cavalier armé qui s'étoit absenté pour ne pas se trouver au combat. Un Seigneur lui demanda; » Qui étoit ce Cavalier ? C'est, *répondit-il*, S. Elme, qui paroît toujours sur mer après la tempête.

( ) Le même étant sur le point de livrer bataille aux François, tomba de cheval ; & comme quelques-uns de ceux qui se trouvoient près de lui dirent, que c'étoit un mauvais présage : » Au contraire, *dit-il*, ne » craignez rien, c'est un signe que la terre » nous veut favoriser, puisque nous nous » embrassons.

( ) Il

() Il difoit à *Dom Garcie des Paredès*, qui le prioit de fe retirer d'un endroit fort dangereux à caufe que le Canon des Ennemis y tiroit avec beaucoup d'avantage : » Puifque » Dieu n'a point mis la peur dans votre cœur, » je vous prie, ne la mettez point dans le » mien.

() Voyant qu'un Soldat vendoit fon cheval, il lui demanda, quelle en étoit la raifon. *C'eft*, répondit le Soldat, *parce qu'il ne peut fouffrir le bruit des armes*, & qu'il fuit quand on veut le mener au combat. Je m'étonne, répliqua le Grand Capitaine ; » que vous le » vendiez pour une raifon que j'ai crû vous » avoir engagé à l'acheter.

() Ce même *Grand Capitaine* paffoit fort fouvent devant la maifon de deux Demoifelles, filles d'un pauvre Ecuyer, & il paroiffoit avoir quelque affection pour elles à caufe de leur extrême beauté. Cela étant venu à la connoiffance de leur Pere qui étoit dans une grande néceffité, & s'imaginant que c'étoit une occafion favorable qui s'offroit pour le retirer de l'indigence, il alla trouver le *Grand Capitaine* pour le prier de lui commettre le foin de quelque affaire hors de la Ville. *Gonfalve* comprit d'abord l'intention du Pere, & lui demanda : » Quelles per» fonnes laiffez - vous dans votre maifon ? » Deux jeunes Demoifelles mes filles, ré» pondit l'Ecuyer. *Attendez-moi ici*, reprit le Capi-

» Capitaine, je vais vous expedier votre » Commiſſion. Et au même moment il ſortit pour prendre deux bourſes, dans chacune deſquelles il mit deux mille ducats, qu'il lui donna, en lui diſant : » Voilà » les proviſions que je vous donne, ma» riez-en vos deux filles au plûtôt; & » quant à vous, j'aurai ſoin de vous donner » de l'emploi.

() Il diſoit ſouvent ; » Qu'il n'y avoit per» ſonne à qui il s'eſtimoit tant redevable, » qu'à ceux auſquels il rendoit quelque ſer» vice, ou faiſoit quelque bien.

¶ *Adition aux Articles des Railleurs raillez.*

Vous avez beaucoup d'eſprit, dit un jour, en raillant, un des amis de *Théophile* à ce Poëte : » C'eſt dommage que vous ne ſoyez » pas ſçavant. Vous êtes fort ſçavant, *répar*» *tit Théophile*, c'eſt dommage que vous n'a» vez pas d'eſprit.

» On feroit un bon livre de ce que tu ne » ſçais pas, *dit un railleur à ſon ami.* On en » feroit un bien mauvais de ce que tu ſçais, » répartit l'ami.

Un Laquais chût par terre en avançant un ſiége,
Son Maître impétueux modéra ſon courroux;
Et lui dit en riant, leve-toi, Roi des Foux.

Ah!

Ah! reprit le Valet, *plût au Ciel le fussai-je ;*
j'espérerois de commander
A tel qui peut me gourmander.

Sanche Médecin de Montpellier, n'étoit pas aimé d'un Officier de la suite de *Monsieur le Cardinal de Richelieu.* Celui-ci disoit un jour dans un endroit où *Sanche* étoit, & où il pouvoit bien l'entendre : » On croit que » *Sanche* est sçavant, je veux être pendu, » s'il sçait rien. Tu te trompes, mon ami, » *répondit Scanche ;* car je sçai bien que tu es » cocu, cela étoit vrai.

Quelques Gentilhommes admirant la vivacité & la perfection de l'esprit de *Pic de la Mirandole,* qui pour lors n'avoit pas encore fini la neuviéme année de son âge ; un vieillard leur dit en presence de ce jeune Prince : » Quand les enfans ont tant d'esprit » dans leur tendre jeunesse, ils deviennent » extrêmement stupides lorsqu'ils sont par» venus à un âge plus avancé. Si ce que vous » dites est vrai, *répartit ce jeune enfant,* il faut » que vous ayez eû un excellent esprit en » votre jeunesse.

() Des gaillards furent ensemble se promener à cheval, & étant venus près d'un ruisseau, ils y abreuvérent leurs bêtes. Un de ces éveillez remarqua que le cheval de quelqu'un ne touchoit l'eau que du bout des lévres, pendant que tous les autres plongeoient la tête fort avant dans l'eau, & voulant

lant railler celui qui étoit ſur le cheval, il lui dit : » A voir votre cheval, ne toucher l'eau » que de l'extrêmité de ſes lévres, à la manié- » re des ânes, je croirois preſque que vous » êtes monté ſur un de ces animaux à longues » oreilles. La raillerie fut d'abord repouſſée par ces mots : » Croyez-en ce que vous vou- » lez, je ſuis pourtant encore plus heureux » que vous; car il vaut mieux être monté ſur » un âne, que d'en être un ſoi-même.

Un Comédien ſifflé, dit, pour ſe venger de celui qui le ſiffloit, que c'étoit aparemment un Valet d'écurie : Oüi, *répondit ce ſiffleur*; car je ſiffle un cheval.

[] Quelques Chevaliers de *Malthe* raiſonnoient un jour du danger dont ils ſembloient être menacez par les Turcs, que l'on diſoit venir fondre ſur eux avec deux cens mille hommes. L'un de ces Chevaliers avoit le nom *Samſon*, & avoit le malheur d'être de fort petite ſtature, & tout ratatiné. Comme ces ſortes de perſonnes ſont ordinairement toujours expoſées aux plaiſanteries des autres, il arriva que quelqu'un de la compagnie dit en plaiſantant : » Meſſieurs, quelle raiſon y a-t'il de » s'allarmer? N'avons-nous pas un Samſon » parmi nous ? Il ſera ſeul ſuffiſant pour dé- » truire toute l'armée des Turcs. Ce diſcours ayant excité une grande riſée, le Gentilhomme nain répliqua auſſi-tôt : » Vous avez rai- » ſon, Monſieur; mais pour réüſſir plus ſû-

» rement je dévrois avoir une de vos machoi-
» res, & alors je ferai des miracles.

() Un Chevalier voyant passer un Médecin, lui dit pour se mocquer de lui: » Où » allez-vous, Monsieur le Maréchal: Le Mé» decin répliqua d'abord, je vais traiter vo» tre Seigneurie.

Loüis XIII. ayant trouvé un poux sur l'habit du Maréchal de *Bassompierre*, voulut en plaisanter; le Maréchal lui dit: » Votre Ma» jesté fera croire qu'on ne gagne que des » poux à son service.

La cause d'une saisie de vingt-quatre Bourriques chargées de plâtre ayant été portée en une Chambre du Parlement de... le Président renvoya cette affaire au plus ancien Avocat pour la juger. Comme un de ses Confréres s'en scandalisoit, l'Avocat lui dit; » Voyez» vous pas bien que ces Messieurs ne peuvent » pas juger en cette cause; ils sont parens au » degré de l'Ordonnance.

Certain jaloux issu de mauvais parentage
Tenoit à *Lélius* cet outrageux langage:
» Ne fais point tant valoir ces Héros anciens,
» Aïeux dont tu parois peu digne de descendre.
Va, repart Lélius, *tu sçais assez comprendre*
Que tu mérites mieux de descendre des tiens.

() Quelqu'un pour mépriser les *Silésiens*, disoit: » Qu'ils n'étoient pas des mangeurs » d'ânes. Un *Silésien* present à ce discours, lui » demanda s'il avoit été dans ce païs-là, & l'au-
tre

tre ayant répondu, que oüi; » Il est donc » étonnant, *lui dit le Silésien*, qu'ils ne vous » ayent pas mangé.

[] Un Cavalier qui n'étoit brave que dans ses discours, vint un jour dans une compagnie où étoit une Dame avec deux ou trois de ses filles. Ne pouvant s'empêcher de parler mal-à-propos, il dit, qu'il donneroit volontiers une pistole pour chaque Pucelle qu'on pourroit lui montrer dans cette salle. La mere lui répondit: » Qu'elle pouvoit au-moins lui en » montrer une. Il demanda laquelle c'étoit? *C'est votre Epée*, répondit la Dame.

() L'autre jour une Dame agréable & joyeuse,
Avec un Médecin autant qu'elle gaillard,
Le faisoit apeller en faisant la rieuse,
Par un gros Perroquet le Médecin cornard:
A quoi le Médecin dit aussi-tôt, *Madame*,
Ce joli Perroquet a du raisonnement;
Car ayant reconnu votre département,
Il croit pour le certain que vous êtes ma femme.

Le Seigneur de *Caubeque* étoit un jour à table avec le Seigneur de *Norcames* & quelques autres Seigneurs, celui-ci parlant des femmes, soûtint qu'il n'y en avoit pas une qui fut honnête. » Il faut donc nécessairement, » *lui répliqua le Seigneur de Caubeque*, de » deux choses l'une; ou que vous soyez ou » cocu & fils de putain, ou que vous en » ayez menti.

Une femme sotte & parleuse,
Entreprend *Euripide* en méchante railleuse.

» Si doux langage, Vers si doux,
» Poëte d'où les tirez-vous?
De bouche assurément qui ne sent point la rose.
» Parlez un peu loin de nous,
Je la sçai, dit l'Auteur, *& j'en suis bien marri:*
Mais dans ma bouche un tas de secrets s'est pourri,
Mal qui n'arrive point à Dame qui bien cause.

¶ Un Ambassadeur d'un Prince d'Allemagne à Rome prenant congé du Pape, ce Pontife lui dit en Latin: » Dites à votre Maî» tre notre très-cher fils, que... Cet Ambassadeur interrômpant le Pape, lui dit: » Mon » Maître n'est point fils de Prêtre.

¶ [] Une bonne réputation doit être conservée avec beaucoup de soin: car lorsqu'elle est une fois perduë, il est difficile de la recouvrir, & même très-souvent impossible. Quand on a donné lieu de faire des raports désavantageux de soi, il est fort rare de voir le monde se désabuser. Un bon renom, disoit *Mr Howet*, est comme la glace de Venise qui se fend aisément: mais qui ne peut jamais être rejointe, quoiqu'on y attache un morceau. Servez-vous, pour cet effet, disoit-il, de cette Fable: » Il arriva un jour que *le Feu*, *l'Eau*, » *& la Réputation* devoient voyager ensemble: » ils délibérérent comment ils pourroient se » retrouver, encore qu'ils vinrent à s'égarer » l'un de l'autre: *Le Feu* dit: vous me trou» verez où vous verrez de la fumée: *L'Eau* » dit, où vous verrez des lieux marécageux » vous m'y trouverez: mais la *Réputation*, dit

» dit : Prenez garde que vous ne me perdiez ;
» car si cela vous arrive, vous courez grand
» risque de ne me rencontrer jamais ; car lorsqu'on m'a une fois perduë, il n'y a plus
» moyen de me retrouver.

¶ Un Ambassadeur des *Turcs* à Venise, étant rétourné à Constantinople, on lui demanda ce qu'il avoit remarqué de plus considérable & de plus digne de remarque dans une Ville si extraordinaire, *il répondit :* » Que les Chrétiens avoient entr'autres
» choses une certaine sorte de cendre, qui
» mise sur la tête, guérissoit sur le moment de
» la folie & de l'égarement d'esprit ; Car,
» *disoit il*, je vis tout le monde à Venise cou-
» rir par la Ville dans des habillemens ridicu-
» les & bisarres, en mille façons extravagan-
» tes, desorte qu'à les considérer selon la rai-
» son humaine, on les auroit pris pour des
» gens absolument foux, & dont l'esprit étoit
» entiérement égaré ; mais le jour suivant,
» *jour des Cendres*, ils furent tout-à-coup
» guéris de cette frénesie, par une sorte de
» cendre qu'on leur jetta sur la tête.

¶ ( ) Un amateur de bon vin, disoit : » Le
» bon vin fait de bon sang, le bon sang cause
» de bonnes humeurs, les bonnes humeurs
» font naître de bonnes pensées, les bonnes
» pensées produisent de bonnes œuvres,
» les bonnes œuvres conduisent l'homme
» dans le Ciel ; & par conséquent, le

» Si doux langage, Vers si doux, ... Ciel.
» Poëte d'où les tirez-vous.? ... ánt à *Genes*,
De bouche assurément qui ne sent ... cheval qui faisoit
» Parlez un peu loin de nou... voit yvre arrêta le
Je la sçai, dit l'Auteur, *&* ... cheval par la bride;
Mais dans ma bouche un ... étoit le prix, parce
Mal qui n'arrive point ... d'un cheval. Le Prince
¶ Un Ambassa... il étoit, le fit porter dans
magne à Rome ... on le mit coucher, & le len-
Pontife lui di... demander ce qu'il vouloit
» tre notre ... le cheval; » Monseigneur, *lui*
sadeur int... *le Soldat désenyvré*, le Mar-
» Maître ... qui le vouloit hier au soir acheter de
¶ [...] Altesse, s'en est allé à tems ce matin.
servé ... *Dom Beltran de Rosa* devoit épouser la
est ... d'un riche Païsan: & les parens de cette
vr... faisoient tous leurs efforts pous l'y dispo-
... parce que leur famille s'anobliroit par
cette alliance, *Dom Beltran* étant Chevalier
de *S. Jacques*; mais cette fille ayant apris
qu'il avoit été à *Naples*, & qu'il avoit la ma-
ladie du pays, répondit: » Certes pour ren-
» dre mon sang plus illustre, je ne veux pas
» gâter ma chair.

¶ ( ) On demandoit à un jeune homme quels exploits il avoit fait dans le Pays-Bas, il répondit: » Qu'il avoit coupé les jambes à » un Espagnol: Et comme quelqu'un dit que cette action n'avoit rien d'extraordinaire; mais que ç'auroit été quelque chose s'il avoit abatu la tête de cet Espagnol, il dit: » Il faut que

» vous

» vous sçachiez que sa tête étoit auparavant
» abatuë.

¶ ( ) Un Gentilhomme *Allemand* étant un jour en conversation avec un *Italien*, & voulant prouver l'excellence de sa langue *Allemande*, il soûtint que c'étoit celle du Paradis : » Certes, *dit l'Italien*, c'est donc elle dont
» Dieu se servit lorsqu'il en chassa Adam.
» Cela se peut bien, *répartit l'Allemand* ;
» mais le Diable avoit auparavant séduit Eve
» en Italien.

¶ Dans le tems que l'Electeur Palatin, élû Roi de Bohême, soûtenoit encore ses droits contre l'Empereur, la force à la main : & comme son beau-pere le Roi d'Angleterre ne l'aidoit que par des négociations, on representa une Comédie à Anvers, où entr'autres personnages, un Courier parût sur le Théâtre, à qui l'on demanda quelles nouvelles il aportoit, *il dit :* » Que l'Electeur Palatin, se-
» lon toutes les aparences, alloit bien-tôt avoir
» une redoutable armée ; car le Roi de Dan-
» nemarck lui envoyeroit cent mille, les Hol-
» landois cent mille, & le Roi de la Grande-
» Bretagne cent mille. *On demanda dequoi*
» *cent mille ? il répondit* : Que le premier en-
» voyeroit cent mille harangs sorets, le se-
» cond cent mille fromages, & le derneier
» cent mille Ambassadeurs.

( ) Une hôtesse *Espagnole* qui n'étoit pas trop satisfaite de son mari, en parloit en ces

termes : » Mon mari est sçavant Musicien ;
» parfait Maître-d'Armes , bon Ecrivain , &
» très - habile Arithméticien , excepté qu'il
» n'entend pas la multiplication.

¶ ( ) Un Soldat passant par une Forêt d'Irlande, s'assit sous un arbre pour se reposer de la fatigue qu'il avoit soufferte, & pour prendre quelque nourriture. Il tira de sa besace du pain & du fromage ; mais à peine avoit - il commencé d'en goûter , qu'il aperçût deux ou trois loups qui venoient vers lui, & dont la mine affamée l'avertissoit qu'ils vouloient avoir part au régal. Cette désagréable visite l'épouventa, & ne sçachant comment éviter leur fureur, & les empêcher de s'aprocher de trop près, il leur jetta plusieurs morceaux, jusqu'à ce que tout fut mangé ; mais les loups n'étant pas contens , avançoient toujours, ensorte que ne sçachant plus ce qu'il devoit faire pour s'en rendre quitte, il s'avisa de joüer de sa cornemuse. Mais à peine eût il commencé d'en joüer , que les loups prirent la fuite, comme s'ils eussent été épouventez de cet Instrument. Le Soldat voyant cela, dit : *Que la Peste vous créve , si j'avois sçû que la musique vous eût fait tant de plaisir, vous l'auriez eûë avant le repas.*

¶ Lorsque le Prince *de Galles*, qui fut depuis *Charles I.* Roi d'Angleterre, étoit en Espagne, il y avoit entre les Gentilhommes de sa suite un Gentilhomme nommé *Archi*, dont l'hu-

l'humeur bouffonne & plaisante divertissoit agréablement, il entroit souvent à la faveur de ses plaisanteries, où l'Infante étoit avec ses Dames & ses Favoris, & il leur disoit en plaisantant tout ce qu'il vouloit. » Un jour que » ces Dames s'entretenoient des affaires du » tems, & qu'elles admiroient comme une » chose merveilleuse, que le Duc de *Bavière* » avec moins de quinze mille hommes, & » après une marche longue & pénible, avoit » osé attaquer l'Armée de *l'Electeur Palatin*, » forte de plus de vingt-cinq mille hommes, » l'avoit mise en déroute, & pris incontinent après Prague; *Archi* étant present, répondit : Qu'il leur diroit quelque chose de » plus surprenant encore, & de plus merveilleux que cela : N'étoit-ce pas, *dit-il*, une » chose des plus étonnantes, que dans l'année » quinze cens quatre-vingt-huit, il partit une » Flotte d'Espagne de cent quarante voiles, » pour envahir l'Angleterre, & qu'il n'en pût » pas seulement retourner dix, pour raporter » ce qui venoit d'arriver aux autres.

¶ *** Un Cavalier excessivement noir, épousa une jeune Dame blanche comme la neige. Comme on en parloit dans une compagnie : *Que vous semble de tels époux*, dit un Gentilhomme à l'un de ses amis ? *N'est-ce pas un beau Mariage ? Oüi*, répondit l'ami, *pour engendrer des Pies & des Geais.*

¶ *** Un certain personnage à qui l'on avoit

avoit donné le nom d'*Ane*, à cause de son ignorance, mangeoit d'un apétit & d'une vîtesse extraordinaire: un plaisant qui le regardoit manger, lui dit: » Qu'il lui conseilleroit » d'aller à la guerre contre les Philistins, puis» qu'il sçavoit si bien se servir de la machoire » de Samson.

¶ *** On raporte de Monsieur *Edoüard Kouk*, que lorsque ses Amis le venoient voir sans le faire auparavant avertir de leur venuë, il leur disoit: » Et bien puisque vous n'avez » pas trouvé à propos de me faire sçavoir que » vous deviez venir, vous mangerez avec » moi; mais si j'en avois eu seulement la » moindre connoissance, j'aurois mangé avec » vous.

¶ *** Dans une compagnie, quelqu'un fit malicieusement cette demande: *Pourquoi les femmes mariées doivent porter le nom de leur mari?* Un autre répondit, *afin de leur faire ressouvenir qu'elles sont sujettes, & pour leur aprendre que c'est l'homme qui est leur chef.* Une femme presente à ce discours; mais une femme la plus méchante de toutes les femmes, se sentant attaquée, ne pût cacher sa colére: » Elle dit, mon mari est-il mon chef? il » m'est donc permis de faire de mon chef » tout ce qu'il me plaît, & même de le pren» dre par les cheveux, ou de le pousser contre » la muraille.

¶ *** L'envoyé d'un Prince Souverain exposant

posant sa commission au Comte *Maurice* de Nassau, Prince d'Orange, raportoit de point en point tous les tîtres de son Maître. Le Prince que cette maniére inusitée choquoit, dit à l'Ambassadeur : » Y a-t'il aussi quelque chose de » plus que le tître ?

¶ *** *Cosme* Duc de Florence étoit accoûtumé de dire en parlant des amis infidèles ; » Nous lisons bien, que nous devons pardon» ner à nos ennemis ; mais on ne trouve nulle » part qui soit commandé que nous le devons » faire à nos amis.

¶ *** L'Evêque *Latimer* dit dans une Prédication qu'il fit à la Cour ; » Qu'il se répan» doit un bruit que le Roi étoit pauvre, & » que l'on proposoit plusieurs moyens pour en» richir Sa majesté : que pour lui, il avoit trouvé un moyen très-propre pour y parve» nir ; sçavoir, qu'on devoit faire avoir au Roi » une bonne charge ; c'est-à-dire, un emploi » d'importance, *ajoûtant*, car tous ceux qui en » possédent sont fort riches.

¶ *** *Don Juan II.* Roi de Portugal commanda un jour qu'on lui donnât à boire. Le Gentilhomme qui devoit le lui presenter, laissa tomber le verre qui se cassa en plusieurs morceaux. Ceux qui étoient presens s'étant mis à rire de cet accident : » Ne vous moquez » point, *dit le Roi* : car quoique le verre soit » échapé à ce Chevalier, la lance n'a cepen» dant jamais tombé de ses mains, comme j'ai

» bien

» bien vû qu'il est arrivé à quelques-uns d'entre
» vous.

¶ *** Le Comte *Loüis de Canosse* Evêque de *Bajusse*, avoit à Rome une belle argenterie; on y voyoit plusieurs piéces d'un ouvrage exquis, & embellies de figures étrangéres d'un travail si merveilleux, qu'il sembloit en les voyant qu'on eût devant les yeux les choses mêmes qu'elles representoient. Entr'autres piéces il y avoit un Goblet dont l'ance étoit faite en forme de *tigre*, qui plaisoit extraordinairement à tout le monde par sa merveilleuse façon. Un Gentilhomme connu du Prélat, envoya un jour le prier de lui prêter pour peu de tems cette piéce si rare, feignant d'en vouloir faire un pareil. Mais comme il le garda plus de trois mois, on envoya le reprendre de la part de l'Evêque. Peu après le même Gentilhomme envoya encore pour emprunter une saliére qui avoit la forme d'une *écrevisse*. Le Comte *Loüis* sçachant cela, fit venir le Page auprès de lui, & lui dit avec un sourire railleur; » Allez, & raportez à votre Maître, que
» si le tigre, de tous les animaux le plus agile,
» a été trois mois à retourner; je crains que
» l'écrevisse qui est le plus lent, auroit bien be-
» soin d'autant d'années. Qu'il m'en dispense
» donc, s'il lui plaît.

¶ *** Un *Moine* avoit quitté le froc, & étoit devenu séculier. Depuis ce moment il évitoit la rencontre de tous ceux qui l'avoient connu

connu pendant qu'il portoit le froc, & il avoit honte de paroître en leur presence. Un jour, comme on lui demanda dans une compagnie: » Pourquoi il avoit honte d'être sorti du Con» vent? il demeura muet; un Gentilhomme répondit pour lui, & dit: » Il n'y a point de hon» te d'en être sorti, mais d'y être entré.

¶ *,* Un Vieillard qui avoit une jeune femme réputée galante, demandant à un plaisant, à quel endroit du corps la peau étoit la plus épaisse? reçût cette réponse: » Il faut sans » doute que ce soit au front, car autrement les » cornes vous auroient déja percé.

¶ *,* On dit que les Médecins ne sont guéres estimez en Suéde; cette opinion a donné lieu aux bons mots suivans.

Dans une Ville où il y a une fameuse Université, un Professeur en Médecine racontoit dans un Festin, que durant l'année précédente on avoit reçû quarante Docteurs en Médecine. Un des Conviez dit à ce sujet: » On » pourroit bien en remettre une douzaine ou » deux par échange en Suéde, & en Danne» mark. Certes, répondit un vieux Bourgeois qui avoit été dans ce païs-là; ces Lettres de Change reviendront avec Protest.

¶ *,* Un Seigneur de distinction fut voir l'Evêque de *Wirtemberg* pendant qu'il étoit à table avec sa Cour. Ce Prélat l'aperçevant, lui dit: » Nous voici assis près de nos Bre» bis. Ce Seigneur ayant remarqué qu'on bû-

voit

voit largement, & qu'on ne laissoit guéres reposer les verres, répondit ; » Si on n'a pas » soin de les bien paître, ils sont du moins bien » abreuvez.

¶ [] *Bons mots en Vers, ou Epigrammes.*

LE JUGE.

Un fameux Magistrat en donnant audience,
Alloit, venoit, sans vouloir écouter
Une Pimpêche d'importance,
Qui ne se peut tenir tout bas d'en murmurer :
La peste soi du Singe, & de toute sa race,
Dit-elle, en faisant la grimace.
Le Président l'entend, ne fait semblant de rien.
Expédie tout, & si bien,
Que de tous ses cliens sa salle il débarrasse :
C'a parlez maintenant, que voulez-vous de nous,
Dit-il à la solliciteuse ?
Vous avez, Monseigneur, répondit la Plaideuse,
Mon Procès que bien-tôt on doit juger chez vous,
Je venois vous prier de m'être favorable ;
Volontiers, répliqua ce Juge incomparable.
Il rend Arrêt le lendemain,
Et lui fait obtenir de sa cause le gain :
La Plaideuse aussi-tôt retourne à l'audience,
Prépare des remerciemens,
Elle aperçoit son Juge, elle court, elle avance,
Pour l'assommer de complimens :
Il arrête tout court, *Je sçai ce qui vous méne,*
Lui dit ce Magistrat plus sage que Caton,
Il faut que cela vous aprenne,
Qu'un Singe quelquefois oblige une Guenon.

EPIGRAMMES.

Aux pieds d'un vieil Hermite un jeune adolescent
Que par un accident sinistre,

Il avoit trois fois en secret,
Dont il avoit bien du regret,
Baisé la femme du Ministre.
ors le bon Hermite, homme plein de sçavoir,
it, baiser une femme, est un péché bien noir,
Quand c'est celle d'un Catholique,
ɔrsqu'on s'en dit coupable, à l'instant je frémis.
Mais pour celle d'un Hérétique,
ɔn cela, c'est autant de pris sur l'ennemi.

() *AUTRE.*

De Saint Amand.

Un sot railleur à la tête grise,
Me demandoit chez Alcidor,
Si les cornes de mon Moïse
Je n'avois point fait encor,
Non, mais j'en ai fait beaucoup d'autres,
Lui dis-je, *sans conter les vôtres.*

() *AUTRE.*

De Saint Gelais.

Notre Vicaire un jour de Fête
Chantoit un *Agnus* gringoté,
Tant qu'il pouvoit à pleine tête,
Pensant d'Anette être écouté.
Anette de l'autre côté,
Pleuroit attentive à son chant:
Dont le Vicaire en s'aprochant
Lui dit pourquoi pleurez-vous, belle?
Ha, Messire Joan, ce dit-elle,
Je pleure un Ane qui est mort,
Qui avoit la voix toute telle,
Que quand vous criez si fort.

() *AUTRE.*

endant que M *** d'un nombre de mourans,
e Carême passé en se confessant,
élivre par son art la terre tous les ans,

Et

voit largement, & qu'on ne l[...] monde,
poser les verres, répon[...] peupler le monde,
» soin de les bien [...] mari.
» abreuvez.

¶ [] Bo[...] T R E.

[...] Nicolas,
[...] qu'il ne sçait pas,
Un fame[...] qu'il doit aprendre,
Alloit[...] porte si je vous ments,
U[...] qu'il veut entreprendre
Qui[...] la barbe au bon sens.
La[...]

L[...]

() *LE NOTAIRE SECOURABLE.*

Un Notaire, homme de bien,
S'étant rendu secourable,
Jura qu'il ne prenoit rien,
Quand le cas étoit pendable;
On l'eût vû serrant le poing,
Et retranché dans un coin,
Crier, *pour un Diadême,*
Je n'aurai jamais ce tort;
Mais ouvrez ma main vous-même,
Je n'ai pas le poignet fort.

() *Colére des Filles apaisée.*

Une Veuve encore de mise,
Pour épouser derechef
La Couronne sur son chef,
Etoit conduite à l'Eglise,
Et Filles de s'en fâcher,
La lui voulant arracher;
Le Curé calma l'orage,
Celles qui l'arracheront,
Et qui tiendront du veuvage,
Sur le champ, dit-il, *mourront.*

() LE MEDISANT.

ans une compagnie avec emportement,
lbin se déchaînoit contre le Mariage,
Il soûtenoit impudemment,
Que l'hymen & le cocuage,
l'alloient plus l'un sans l'autre, & que tout hom-
me sage,
u beau sexe devoit toujours se défier.
Laissez-le contre nous crier,
)it l'aimable Dorine; *il est comme son pere,*
ui s'étant entêté de la même chimére,
N'osa jamais se marier.

() LA VEUVE.

Conte, par Mr de S. Ussan.

Une jeune Veuve étoit,
Qu'un beau grand Laquais servoit.
J'aprens, Picard, lui dit-elle,
Par des gens apris des mieux,
Que vous faites les doux yeux
A ma servante Isabelle;
On vous trouva l'autre nuit;
Vous m'entendez, & la chose,
A pensé faire du bruit.
Sçachez que je haïs qu'on cause;
Et que je n'aime jamais
Le bruit, si je ne le fais.

EPIGRAMME.

Un homme ayant emplette à faire,
'rouva que son Marchand se tenoit un peu haut:
Croyez, dit-il, cher compére,
Que nous ne sçachions point ce qu'une chose vaut:
Venons à raison, je vous prie,
urfaire à ses amis: Fi de la vilanie;
Tel gain ne fut jamais permis.

Et fait craindre l'effet de sa science immonde
De concert avec quelque ami,
Son épouse prend soin de repeupl
Pour expier les crimes du mari

( ) *AUTR* ...ice,

A voir le Barbier Nico ... d'un Prince,
Parler de ce qu'il ne sc ... fort en courroux :
Ignorer ce qu'il doit ... Maître de la Ville,
Diable emporte si ... agile,
Je pense qu'il v... us de gardefoux ?
De faire la bar... ant son murmure,
...igneur, lui dit-il, assez haut,
( ) *LE* N... *étoit pas sûre*
Un N... *passeriez si-tôt.*
S'étan...

AUTRE.

Jur...
Q... *une* dois point nommer Diane
C... *jeune* beauté que tu sers,
... Diane prenoit des cerfs,
Et ta Maîtresse à pris un âne.

AUTRE.

Fé, Fournier, méchant Borgne, & Procureur subtil,
Contre un jeune Avocat déployant son babil,
Dit, qu'au lieu de raisons il contoit des fornettes,
Des inutilitez d'un Orateur transi ;
Mes raisons, répondit l'Avocat, *sont fort nettes* ;
Et rien n'est inutile ici,
Qu'un des côtez de vos lunettes.

¶ Quelqu'un demandant à *Henri VI.* Roi d'Espagne : » Pourquoi ses habits n'étoient » pas d'étoffes riches & superbes, mais » seulement du simple drap de peu de » valeur ? C'est, *répondit le Prince*, parce » qu'un

qu'un Roi ne doit se distinguer de ses Su-
ets que par ses vertus, & non pas en les
passant en somptuosité & en magnificen-
'habillemens.

Dom Diégue d'Arias, Trésorier du
Enrique IV. representa un jour à ce
cès de sa libéralité & de ses récom-
disant qu'il étoit nécessaire de réfor-
e grand nombre de ses Officiers, & les
aires de ceux qui ne servoient point dans leurs Charges, ou qui n'y étoient plus propres ; mais le Roi lui répondit : » Si j'étois » Arias, j'aurois aussi plus d'égard à l'argent » qu'à la libéralité : Vous parlez comme par- » ticulier, & moi j'agirai comme Roi, sans » craindre la pauvreté, ni m'exposer à la né- » cessité d'imposer de nouveaux impôts. Le » devoir d'un Roi est de donner & de mesu- » rer son autorité par le bien public & par » le bien particulier, ce qui est le véritable » fruit des richesses. Nous donnons aux uns, » parce qu'ils sont gens de bien, & aux autres » afin qu'ils ne soient pas méchans. Et tou- » chant ces Officiers, dont vous voulez que je » garde les uns & que je laisse aller les autres : » je vous dirai, que je retiens les premiers, » parce que j'ai besoin d'eux, & les autres par- » ce qu'ils ont besoin de moi.

¶ () Un homme à qui son ami avoit refusé quelque grace injuste, lui disant qu'il n'avoit que faire de son amitié puisqu'elle lui étoit

inutile ; » Ni moi de la tienne, *lui répondit-*
» *il*, puisquon ne la peut conserver que par
» des injustices.

§ () On demandoit à un homme de basse condition qui suivoit la Cour du Roi *Louis XI.* combien il gagnoit ; » Je gagne autant
» que le Roi, *répondit-il*, car nous vivons
» tous deux aux dépens de Dieu, & lorsque
» nous sortirons du monde, il n'en emportera
» pas plus que moi.

§ () *Dom Jehan*, premier Duc de *Medina Sidonia*, disoit à son Maître-d'Hôtel qui le reprenoit d'être trop libéral : » La grandeur
» de ma maison ne se fait pas connoître à thé-
» sauriser, mais aux largesses que je fais.

§ () Un pauvre demandant l'aumône à un Soldat, lui disoit : » Donnez-moi quelque
» chose pour l'amour de Dieu, & je le prie-
» rai pour vous. *Le Soldat lui donna quelque*
» *chose, & lui dit :* Prens, & prie Dieu pour
» toi-même, je ne veux point prêter mon
» argent à usure.

§ () *Alphonse* Roi d'Arragon s'entendant loüer sur ce qu'il étoit fils de Roi, neveu de Roi, & frére de Roi, dit au flâteur :
» Je compte pour rien ce que vous estimez
» tant en moi, c'est la grandeur de mes An-
» cêtres, & non pas la mienne. La vraye no-
» blesse n'est point un bien de succession, c'est
» le fruit & la récompense de la vertu.

() Comme on reprenoit Alphonse de ce qu'il étoit

étoit trop bon, & que même il pardonnoit les injures atroces qu'on lui avoit faites, il répondoit : » Qu'il vouloit être agréable aux » gens de bien par la Justice, & aux méchans » par la clémence.

() Il disoit souvent ; c'est quelque chose d'héroïque de se mettre à la tête de son armée & la conduire contre l'Ennemi : » Mais » conduire par son exemple tout un peuple » dans le chemin de la vertu, est quelque » chose de plus grand & de plus glorieux.

() Un des Trésoriers d'Alphonse lui ayant aporté dix mille écus d'or, un de ceux qui étoient avec lui, dit qu'avec cette somme il seroit riche & content. *Prenez cet argent*, répondit le Roi, *je souhaite qu'il fasse votre félicité.*

() Il apelloit un riche ignorant, & qui n'avoit pas pris soin de cultiver son esprit par l'étude des belles lettres, *une toison d'or.*

() Alphonse voyant le matin sur la poupe de son Vaisseau, plusieurs oiseaux de mer voler à l'entour, attendant qu'il tombât de la viande dans l'eau pour la prendre, & s'en retournant promptement après l'avoir prise, dit à ceux qui l'accompagnoient : » Ces oiseaux » sont semblables à quelques-uns de mes Cour» tisans, qui me tournent le dos, aussi-tôt » qu'ils ont obtenu de moi ce qu'ils souhai» tent.

() Un Chrétien qui descendoit de parens

Juifs, vouloit vendre cinq cens ducats une Image de S. Jean ; » Tu te railles, *lui dit* » *Alphonse* ; tu es plus avare que tes Ancê» tres ? Ils n'ont vendu que trente deniers la » personne du Fils de Dieu, le Roi des Juifs, » & tu veux vendre cinq cens ducats l'image » seule de son serviteur.

() Un Médecin très-éloquent ayant prononcé devant Alphonse une oraison, dans laquelle il lui avoit donné des loüanges extraordinaires ; le Roi lui dit, » Si votre dis» cours est véritable, j'en rends graces à Dieu ; » s'il ne l'est pas, je le prie de tout mon cœur » qu'il me donne les bonnes qualitez que vous » m'avez attribuées.

§ () Un Chevalier étant venu voir un Chanoine au plus fort de l'hiver, & remarquant qu'aucune de ses chambres n'étoient tapissées, il lui demanda : *Pourquoi il n'avoit point fait tapisser ses murailles contre la rigueur du froid ?* Le Chanoine lui montrant deux pauvres dont il prenoit soin, répondit : *J'aime mieux revêtir ces pauvres que mes murailles.*

§ () *Monsieur J.* se trouva un jour avec un homme fort infatué des opinions *Coccéïennes*, qui se donnoit des airs de suffisance, & qui élevoit fort haut l'amour & l'étude des mystéres, comme la marque distinctive des Théologiens de mérite ; il le laissa parler long-tems, sans interrompre les aplaudissemens qu'il se donnoit. » Monsieur, lui dit-il enfin, je suis à

» peu

» peu près convaincu de la différence qu'il y
» a entre votre méthode & la mienne au su-
» jet de la *Sapience en mystére* ; chacun a
» son inclination & son tour d'esprit. Vous
» me paroissez *plus amoureux du mystére que*
» *de la Sapience* ; & pour moi, j'ai été &
» serai toûjours *plus amoureux de la Sapience*
» *que du mystére*.

( ) Les Partisans de *Mr Coccéïus* le comparent à Mr Descartes, & prétendent qu'il y a beaucoup de raport entre ce Théologien & ce Philosophe. Voici à ce sujet une plaisanterie qui échapa à un homme vif & sensible, ennuyé & excité par une enfilade de pauvretez *Coccéïennes* raportées tout de suite :
» Je perds patience, *disoit-il*, quand j'entens
» comparer Coccéïus à Descartes, & que l'on
» vient me dire ridiculement que l'un a fait
» autant d'honneur à la Théologie, que l'au-
» tre à la Philosophie. Pour moi je trouve,
» *ajoûtoit-il*, que si l'on peut dire de tous deux
» qu'ils ont fait des découvertes, le Philoso-
» phe les a faites comme un aigle, en s'éle-
» vant dans les airs, & le Théologien, com-
» me une taupe, en se fourrant sous terre,
» dans de petits chemins ténébreux ou per-
» sonne n'a envie d'aller.

¶ ( ) Voici en peu de mots la définition & la différence d'un Coccéïen & d'un Voëtien : elle vient de bonne main, c'est d'un Professeur de *Franeker* à qui un Ministre François résu-

réfugié demandoit il y a 20. ou 21. an, ce que c'étoit que la dispute entre les *Coccéïens* & les *Voëtiens*, & quelles gens c'étoient : surquoi le Professeur répondit humblement : Que les premiers étoient *ceux qui sçavoient quelque chose*, & les autres, *ceux qui ne sçavoient rien du tout*.

§ ( ) Un François reprochoit à un Allemand, que les Allemands étoient presque tous des yvrognes, il répondit : » Les François » peuvent bien prier Dieu qu'ils ne dessoulent » point ; car ils les empêcheroient bien d'u» surper tant de Païs & tant de Villes.

§ ( ) Un Italien se trouvant en Lithuanie, un des principaux Seigneurs du Païs lui dit par conversation : *D'où vient, Mr, que les Italiens ne pardonnent jamais ?* L'italien lui répliqua ; *c'est, Mr, parce qu'ils ne s'en offensent pas legérement.* Comme c'est là le grand défaut de la Noblesse Polonoise & Lithuanienne, la réplique fut très-sage, & parut la plus fine censure que jamais homme eût pû faire de cette Noblesse ? le Lithuanien en fut si sagement touché, qu'il affecta de relever le défaut de sa Nation en répliquant : » Il faudroit, Monsieur, que nous nous fâ» chassions aussi legérement qu'on vous l'a » fait accroire chez vous, si nous devenions » capables de nous fâcher en vous entendant » dire des véritez de si bonne grace. Il lui fit present d'un cheval, & il ordonna que de sa

terre

terre qui eſt à deux journées de *Grodnoavv*, on les conduiſit à ſes dépens juſqu'à *Dantzik* où cet Italien vouloit aller.

§ () Un *Grec* & un *Venitien* diſputoient de l'excellence de leur nation. Le *Grec* pour preuve que la ſcience ſurpaſſoit toutes les autres, diſoit, que c'étoit de la *Grece* que tous les Sages & les Philoſophes étoient ſortis. *Il eſt vrai*, répondit le Venitien; » car on n'y en trouve plus.

§ () Selon quelqu'un; » La femme eſt le Pa» radis des yeux, l'Enfer des ames, le Purga» toire des bourſes, & le Limbe des penſées.

§ () Un Bâtelier avoit dans ſa barque une compagnie de jeunes gens, qui avoient tous le nom de quelque bête. L'un ſe nommoit *le Loup*, un autre *l'Ours*, *le* troiſiéme *Belette*, les autres, *Chien*, *Lion*, *Veau*, &c. Quand le bâtelier entendit ces noms, il ne pût s'empêcher de rire; & interrogé qu'elle en étoit la raiſon: » Je ris, *répondit il*, de la penſée qui » m'eſt venuë entendant vos noms, c'eſt que » ma Barque eſt preſentement l'Arche de » Noé, dans laquelle toutes ſortes de bêtes » ſe rendirent.

§ () Penſée d'un Auteur ſur le Mariage. » Le Mariage, *dit-il*, reſſemble aſſez à une » armée qui marche à une action. L'amour, » ce ſont les enfans perdus de l'armée, ils ſont » tuez dès le premier choc. Le Sacrement eſt » le corps de bataille qui tient bon plus long-

» tems, & le repentir en l'arriére-garde;
» qui tient ferme presque toujours tant que le
» corps de bataille subsiste.

¶ [] Quelqu'un avoit fait peindre toutes sortes de mommeries & de figures de foux sur le devant de sa maison. Un plaisant passant par-là s'arrêta pour regarder ces figures, & dit tout haut: » En vérité cette maison » est pleine de foux! Celui-ci qui y demeuroit entendant cela, répondit: » Encore en passe » t'il bien davantage.

¶ [] Un Cavalier Espagnol voyant une Dame se mocquer d'une autre tout-à-fait belle: *Sus manos*, disoit-elle, *son de palo seco*: Ses mains sont de bois sec: *Oüi*, répliqua-t'il; » mais de ce bois dont Cupidon fait des flé- » ches qu'il tire droit au cœur.

¶ [] Une Dame reprochant à *Hercules Strozza*, qu'il étoit boiteux; il répartit sur le champ; » Que Vénus qui se connoissoit du » moins aussi bien qu'elle en amour, avoit » pourtant préféré Vulcain aux autres.

¶ [] *Cæsar aporali*, Poëte Italien, a toujours été pauvre & malheureux. Il disoit à ce sujet: » Que si le hazard l'avoit fait du métier de » Chapelier, Dieu auroit fait naître les hom- » mes sans tête.

¶ [] Un Sçavant qui avoit suivi le Duc *d'Alençon* dans son Voyage d'Angleterre, dînant chez un Seigneur Anglois, se mit à parler des prétentions des Princes à la Couronne d'Angleterre,

gleterre, & dit qu'une Princeſſe en étoit l'héritiére préſomptive, à moins que d'en être excluë, comme née hors du païs par une Loy dont il n'avoit jamais ſçû quel étoit l'Auteur, ni l'origine, ni pû aprendre où elle ſe trouvoit. » Vous la trouverez, répondit le Seigneur » Anglois, au dos de la Loi ſalique.

¶ () Un Soldat déchargeant ſon ventre ſur les remparts de *Doüai*, des Officiers qui étoient ſous le vent, s'écriérent; » Oh! quelle » puanteur! *le grivois répond :* Quoi, donc, » Meſſieurs, le Roi prétend-il qu'on lui faſſe » du muſc avec du pain d'avoine?

¶ *** Le Poëte *S. Amant* ſe trouva un jour dans une compagnie où il ſe rencontra un homme qui avoit les cheveux noirs & la barbe blanche; & comme cette différence paroiſſoit aſſez bizarre à la compagnie, & que chacun en demandoit la raiſon, *S. Amant* ſe retourna devers cet homme, & lui dit; » Aparemment, Monſieur, vous avez plus travaillé de la machoire que du cerveau.

¶ *** Une Dame reprochant à un Poëte dans un Bal, qu'il étoit ſorti de cadence, il fit l'Impromptu qui ſuit ſur ce reproche.

Lorſque je vous vois dans la danſe,
Briller avec tous vos apas,
Il ne ſe peut que je ne penſe,
Que l'amour anime vos pas.

Pour vous, ſi je ſors de cadence,
Tout ce que vous devez penſer,

C'est qu'un homme en votre presence
Ne sçait plus sur quel pied danser.

¶ *** Le jeune Marquis de *Tierceville* ne paroissoit pas avoir autant d'esprit qu'il en avoit en effet. Un de ces agréables, qui prétendent par des maniéres libres & beaucoup de babil, usurper une réputation d'esprit dans le monde, le mena un jour chez une Dame de considération dont il étoit connu, & lui dit en entrant; » Madame, je vous presente Mr le » Marquis de Tierceville, qui n'est pas aussi » sot qu'il en a la mine. Le Marquis sans se déferrer, répondit d'abord; » Madame, c'est » la difference qu'il y a de Mr à moi.

¶ *** Une Dame ayant été conduite par un dévot auprès d'un des prétendus Prophêtes Camisards, & celui-ci s'étant voulu mettre en fait de grimaces pour la persuader de son inspiration, en faisant enfler son col jusqu'au danger d'en étouffer, & le dévot s'empressant à lui faire dénoüer la cravatte, de peur qu'il n'étouffât; en effet, la Dame moins crédule le pria de s'épargner ce soin & cette crainte, en lui disant: » Que le S. Esprit n'avoit » jamais étouffé personne.

¶ *** Des Ambassadeurs de Hollande à la Cour de France étant régalez par un Ministre d'Etat, on servit au dessert du fromage de Hollande; & comme on parloit de ce païs-là, & de ce qu'il produit, ce Ministre en montrant le fromage, dit en s'adressant à ces

Ambassadeurs, » que c'étoit du fruit de » leur païs. C'étoit une espéce de raillerie de la Hollande; les Ambassadeurs s'en aperçurent, & l'un d'eux prit une poignée de ducats & la jetta au milieu de la salle, en disant; en voilà aussi.

¶ *** Un Ambassadeur qui n'avoit point la réputation d'être un grand génie, se trouvant un jour dans le Bal, se mit à railler de la grosseur de son ventre, & dit en frapant dessus, » Qu'il avoit couté beaucoup d'ar- » gent à l'Etat. *Une Dame lui dit*: Qu'il eût » mieux valu que cette dépense eût été faite » pour sa tête.

¶ *** L'Empereur *Charles-Quint* voulant un jour refuser quelque chose à un Seigneur Espagnol, qui ne possédoit que peu de terres situées sur les Frontiéres du Portugal; » Dom » Frances, Bouffon de ce Prince, lui dit: Que » plûtôt Votre Majesté lui accorde ce qu'il » demande, afin qu'il n'ait point sujet de mé- » contentement, & que chargeant ses terres » dans un panier, il ne passe en Portugal.

¶ *** Un Yvrogne disoit, » Que Descar- » tes enseigne qu'il ne doit point y avoir de » vuide. Seroit-ce bien par cette raison, *lui dit quelqu'un*, que vous vous remplissez tou- » jours de vin?

¶ *** La nouvelle de la prise des Lignes Françoises à *Lens* sans la moindre perte, au commencement d'une des glorieuses campa-

gnes, ayant été sçûë en Angleterre, fit dire agréablement à quelqu'un ; » Que les François étoient devenus Sacheverellistes, & » qu'ils avoient embrassé la Doctrine de ne » point faire de résistance.

§ *** *M. Coccéïus* est généralement fort obscur dans ces Ouvrages, cette obscurité donna occasion à un étudiant de faire cette plaisanterie : » Il écrivit sur le dos d'un livre, » (aparemment ce livre étoit un Commentai» re sur Job) *non pas* Coccéïus sur Job ; *mais* » Job sur Coccéïus.

§ *** Le * *Roi de France* ayant dit un jour en conversation, qu'il ne trouvoit point de plus heureux Prince que le *Grand-Seigneur* ; qui est maître absolu de tous les biens de ses Sujets ; le Maréchal, Duc d'Estrées *osa répartir* : » Et moi, Sire, je n'en trouve point de » plus malheureux ; car le Mufti & l'Aga des » Janissaires sont maîtres de sa vie : témoin » Ibrahim & tant d'autres qu'ils ont fait étran» gler, sans qu'il en ait été rien davantage.

§ *** Georges Psalmanaazar, Japonois de l'Isle de Formosa, dont il est parlé dans l'Histoire ou Description de cette Isle, après sa conversion à la Religion Anglicane, fut en Angleterre, où il eût l'honneur de saluer M. l'Evêque de Londres. Les avantures qui tiennent un peu du merveilleux, l'ont fait regar-

der

* *Réflex. Polit. sur Tac.*

der par plusieurs personnes comme un Imposteur ; & son Histoire comme un Roman : Cela donna lieu à ce Prélat de l'examiner de fort près & de lui dire entr'autres choses:» Vous » êtes Japonois ? dites-vous, les gens de ce » païs-là ont les cheveux noirs, cependant » les vôtres sont blonds. Il répartit aussi-tôt : » Monseigneur, j'ai toujours entendu dire » que les Anglois ont les cheveux blonds, » V. R. les a pourtant noirs.

§ *** *Loüis XIII.* Roi de France étant encore fort jeune, se divertissoit un jour à sauter & à courir dans les Jardins de Fontainebleau ; & comme il étoit tout moüillé de sueur, un de ses Gentilshommes voulut l'essuyer & le sécher ; mais il ne voulut point le permettre. Le Courtisan lui en demanda la raison, & dit : *Que de négliger de s'essuyer pourroit peut-être faire tort à sa santé. Et qui*, répondit ce Prince, *viendra m'essuyer quand je suerai à la guerre* ?

§ *** Un *C. Romain* défendoit le culte des Images, contre un Ministre de la Religion réformée au Colloque de *Poissi* ; & comme il vit que sa cause alloit être renversée, il la voulut soûtenir par les vîtres de l'Eglise de *S. Benoît* ; cette Eglise, dit-il, a été bâtie du tems de *S. Denis* ; & puisqu'il y a des Images dans ces vîtres, il faut qu'il y ait eû des Images du tems de *S. Denis*. Le Ministre lui fit une courte, mais très-juste réponse : *Mon*

Explication de l'Enigme qui est aux pag. 12. & 13. de ce Tome.

Lecteur si cette Enigme est pour toi difficile,
Et si pour l'expliquer ta peine est inutile,
Ne t'amuse point plus long-tems,
Le COQ en est le véritable sens.



L'INSENSIBLE TOUCHÉ.

HISTOIRE.

ON trouve dans le monde des personnes d'un caractére bien différent à l'égard de l'amour. Les uns sont tellement possédez de cette passion, qu'ils croyent que chaque Belle doit être l'objet de leurs vœux, & qu'ils sont en droit d'en rechercher la possession. Au contraire, il y en a d'autres d'une insensibilité si grande, qu'il semble que leurs yeux ne fassent aucune différence entre la beauté & la laideur. Gens sans délicatesse, qui considérent les femmes comme des créatures imparfaites, & infiniment au-dessous des hommes; gens qu'on peut nommer de véritables hérétiques en amour, & qui non-seulement ne sont pas soumis à ce Dieu, mais qui se mocquent de son pouvoir, & traitent de pure bagatelle tout ce qu'un tendre amant met en usage

usage pour exprimer son amour. Cependant il est assez ordinaire de voir ces gens-là oublier leurs premiers sentimens & devenir cent fois plus amoureux que les autres. L'avanture d'Almédon en est une preuve; je vais vous en faire le recit.

Almédon & Florente étoient intimes amis, nez dans une même Ville, élevez ensemble; & de plus ayant étudié dans le même Collége; ils avoient lié ensemble une amitié intime & sincére: Ils se procuroient mutuellement toutes sortes de plaisirs, & ne cherchoient qu'à se rendre service: La volonté de l'un étoit presque toujours celle de l'autre. Mais s'ils étoient si parfaitement unis par l'amitié, ils étoient infiniment oposez dans leurs inclinations & dans leur humeur. Voici le portrait de ces deux amis & les caractéres. Florante étoit bien fait de sa personne, d'une taille au-dessus de la médiocre; il avoit l'air aisé & les maniéres engageantes; il étoit obligeant & civil envers tout le monde, d'une humeur complaisante & douce, prêt à rendre service à chacun, spirituel, de feu; enfin possédant mille belles qualitez qui le distinguoient avantageusement dans le monde, & lui faisoient trouver des admirateurs même parmi le beau-sexe; tous ceux qui le connoissoient, charmez de son mérite, l'estimoient infiniment. Il n'étoit rien moins qu'insensible: aussi son cœur, naturellement tendre, fut bien-tôt soûmis à l'amour,

mour. La Belle Céphise le charma. Il perdit pour elle une liberté d'ailleurs si précieuse, & sentit pour elle tout ce qu'un tendre Amant peut ressentir. Son cœur brûla d'une vive ardeur dès le premier instant qu'il l'eût vûë, & ne résistant point à sa violence, il fut bien-tôt enflâmé. Aussi-tôt son cœur déclara sa peine, & n'en fit point mystére. Céphise de son côté charmée de ses maniéres honnêtes & obligeantes ne fut point fâchée de le voir dans cette disposition; cependant elle ne lui découvrit pas d'abord le penchant qu'elle avoit pour lui; mais un peu de fierté qu'elle lui montra lorsqu'il lui fit la déclaration de son amour, n'étoit que pour éprouver sa sincérité, qu'elle trouva réelle. Ainsi satisfaite de lui & plus qu'à moitié vaincuë, elle auroit uni sa destinée à la sienne, si des raisons de famille n'eussent retardé pour quelque-tems un bonheur que Florante desiroit si fort. Toutefois l'attente ne rallentit point ses feux: au contraire, ils augmentoient tous les jours; & les bontez que son aimable Maîtresse lui marquoit, le rendoient le plus amoureux de tous les hommes. Venons à Almédon. C'étoit un des plus beaux hommes qu'on pût voir: il possédoit tous les avantages d'un beau corps; son esprit étoit vif & brillant, extrêmement prompt dans ses maniéres d'agir; au reste, fincére & parfaitement honnête homme. Il avoit non-seulement une extrême indifférence pour les

plus

plus belles femmes ; mais il affectoit même d'avoir pour elles un souverain mépris ; il les tournoit toutes en ridicule, & n'avoit pas le moindre égard pour elles ; il se moquoit de ceux qui pouvoient être comme il disoit, assez lâches ou assez foibles pour se soûmettre à une femme ; enfin il s'imaginoit qu'il auroit toûjours la liberté d'aimer ou de n'aimer pas.

Voila quels étoient Almédon & Florante, lorsqu'Amédon, qui faisoit la guerre à Florante de son amour, & qui se railloit tous les jours de la tendresse qu'il avoit pour Céphise, devint tout-à-coup réveur, triste & mélancolique, fuyant les compagnies, cherchant la solitude. Lui qu'on voyoit toûjours rire & plaisanter, gardoit un silence dont on ne pouvoit pas pénétrer au juste la cause. Florante même étonné d'un changement si subit, n'en put comprendre la raison. Il se plaignit à Almédon d'un silence si obligé, & le conjura au nom de leur amitié, de lui découvrir le sujet de sa peine : mais il n'en pût tirer d'autre réponse, que des soûpirs & des hélas. Florante cependant allarmé de voir son ami dans une mélancolie si profonde ne se découragea pas pour un premier refus, & jugeant bien par sa conduite qu'il falloit que ce fut une chose de la derniére importance qui causoit son chagrin, il tâcha de le divertir ; mais Almédon fuïoit toutes sortes de plaisirs. Florante voyant qu'il devenoit tous les jours plus triste, résolut de

le

le presser de nouveau de lui offrir son cœur mais toutes ses tentatives étant inutiles, il eu recours à la ruse. Pour cet effet, ayant remarqué qu'Almédon alloit souvent se promener dans un petit boccage proche de la Ville où i demeuroient, il épia le moment qu'il y alloit & l'ayant prévenu, il se cacha derriére de hayes pour entendre ce qu'il diroit. Il n'y fu pas long-tems, sans que l'affligé Almédon n s'y rendit à son ordinaire; & ne se doutan point que son ami fut si proche de lui, il pou sa mille soupirs, & laissant un libre cours ses larmes, il dit quelques momens après
» Que je suis malheureux! & que l'amou
» prend une cruelle vengeance du mépris qu
» j'avois pour lui. Que je fais une triste expé
» rience de son pouvoir! Il enflâme mon cœu
» pour le plus bel objet que le soleil éclaire
» mais en même-tems, il endurcit le cœur d
» cette belle, & il la rend inexorable: Elle r
» traite avec la derniére rigueur, elle mépr
» ma passion, elle la traite de feinte; & d
» une si cruelle circonstance, ma fierté, & m
» indifférence m'abandonnent. L'amour
» se rend maître de mon cœur, & me fai
» mer violemment celle qui se rit de ma
» ne. Hélas! jamais malheur égala-t'il le m
» Et ne vai-je pas être la raillerie de t
» monde? On me connoît, on sçait
» étoient autrefois mes sentimens: ainsi
» que rigueur que mon inhumaine me
»

» ressentir, personne ne me plaindra. Que je » serois heureux au milieu de ma peine si mon » amour pût être au moins caché au reste du » monde ; mais ma cruelle se fera un plaisir » de le publier elle-même. Ah ! heureuse in- » différence ! Précieuse liberté ! que je croyois » conserver toujours, que ne venez-vous à » mon secours ? Que ne venez-vous chasser » de mon cœur un amour qui trouble mon » repos ? Mais c'est en vain que je vous apel- » le. Celui qui vous a chassé est trop puis- » sant, il se venge impitoyablement de ce que » vous avez osé lui résister si long-tems. Et » toi, cher Florente, dont je me suis si sou- » vent raillé, que tu es heureux ! Tu t'es ren- » du sans résistance, & l'amour te favorise » de ses faveurs comme son ami, pendant qu'il » me fait éprouver ce qu'il a de plus rigou- » reux, comme à son ennemi. Ah ! ne t'of- » fense point de mon silence. Je suis honteux » de l'état où je me trouve. Epargne à ton » ami la honte d'avouer sa défaite ? Laisse-le » souffrir, il mérite encore de souffrir davan- » tage. Ignore sa passion, & laisse-lui le foi- » ble contentement de croire que tu ne sçais » pas qu'il aime. Florante attendri par ces pa- roles, sortit au plûtôt de l'endroit où il s'é- toit caché, fut embrasser son ami & lui témoigner la joye qu'il avoit de le voir dans des sentimens si conformes aux siens. Il l'as- sura qu'il étoit touché de sa peine, & que s'il

vouloit lui nommer la Beauté qui l'avoit soumis, il feroit tout ce qui seroit en son pouvoir pour sa satisfaction : Que s'il avoit encore pour lui l'amitié qu'il lui avoit toujours témoignée, il ne devoit plus rien avoir de secret pour lui : Que d'ailleurs il n'y avoit pas de honte d'avouer qu'on est soumis au pouvoir d'une charmante beauté. Qu'à l'égard des sentimens qu'il avoit eu autrefois, il ne devoit pas craindre qu'ils puissent porter aucun préjudice à son amour ; qu'au contraire, plus il avoit résisté & marqué d'indifférence, plus il étoit glorieux à l'amour de l'avoir vaincu : & que la Belle dont l'amour s'étoit servi, n'en seroit que plus satisfaite, & sçauroit bon gré à ses charmes d'avoir conquis un cœur, que tant d'autres avoient attaqué en vain : que par conséquent il ne devoit pas aussi desespérer de vaincre à son tour la résistance de cette Belle. Il joignit encore beaucoup d'autres raisons à celles-là, qui persuadérent Almédon d'ouvrir son cœur à Florante. La surprise que la presence imprévûë de Florante lui avoit causée, son amour découvert par son ami à qui il l'avoit caché ; la crainte des reproches & des railleries qu'il en pouvoit faire : enfin mille pensées différentes qui l'agitoient, l'avoient rendu immobile. Mais le discours de Florante le tira si agréablement de sa rêverie, que ne lui laissant pas le tems d'achever, il l'embrassa avec toute la tendresse imaginable. Vous êtes trop généreux,

Flo-

Florante lui dit-il ; » Je ne méritois pas cet-
» te marque d'une amitié si sincére. Tout au-
» tre que vous m'eût laissé souffrir, après le
» peu de confiance que j'ai eu pour vous, &
» ne se seroit guéres mis en peine de moi. J'a-
» voue que je n'en ai pas agi envers vous,
» comme envers un ami tel que je sçavois que
» vous êtes. Mais hélas ! qu'il est dur de pu-
» blier soi-même sa défaite, lorsqu'on a com-
» me moi, osé braver l'amour. C'est une ter-
» rible mortification pour un cœur qui se
» croyoit maître de sa liberté, & qui se mo-
» quoit de l'esclavage des autres, que de se
» voir tout-à-coup soumis à ce même pouvoir
» & dans un pareil esclavage, & souffrir en
» même-tems mille rigueurs. Mais puisque
» votre générosité est assez grande pour me
» prévenir, & qu'au lieu de vous venger des
» railleries que je faisois de votre amour pour
» Céphise, vous m'offrez votre secours, je
» vai vous aprendre comment mon cœur a si-
» tôt changé de sentiment.

» Il n'y a pas encore huit jours que je plai-
» santois avec vous de l'amour & de son pou-
» voir. Il vous souvient quels furent mes dis-
» cours ; & que vous me dites entr'autres cho-
» ses de prendre garde, & que je serois plû-
» tôt pris que je ne pensois ; Vous sçavez quel
» défi je fis à l'amour & aux charmes des
» plus belles personnes ; enfin quelle étoit la
» confiance que j'avois en ma force. Hélas !

» ce fut le dernier jour de ma liberté. L'a-
» mour se vengea le lendemain cruellement
» de mon indifférence, & m'engagea dans
» des fers aussi beaux que rudes. Je me trou-
» vai ce jour-là dans une compagnie de per-
» sonnes de l'un & de l'autre sexe. On parla
» de cent choses différentes; enfin la conver-
» sation tomba sur l'amour & sur son pou-
» voir; sur les charmes des Belles, & sur l'as-
» cendant qu'elles ont sur les hommes. Cha-
» cun dit là-dessus son sentiment; moi qui
» me faisois une gloire de braver & l'amour
» & les belles, je ne manquai pas de dire à
» mon ordinaire assez naturellement ma pen-
» sée, & de soutenir ensuite ce que j'avois dit.
» Je me faisois un plaisir de disputer aux Belles
» la puissance qu'elles ont sur les cœurs. Et
» je leur soutenois en face, que ce n'etoit qu'à
» la foiblesse des hommes que l'amour de-
» voit ses victoires. Vous qui sçavez quels
» étoient mes sentimens, je vous laisse penser
» tout ce que j'ai dit dans cette occasion. Ceux
» de la compagnie qui ne me connoissoient
» point, étoient fort étonnez de m'entendre
» parler de la sorte, & l'on me regardoit com-
» me un homme tout-à-fait extraordinaire.
» Cependant le moment aprochoit, qui de-
» voit arrêter des pensées & dès sentimens si
» bisarres, & faire un étrange changement
» dans mon cœur. J'étois dans la chaleur de
» mon raisonnement lorsqu'une personne d'u-
» ne

» ne beauté merveilleuse, & telle que jamais
» je n'en ai vû de pareille, s'adressa tout-à-
» coup à moi, & me dit d'un air serieux, en
» me regardant fixement : *Etes vous bien per-*
» *suadé de ce que vous dites, Monsieur?* Ah!
» *Florente*, que deviens-je dans ce moment?
» Et qu'elles furent mes pensées?

» Je demeurai sans parole, & je sentis dans
» ce moment ce que jamais je n'avois ressen-
» ti. Sa beauté relevée par une rougeur qui
» parut sur son visage, aparemment parce que
» je la regardois avec un trouble qu'on re-
» marquoit aisément, & que je ne pouvois
» cacher? la demande qu'elle m'avoit faite;
» les discours que j'avois tenus; en un mot,
» l'amour, la fierté, l'indifférence, livroient
» un combat si furieux dans mon ame, que je
» ne sçavois ce que je devois dire. Mais comme
» je la regardois attentivement, ses beaux
» yeux rencontrérent les miens; j'en fus
» ébloüi. Il me sembloit qu'ils me repro-
» choient mon insensibilité; & que c'étoit
» une injustice que de leur refuser l'hommage
» de mon cœur. Ils achevérent de vaincre le
» peu de résistance que je faisois encore, en-
» sorte que l'amour fut le plus fort, & mon
» cœur ne résista plus. Je me jettai aux pieds
» de cette Belle, & je lui dis avec une confu-
» sion qui parut sur mon visage, & d'une
» voix tremblante: Non, Madame, & si j'ai
» eu jusqu'à present des pensées si injustes,

» imputez-les moins à ma volonté qu'à mon
» erreur. C'est par ignorance que je suis cri-
» minel. Je n'ai jamais connu le pouvoir de
» l'amour. Heureux de l'éprouver dans ce
» moment par vous même. Oüi! le Ciel est
» témoin de ma sincérité. C'est vous qui me
» convainquez dans cet instant, que person-
» ne ne peut se défendre de vos charmes. Per-
» mettez que je vous offre ce cœur que vous
» avez soumis, & qui sera désormais consis-
» ter son plus grand bonheur à vous plaire.
» Je sçai bien qu'il est indigne de vous être
» presenté; mais enfin vous l'avez conquis,
» recevez-le comme le moindre de vos escla-
» ves. Il sera encore trop heureux si vous dai-
» gnez avoir quelque pitié de lui, & s'il peut
» mourir en vous persuadant de la sincérité.
» C'est à peu près ce que je lui dis. Mais à
» peine m'étois-je jetté à ses pieds, qu'elle
» m'obligea de me relever; & après que j'eûs
» fini, elle me dit d'un air qui m'exprimoit
» sa surprise: *Vous donnez dans de terribles*
» *extrêmitez, Monsieur; si vous avez gardé*
» *si long-tems votre cœur, vous pouvez bien*
» *le garder encore:* & se tournant d'un autre
» côté, elle fut parler à une amie, & me
» laissa dans le plus grand embarras du mon-
» de. Je n'osai pas lui parler davantage; ainsi
» je quittai la compagnie pour réfléchir sur
» mon avanture. J'avois d'abord dessein de
» vous en faire part, & de demander le con-
» seil

» seil de votre amitié. Mais me ressouvenant
» de notre entretien du jour précédent, j'eus
» une secrette honte de ce que je vous avois
» dit, je voulois éviter le juste reproche que
» vous pouviez me faire ; enfin je tâchai de
» vous cacher mon amour, du moins jusqu'au
» tems que mon aimable, mais trop inhumai-
» ne Maîtresse m'eût traité avec plus de dou-
» ceur. Voilà, cher Ami, ce que je vous ai
» caché jusqu'à present, & la raison qui m'o-
» bligeoit à garder le silence. Depuis mon
» changement, j'ai été tous les jours voir cet-
» te Belle, pour l'assurer de mon amour &
» de ma fidélité ; mais elle s'en rit, & m'im-
» pose un cruel silence : & je ne vois pas en-
» core d'aparence de vaincre si-tôt sa rigueur.
Florante lui réïtéra, qu'il ne devoit pas perdre l'espoir de la toucher par sa constance. Il ajoûta que les femmes sont accoûtumées de maltraiter ceux qui leur parlent d'amour ; mais que c'étoit moins par un effet de mécontentement, que par un motif d'épreuve ; & pour s'assurer de la sincérité de l'amour de leurs amans. Il demanda ensuite le nom de cette Belle. *Almédon* lui répondit, qu'elle se nommoit *Amarante*, qu'elle étoit cousine de *Céphise*, & nouvellement arrivée de delà la mer ; *Florante* lui promit de s'employer avec chaleur à faire réussir son amour. Et que dès le retour de *Céphise*, il tâcheroit de la persuader à se joindre à lui pour ce même dessein. Qu'il
ne

ne doutoit pas que ſon propre mérite
conſtance de ſon amour, joint aux ſolli
tions de *Chéphiſe*, ne lui fiſſent bien-tôt t
ver la fin de ſa peine. Ils ſe ſéparérent là-d
après s'être donnez de nouvelles aſſura
d'une parfaite amitié. Peu de tems ap
Céphiſe étant de retour, *Florante* s'aquitt
ſa promeſſe. Et *Céphiſe* s'employa le plus o
geamment du monde pour l'amour de
amant, & elle perſuada ſi bien ſa couſine
mérite d'*Almédon*, qu'inſenſiblement elle p
dit ſa fierté, & eut pour lui une eſtime r
proque. Enfin l'amour n'étant point cont
d'une victoire, voulut auſſi qu'*Amarante* p
dit ſa fierté en faveur d'*Almédon*, & p
rendre le bonheur de ſes amans parfaits
leva les obſtacles qui s'opoſoient à leur uni
Florante obtint des Parens de *Céphiſe* l
agrément, qu'ils lui avoient juſqu'alors reſ
& le mirent par-là au comble de la félic
Almédon eut auſſi la joye de voir ceux d'*A*
rante donner les mains avec plaiſir à une un
qui le rendoit heureux au-delà de ces eſ
ces. Enfin le même jour éclaira l'himenée
ces deux intimes amis. *Almédon* ne ceſſoit
benir l'heureux inſtant dans lequel ſa ch
Amarante avoit diſſipé ſon erreur & l'av
rendu ſenſible aux plus doux plaiſirs de la
Et *Florante* ne pouvoit ſe laſſer d'admirer
ſi prompt changement. Ces Belles, de l
côté, voyoient avec plaiſir le pouvoir de le
charm

charmes, & se félicitoient d'être unies à des personnes d'un mérite si distingué; & qui faisoient consister tout leur honneur dans leur possession.



LA BELLE CURE.

Histoire véritable & galante.

ON ne sçauroit nier que l'amour n'ait une puissance absoluë sur le cœur de ceux qu'il a soumis, & pour leur faire possèder l'objet pour lequel il les enflâme, il les oblige à mettre en usage tout ce qui peut leur être de quelque utilité. Soumissions, avances, priéres, plaintes, rien n'est omis quand il peut servir en amour: desorte que quand ce petit Dieu s'est rendu maître d'un cœur, tout céde alors à ce vainqueur superbe. Fierté, indifférence, résistance: rien ne peut lui résister long-tems, & tout ce qu'on lui veut oposer est trop foible: La raison même, pour peu qu'il veüille pallier avec elle, se trouve trop impuissante pour retirer des fers le cœur que l'amour veut enchaîner; il n'y a point de réflexion, de quelque nature qu'elle soit, qui ne perde sa force dans cette rencontre, & surtout quand l'objet dont l'amour sert pour ravir la liberté, posséde des qualitez aimables & dignes d'un véritable attachement. Mille

Mille exemples journaliers pourroient confirmer ce que je viens d'avancer; mais l'Histoire d'Isidore dont je vais vous faire le recit suffira.

C'étoit dans une Ville de Hollande, fameuse par le siége qu'elle a soutenu contre les Espagnols dans le tems des premiers troubles de ce Païs, qu'Isidore demeuroit. Son pere & sa mere qui n'avoient pû consentir à la marier, parce qu'elle étoit leur unique enfant, & qu'elle avoit toujours témoigné plus d'indifférence que d'inclination pour le mariage, moururent peu de tems l'un après l'autre. Isidore que leur mort mettoit en possession d'un bien considérable étant majeure, se trouva l'unique maîtresse de sa volonté & de ses actions; & ne dépendant plus de personne, elle résolut de ne pas laisser passer le plus beau tems de sa jeunesse sans unir sa destinée à celle de quelque jeune homme de mérite, qui lui plairoit le plus. L'amour ne se mêla pas d'abord à ce dessein, & ce ne fut pas aussi lui qui le forma. Ce n'étoit que la considération de la circonstance où elle se trouvoit; étant seule & sans proches parens, il lui fit prendre cette résolution: & n'ayant aucun penchant pour l'un plus que pour l'autre, tous les hommes lui étoient indifférens: desorte qu'elle recherchoit seulement le mérite, & quelque chose qui lui plût, sans se mettre en peine en qui cela se rencontreroit.

Elle

Elle n'avoit jamais manqué de soupirans : sa jeunesse, sa beauté, & je ne sçai quels agrémens qui la rendoient infiniment aimable, lui en attiroient tous les jours de nouveaux. Comme les refus de son pere, & son indifférence ne les avoit pas rebutez, ils ne manquérent pas aussi de recommencer leurs visites aussitôt que les premiers mois du deüil furent passez, & de redoubler leurs instances. Chacun d'eux s'efforçoit à l'envi de lui prouver la sincérité de sa passion & la constance de ses feux; ils mettoient, ou du moins ils croyoient mettre tout en usage pour lui plaire; cependant cela ne produisoit rien, ils ne faisoient que la chagriner : aussi toutes leurs poursuites, leurs galanteries, ni toutes les assurances de leur amour, ne pûrent toucher son cœur. L'amour la réservoit à joüer elle-même un autre personnage que celui d'être privée & sollicitée : il falloit qu'elle devint elle-même supliante, & qu'elle fit des avances que son sexe n'est accoutumé que de recevoir.

Depuis qu'*Isidore* avoit formé le dessein de se choisir elle-même un époux, elle avoit jetté les yeux sur tout ce qu'il y avoit de jeunes hommes dans la Ville capables de se faire distinguer avantageusement par le beau-sexe; mais aucun d'eux n'avoit le bonheur de lui plaire. Toutes ces protestations d'amour, de fidélité, de constance qu'ils avoient à tous momens dans la bouche, lui paroissoient plû-

tôt des complimens que des réalitez, & ce n'étoit pas ce qu'elle cherchoit. Un amant plus sincére que prodigue en tendresse & en protestations, étoit ce qu'elle demandoit; & pourvû qu'il fut honnête homme, capable d'aimer uniquement & tendrement sa femme, elle l'auroit d'abord préféré à tout autre, quand même il n'auroit eû aucun brillant.

Un jour qu'elle étoit dans une compagnie, la conversation tomba sur les jeunes hommes de la Ville: chacun dit ce qu'il pensoit de ceux qui lui étoient connus: on parla de leur conduite, de leurs maniéres & de leur esprit; les uns furent loüez, les autres raillez; l'un admiroit dans celui-ci les maniéres libres & aisées; un autre parloit de l'esprit de celui-là; les uns trouvoient celui-ci agréable & divertissant, & les autres trouvoient ses maniéres trop libres & trop cavaliéres; enfin l'un étoit spirituel dans l'opinion des uns, & ennuyant selon d'autres; ainsi chacun raisonnoit & disoit ses sentimens comme il les pensoit. Entre plusieurs jeunes hommes sur qui la conversation roula, *Eraste* ne fut pas celui dont on parla le moins. Il étoit de la même Ville d'*Isidore*, & reçû Médecin depuis quelques mois. On en parla comme d'un jeune homme de mérite, & qui avoit mille bonnes qualitez, diligent, spirituel, d'une conduite réglée, & parfaitement honnête homme. On donna aussi beaucoup d'éloges à son sçavoir & à sa capa-

cité,

cité, seulement on condamnoit la trop grande attache qu'il avoit à l'étude, ce qui le rendoit sauvage dans la compagnie des Dames, où il ne se trouvoit que rarement, & qu'il sembloit éviter. On dit mille plaisanteries sur sa timidité, après-quoi on parla d'autres choses. Lorsqu'Isidore fut retournée chez elle, tout ce qu'elle avoit entendu lui revint dans l'esprit; & son imagination frapée de tant d'objets différens, lui representoit toutes les personnes dont on avoit parlé en sa presence. Et comme elle étoit toujours dans la résolution de se choisir elle-même un époux, elle examinoit attentivement l'un après l'autre les différens caractéres de ces personnes: cependant selon le portrait qu'on lui en avoit fait, ils ne lui paroissoient pas encore tels qu'elle les demandoit. Enfin *Eraste* se presenta aussi à son imagination, elle se remit en mémoire tout ce qu'on en avoit dit; & loin que la timidité dont on le railloit lui parut ridicule, elle l'estima davantage; elle le compara aux autres, & ces maniéres à celles des autres, & ces considérations la menérent si loin, qu'elle sentoit un penchant secret pour lui dont elle ne pouvoit pas rendre raison. Elle résolut de chercher l'occasion de le voir, & de s'informer plus particuliérement de lui. Dès le lendemain elle fit ce qu'elle avoit projetté, & tous ceux qui lui parlérent d'*Eraste*, lui confirmérent tout ce qu'on lui en avoit

déja dit ailleurs. Il ne restoit plus qu'à le voir. Elle ne fut pas long-tems sans que l'occasion s'en presentât. Elle fut invitée aux nôces d'un parent d'*Eraste* qui épousoit une de ses bonnes amies : elle le vit-là, & le trouvant fort à son gré, elle auroit bien voulu qu'il n'eût pas été tout-à-fait si timide, & qu'il eût remarqué ce qu'elle ressentoit pour lui : elle avoit beau le distinguer des autres, en s'attachant plus particuliérement à lui parler, lui faisant cent questions pour lier la conversation avec lui, tout cela étoit inutile : il lui répondit en peu de paroles, quoique avec beaucoup d'honnêteté, mais sans lui témoigner en aucune maniére qu'il étoit sensible à la distinction avantageuse qu'elle faisoit. Cette indifférence ou timidité la désoloit : elle craignoit d'être obligée de lui en dire davantage ; car elle s'étoit absolument résoluë de lui faire connoître ses sentimens. » Hélas ! disoit-elle en elle-même, est-il possible qu'un homme puisse pousser l'indifférence ou la timidité si loin ? Mais ne me trompais-je pas ? N'est-ce pas qu'il méprise ce qu'on lui offre, & qu'il ne fait nul cas d'une chose qu'il peut obtenir sans peine ? Mais n'importe, ajoûtoit-elle, je veux voir jusqu'où il poussera cette indifférence ou cette timidité, & le tems m'aprendra ce qui en est : cependant, soit indifférence, soit timidité, si je ne le puis faire expliquer ce soir,

» je songerai à d'autres moyens pour connoître » ce qu'il pense, & ce que je dois espérer. Entre tems la compagnie se sépara, après avoir passé une bonne partie de la nuit à se divertir, & chacun s'étant retiré chez soi, on ne songea qu'à se reposer. *Isidore* ne fit pas de même; elle étoit trop occupée de son dessein pour goûter les douceurs du sommeil, aussi ce ne fut qu'à rêver à son indifférent ou timide *Eraste*, & aux moyens dont elle se serviroit pour lui faire connoître son amour, qu'elle passa le reste de la nuit; cependant elle ne pût se déterminer à rien : son amour n'étoit pas encore assez violent pour l'obliger à le déclarer elle-même; ainsi elle prit le parti de patienter, & de laisser agir ses charmes, dans l'espérance qu'*Eraste* se laissant toucher, viendroit lui-même offrir un cœur dont elle souhaitoit la possession. Elle exécuta avec beaucoup de prudence ce qu'elle avoit projetté pour ne pas s'exposer trop aux yeux des personnes curieuses; mais néanmoins pour le dire en peu de mots, toutes les avances qu'elle fit, furent inutiles. *Eraste* sembloit toujours ne comprendre rien au langage muet des yeux & des actions; il ne paroissoit pas seulement remarquer les démarches, ni les mouvemens d'*Isidore*, autant qu'elle en pouvoit juger par ses maniéres.

Cela la désoloit, & la mettoit dans une peine effroyable. Tantôt elle croyoit n'en pas fai-

re assez, & tantôt elle se chagrinoit d'en faire trop : d'un côté elle craignoit d'exposer trop sa réputation, & de l'autre elle apréhendoit d'être obligée, ou d'en venir à des déclarations ou de le perdre. Elle fut long-tems dans ces peines, & dans l'incertitude de ce qu'elle devoit faire : » Quoi, disoit-elle, n'en ai-je pas » encore assez fait, & ma conduite ne lui a-» t'elle pas suffisamment apris que je l'aime? Est-» il possible qu'il soit aveugle jusqu'au point » de ne pas avoir remarqué mon amour ? » N'est-il pas content de me voir faire des » avances ? Veut-il encore que ma bouche lui » confirme la passion violente que je ressens » pour lui, & que je le fasse triompher jusques-» là de ma foiblesse, & que je m'expose peut-» être à quelque mépris ? Mais, que dis je, il » n'a sans doute déja remarqué que trop mon » amour ; mais il méprise ma passion, & c'est » la raison de son silence. Cependant il me té-» moigne en toute occasion beaucoup de res-» pect, il a même quelques égards pour moi ; » ne seroit-ce pas qu'il m'aime déja un peu & » qu'il n'ose le dire ? J'ai sujet de le croire. » Il est timide, peut-être n'ose-t'il se persua-» der que c'est à lui que s'adressent mes démar-» ches. L'Amour est ingénieux à se tourmen-» ter lui-même ; que sçai-je si *Eraste* n'a point » pour moi les sentimens que j'ai pour lui, du » moins j'ai autant de raison de croire l'un » que l'autre, puisque l'un n'est pas plus im-

» possi-

possible que l'autre. Voilà ce que pensoit *Isidore* dans l'embarras où *Eraste* la mettoit. Quelques mois se passérent de la sorte. Un moment elle étoit prête à lui déclarer son amour, un moment après elle changeoit de résolution : quelquefois s'imaginant que c'étoit par mépris qu'il ne répondoit pas à ses avances, elle vouloit l'abandonner & ne plus songer à lui ; mais elle quittoit bien-tôt cette pensée pour d'autres qui lui parloient en faveur d'*Eraste* : ainsi elle étoit dans de continuels combats. Elle vouloit, & puis elle ne voulut plus ; mais à la fin l'Amour triompha absolument de tous les obstacles, & la fit résoudre à déclarer à *Eraste* les sentimens qu'elle avoit pour lui. La maniére dont elle vouloit s'y prendre l'occupa long-tems : elle trouvoit par tout mille difficultez qu'elle croyoit insurmontables : tantôt elle vouloit le lui faire sçavoir par une Lettre ; mais elle craignoit que si cette Lettre tomboit dans d'autres mains que celle d'*Eraste*, elle ne fût exposée à la raillerie de tout le monde : d'ailleurs incertaine de quelle maniére *Eraste* recevroit sa déclaration : elle avoit raison de craindre qu'il la pût tourner en ridicule, s'il rejettoit son amour : une autrefois elle vouloit qu'une amie lui parlât en son nom ; mais elle ne pouvoit se résoudre de découvrir à personne ses sentimens. Après qu'elle eût songé à toutes les voyes imaginables, elle choisit celle de

lui parler elle-même : » Car, disoit-elle, s'il
» rejette mes propositions, du moins n'aura-
» t'il nulle preuve pour se vanter de cette
» avanture, & je n'aurai à le prendre au pire,
» que le chagrin de me voir refusée en face :
» mais, ajoûtoit-elle, il ne pourra peut-être
» point se défendre, & les avantages que je
» lui puis faire sont assez considérables pour
» le toucher, du moins du côté de l'intérêt,
» s'il n'est pas sensible à celui de l'amour. Ainsi
dit, ainsi fait ; elle envoya sa servante chez
Eraste avec un billet, par lequel elle lui faisoit sçavoir qu'elle étoit indisposée, le priant
de la venir voir, parce qu'elle souhaitoit très-fort qu'il lui donnât quelque reméde pour la
soulager. *Eraste* ayant reçû le billet, promit
de se rendre chez elle à l'heure qu'on lui avoit
marquée. *Isidore* que son amour agitoit beaucoup, n'eût pas de peine à faire la malade.
L'inquiétude que la crainte du mauvais succès
de ce qu'elle entreprenoit lui avoit causé, lui
donnoit une émotion peu différente de la fiévre ; ainsi personne ne pût soupçonner la moindre chose. L'heure qu'elle avoit marquée à
Eraste ayant sonné, il se rendit chez elle, &
fut conduit à sa chambre, où étant resté seul
avec elle, *Isidore* lui découvrit la véritable
cause de sa maladie ; & ce jeune Médecin, qui
n'étoit pas si insensible qu'elle se l'étoit imaginé, fut assez heureux pour la guérir par quelques mots qu'il prononça d'une maniére engageante.

geante. Je ne sçai pas tout ce qu'ils se dirent dans cette entrevûë : je sçai seulement qu'*Eraste*, qui depuis quelque-tems s'étoit douté de quelque chose, lui témoigna tant d'amour & de respect, dès qu'elle eut commencé à lui parler de son amour, dont elle ne pouvoit faire l'aveu sans quelque émotion que lui épargnant la peine de continuer, il l'assure ; » Que la seule crainte de lui déplaire l'avoit » forcé au silence, & qu'il y avoit déja long- » tems que son cœur avoit pour elle des sen- » timens d'un amour sincére & ardent : qu'il » s'estimoit le plus heureux de tous les hom- » mes, de ce que bien loin que sa passion » déplut à l'aimable objet qui l'avoit fait » naître, l'amour avoit mis dans son cœur » des dispositions si favorables pour lui, & » permettoit qu'ils brûlassent des mêmes feux » qu'il l'assuroit qu'il seroit toujours sensible » à ses bontez, & que la constance de son » amour égaleroit la durée de sa vie ; & qu'il » la persuaderoit par sa conduite, que s'il ne » méritoit pas tant d'amour & tant de ten- » dresse, que du moins il n'en étoit pas tout- » à-fait indigne. Ainsi, ils se séparérent con- » tens, avec assurance de s'aimer éternelle- » ment. Peu de tems après ils furent unis du lien indissoluble du mariage, pour goûter tout ce que l'union de deux personnes qui s'aiment réellement a de charmes & de douceurs.

D'ORI-



D'ORIMÉNE

NOUVELLE GALANTE.

CE n'eſt pas toujours la conſtance, la fidélité, les ſervices, le mérite, ou tout ce qu'un amant tendre, paſſionné & véritablement amoureux, met en uſage pour vaincre la fierté & l'indifférence de l'objet qu'il aime; ce n'eſt pas, dis-je, toujours cela qui fait réüſſir en amour: car bien que ce ſoient-là les voyes les plus naturelles & les plus raiſonnables pour gagner le cœur d'une belle & la diſpoſer en faveur d'un amant qui s'y prend de la ſorte, c'eſt en vain cependant qu'on ſe flâte qu'un amour réciproque ſera le prix de tant d'ardeur, de tant de feux, & de tant de tendreſſe, ſi le Dieu de l'amour ne ſe met de la partie; & ſi un certain je ne ſçai quoi ne s'en mêle, on á beau faire, néant, peine perduë; c'eſt tout ce qui en revient. Mais au contraire, il arrive aſſez ſouvent qu'un inconnu qui n'aura donné d'autres preuves de la ſincérité de ſon amour, que les premiéres proteſtations qu'il en a faites, touchera le cœur de la belle; enſorte que ce qu'elle n'a pas fait pour aucun des amans les plus fidèles & les plus conſtans, elle le fait dans un moment pour cet inconnu. *Doriméne*, dont vous allez lire l'Hiſtoire, en eſt une preuve.

Ara-

Araminte étoit une personne d'un rang très-considérable à la Cour. Son époux qui avoit occupé les premiéres Charges du Royaume, lui avoit laissé beaucoup de bien, & une fille unique qui pouvoit passer pour une des plus belles personnes du monde. En effet, *Doriméne*, c'est ainsi qu'elle s'apelloit, possédoit tout ce qui peut donner de l'admiration. Elle avoit, bien que dans la premiére jeunesse ayant à peine atteint l'âge de dix-huit ans, la taille grande & majestueuse, le visage rond, bien proportionné, les traits délicats, le front grand, la bouche petite, des lévres de corail, des dents blanches comme l'yvoire, & il sembloit que les lis & les roses s'étoient disputés à l'envi, à qui contribuëroit le plus à la beauté de son teint. Outre cela, elle avoit les yeux bleus, mais vifs & perçans, ses cheveux épais, fins & du plus beau blond, avec une gorge d'albâtre, qui auroit disputé de la blancheur avec la neige; enfin elle avoit une beauté si parfaite, qu'il étoit aussi impossible de ne la pas admirer, qu'il me l'est de la bien décrire. Si *Doriméne* possédoit de si grands avantages du côté de la fortune & de la beauté du corps, ceux de l'esprit n'y étoient point inférieurs. Elle l'avoit fin & délicat, & d'un discernement admirable, & tout cela se trouvoit accompagné d'une modestie extraordinaire. On ne sera pas surpris, après ce que je viens de dire, quand j'ajoûterai, qu'il n'y avoit point de

de jeune Seigneur à la Cour qui ne se fit gloire d'être du nombre de ses soupirans, & qui n'aspirât au bonheur de lui plaire. Elle ne se trouvoit point à d'Assemblée qui ne fut nombreuse, & il ne se passoit point de jour qu'on ne vit quelque différend parmi un si grand nombre de rivaux : bien que cette aimable fille ne donnât aucune préférence à aucun d'eux, un regard, un souri jetté sans dessein, causoient quelquefois de sanglantes disputes, & elle se voyoit souvent la cause innocente de la douleur des premiéres familles du Royaume. *Araminte* qui voyoit tout cela avec déplaisir, & qui cherchoit l'intérêt de sa famille & le bonheur de sa fille, crût qu'elle devoit songer à son établissement, & à lui donner un époux. Elle jetta pour cet effet les yeux sur le *Comte Roland* qui avoit beaucoup de mérite & beaucoup de bien, & qui se trouvoit du nombre des plus passionnez adorateurs de la belle *Doriméne*. *Araminte* ayant ces sentimens, ceux qui lui firent la proposition d'unir sa famille à celle du *Comte*, furent très-bien reçûs, & *Doriméne* eût ordre de regarder ce Seigneur comme celui qui lui étoit destiné pour époux. Cette aimable fille qui ne sçavoit pas encore ce que c'est que l'amour, obéït par respect aux ordres de sa mere. Ce fut alors que le *Comte* crût être arrivé au comble de ses desirs, & qu'il se regardoit comme le plus heureux de tous les hommes.

Il

Il se trompoit pourtant, la fortune & l'amour en avoient ordonné autrement.

Le dessein d'*Araminte* fut bien-tôt public. Ce fut comme un coup de foudre pour les adorateurs de *Doriméne* : ils eurent recours aux larmes & aux plaintes : chacun d'eux employoit tout ce qu'il avoit d'esprit pour marquer son désespoir, & pour toucher le cœur de cette aimable fille : elle n'en fut pourtant point touchée ; car elle regardoit toutes choses avec beaucoup d'indifférence.

Entre tous les Amans déclarez de *Doriméne*, il y en avoit deux qui s'étoient montrez toujours les plus ardens, & qui étant d'un naturel vif & prompt, étoient capables de tout entreprendre dans un désespoir d'amour ; & voyant que leurs soupirs & leurs larmes ne pouvoient rien obtenir, & que le *Comte* alloit bien-tôt être mis en possession de ce qu'ils aimoient le plus au monde, ils prirent tous deux la résolution d'enlever la fille d'*Araminte*, sans considérer les suites d'un pareil procédé. On ne doit pas en être surpris ; car l'amour au désespoir est incapable de réfléxion.

Le *Duc Baraton* & le *Comte Richard*, c'est ainsi que se nommoient les deux Seigneurs dont je viens de parler, ayant pris la même résolution sans le sçavoir, ils travaillérent tous deux séparément à faire réüssir leur dessein. Ils n'épargnérent rien pour cela. Le *Comte* se trouva pourtant le premier prêt à exécu-

exécuter ce qu'il avoit projetté, & *Dorimène* ayant été trahie par sa Suivante, qui avoit été d'intrigue avec le *Comte*, dont elle avoit reçû un present très-considérable, se trouva entre les mains de ces Ravisseurs, qui lui firent d'abord prendre la route d'une maison que le *Comte* avoit à une journée de la Ville. On peut facilement s'imaginer quelle fut la surprise de *Doriméne* dans cette occasion, se voyant entre les mains de personnes qu'elle ne connoissoit point; car le *Comte* n'étoit present qu'en habit déguisé. Elle voulut d'abord jetter des cris; mais on lui ferma la bouche avec un mouchoir, & ayant été mise dans une caléche, elle n'eût plus de recours qu'à ses larmes. Foible consolation contre un mal réel.

L'enlévement de *Doriméne* fit beaucoup de bruit. Le *Comte Roland*, le *Duc Baraton*, & plusieurs autres Seigneurs, se mirent aux champs pour courir après les Ravisseurs. Nous verrons dans la suite quel succès ils eurent.

Le *Marquis Dorimant* étoit un homme qui possédoit dans la plus grande étenduë qu'il se puisse, les graces du corps & de l'esprit: le seul défaut qu'on lui trouvoit, c'est qu'il avoit témoigné toujours pour le beau sexe une indifférence qui alloit jusqu'à l'excès. Se voyant à l'âge de vingt-six ans sans pere & sans mere, avec un bien très-considérable & sans dettes, ce qui est bien rare parmi les

Grands

Grands, il prit la résolution de voyager. En deux ans qu'il employa, il vit une grande partie de l'Europe; après-quoi il voulut retourner dans sa patrie, & la fortune & l'amour firent que quatre heures après l'enlévement de *Doriméne*, il la rencontra avec quatre de ses Ravisseurs. Il n'eût d'abord aucun soupçon; mais voyant que ses gens se pressoient extrêmement, & que *Doriméne*, qui avoit fait ensorte d'ôter le mouchoir qu'on lui avoit mis devant la bouche, avoit jetté un grand cri, il voulut être instruit de ce que c'étoit; mais ayant reçû une réponse choquante du premier des Ravisseurs à qui il s'étoit adressé, il ne balança point à le charger; & assisté de deux valets, il commença un combat qui fut quelque-tems douteux; mais qui finit par la fuite du *Comte* qui avoit été blessé avec un de ses gens.

Dans le tems du combat, *Doriméne* s'étoit débarrassée de la caléche dans laquelle on la menoit, & ayant aperçû de loin une hutte de Païsans, elle y courut au travers des champs & des broussailles. Quel changement! *Doriméne* qui, quelques heures aparavant, étoit logée dans un Palais, & ne marchoit que sur des tapis où elle recevoit les hommages de mille adorateurs, se trouve à present heureuse de pouvoir recourir à une méchante hutte, où elle est obligée d'aller à travers les ronces & les épines. Elle arriva avec beaucoup de pei-

ne

ne à ce lieu desiré : elle y fut reçûë fort humainement par une vieille Païsanne qu'elle y trouva, & qui lui rendit d'abord tous les petits services dont elle étoit capable.

Le combat fini, le *Marquis* fut à la caléche, & n'y trouvant personne, le cocher s'étant aussi sauvé, il jugea que ceux qui étoient dedans avoient pris la fuite : il jetta la vûë de tous côtez, & ayant remarqué la hutte dont je viens de parler, il ne douta point que ce ne fut le lieu où ils auroient fait leur retraite. Il fut quelque-tems en suspends s'il y iroit ; enfin la curiosité l'emporta, il voulut sçavoir avec qui il avoit eu à faire. Pour cet effet, s'étant fait suivre par ses valets, après plusieurs difficultez à franchir des broussailles, il arriva au lieu dont *Doriméne* avoit fait son azile. Il mit pied à terre, entra dans la hutte, où il trouva la fille d'*Araminte* toute baignée de pleurs, ses habits & ses cheveux mal en ordre. Aussi-tôt que cette fille désolée le vit entrer, elle crût que c'étoit un de ses Ravisseurs, ce qui lui fit jetter un grand cri. *Dorimant* surpris de cette vûë, lui demanda la cause de sa douleur, & l'assura qu'elle n'avoit rien à craindre, qu'il étoit un Gentilhomme d'honneur, & qu'il se feroit un plaisir de lui rendre tous les services dont il étoit capable. Ce discours rassura fort *Doriméne* qui ne douta point que celui qu'elle avoit pris d'abord pour un de ses Ravisseurs, ne fut son libérateur. Elle le

remercia de ses offres obligeantes, lui dit son nom & sa famille, & après lui avoir fait un récit fort succint de son enlévement, levant la tête qu'elle avoit toujours tenuë baissée, elle lui dit: » Monsieur, je n'ai plus d'espoir » qu'en votre assistance. Je ne sçai où je suis, » & je ne puis faire sçavoir de mes nouvelles, » ni l'état où je me trouve, à ma mere: Ne » me refusez point la grace de lui faire sçavoir: » je vous en aurai une éternelle obligation, & » toute ma famille ne manquera pas de vous » en témoigner la reconnoissance. Quand *Doriméne* eût levé la tête, & qu'elle eût jetté la vûë sur *Dorimant*, il se trouva si émû qu'il ne pût lui répondre: s'étant un peu remis, & voulant parler, il rencontra par hazard un regard de cette charmante fille, ce qui redoubla son trouble & lui fit sentir une palpitation de cœur qu'il n'avoit jamais eûë; il eût beaucoup de peine à se remettre; enfin ayant fait un effort sur lui-même, baissant les yeux, & d'une voix mal assurée, il parla ainsi à *Doriméne*. » J'ai l'honneur de connoître votre famille, » Madame, & mon nom ne vous est aparem- » ment pas inconnu. Je suis le Marquis *Dori-* » *mant*, & je me trouve le plus heureux de » tous les hommes d'être venu si à propos pour » tirer une personne si parfaite des mains de » ses Ravisseurs. Je ne vous quitterai point » que je ne vous aye remis dans votre Hôtel: » mes biens & ma vie sont à votre service,

» vous en pouvez disposer entiérement.' Il prononça ces derniéres paroles avec transport, & ayant regardé *Doriméne* avec beaucoup de trouble & de langueur, il lui fut impossible de continuer son discours. Cette aimable fille qui commençoit aussi à sentir une émotion, dont elle n'étoit pas la maîtresse, & qu'elle attribua d'abord à l'état où elle se trouvoit, témoigna au *Marquis*, qu'elle connoissoit parfaitement sa famille, & après avoir jetté un souris languissant, qui acheva d'arracher le cœur à *Dorimant*, elle lui dit : » Monsieur, » vous êtes trop honnête & trop obligeant ; » mais je vous prie ne perdons point en com» plimens des momens qui me sont si chers ; » faites-moi la grace d'envoyer incessamment » quelqu'un de vos gens à Paris pour y ra» porter ce qui m'est arrivé, & le lieu où je » suis. *Dorimant* obéït, & fit partir sur le » champ son homme de chambre.

La bonne Païsanne voyant l'émotion où le *Marquis* & *Doriméne* étoient, crût que cela ne venoit à l'un que du travail qu'il avoit fait, & à l'autre que de la peur qu'elle avoit eûë ; elle jugea qu'il ne leur falloit que du repos pour les rétablir ; elle leur dit sa pensée fort naïvement, & les obligea d'entrer chacun dans un petit apartement séparé, qui n'avoit pour tout meuble qu'un méchant lit & une vieille chaise.

Doriméne & le *Marquis* ne trouvérent pas dans leur apartement le repos & la tranquillité que

que la bonne Païsanne vouloit leur procurer. Il se passa bien des choses dans leur esprit pour le peu de tems qu'ils y furent. L'amour fut toujours de la partie, & trouva leur cœur si fort à son gré, qu'il résolut de les soumettre à son empire, & même d'y faire sa demeure. *Dorimène* résista le plus long-tems; mais enfin il fallut se rendre.

Dorimant étant sorti du lieu où il étoit, & *Dorimène* étant venuë un moment après, il lui parla en des termes si touchans, & lui fit une déclaration d'amour si pleine d'esprit, que cette agréable fille ne pût s'empêcher de lui faire connoître l'estime qu'elle avoit pour lui; enfin il fallut en venir plus loin, & après que tout ce que l'amour peut inspirer de tendre à deux cœurs eût été dit, on en vint à des protestations de fidélité, & à se donner des assurances d'un amour inviolable, que ces deux Amans se jurérent.

Le *Marquis* ayant apris de la Païsanne qu'il y avoit un Seigneur de ses amis qui avoit une maison à une demie lieuë de-là, voulut y conduire *Dorimène*, qui ne voulut point y consentir: elle le pria d'y aller seul, & de faire son possible pour avoir une voiture pour la mener à Paris. *Dorimant* avoit bien de la peine à se séparer de ce qu'il aimoit le plus au monde. Il obéït pourtant, jugeant qu'une prompte obéïssance étoit le plus sûr moyen pour prouver son amour à cette admirable fille.

Quand *Dorimant* fut parti, *Doriméne* se retira dans sa petite chambre, dans le dessein de se reposer & de se remettre un peu de la fatigue qu'elle avoit soufferte & du trouble qu'elle avoit eu.

Cependant le *Comte Richard* étoit arrivé à sa maison de campagne, au désespoir d'avoir manqué son coup: ses blessures étoient assez legéres, il se fit panser; & plein de rage, il prit la résolution de sortir du Royaume; pour n'être pas témoin du triomphe de celui qu'il croyoit être son rival.

Le *Comte Roland* & le *Duc Baraton*, avoient couru la campagne sans pouvoir aprendre des nouvelles de *Doriméne*. Ils avoient pris divers chemins, & aprés avoir long-tems couru, la fortune fit rencontrer dans un chemin peu éloigné de la hutte où étoit celle qu'ils cherchoient. Ils s'en demandérent des nouvelles sans se pouvoir rien aprendre. Le *Comte* crût que le *Duc* pouvoit bien être le Ravisseur, & qu'il ne feignoit de chercher *Doriméne* que pour mieux couvrir son jeu. Il lui en témoigna quelque chose; la-dessus ils prirent feu, & se dirent des paroles désobligeantes; & des paroles ils en vinrent enfin aux coups. Ils avoient chacun un homme de chambre avec eux qui prirent aussi leur parti. On déchargea les pistolets sans qu'aucun des combattans fut blessé; mais le cheval du *Comte* reçût une balle dans la tête qui le fit tomber. Le *Duc*

voulut

voulut se servir de cet avantage pour tuer son ennemi ; mais le *Comte* eût le bonheur de se défendre quelque - tems à la faveur d'un arbre dont il se couvroit : il alloit cependant succomber ; car son homme de chambre ayant été mis hors de combat, celui du *Duc* venoit assister son Maître ; il n'étoit pas possible que le *Comte* étant à pied, & tout seul, pût résister contre deux hommes bien montez. Mais dans le moment que ce Seigneur se voyoit sans espérance de pouvoir échaper à la fureur de son Ennemi, le *Marquis Dorimant* arriva, qui ne balança pas un moment à prendre le parti du *Comte*, & à charger le *Duc*, qui ne songea plus qu'à se défendre. Le combat ne dura pas long-tems, parce que le *Marquis* & le *Duc* s'étant reconnus, & étant très - proches parens, mirent bas les armes. Le *Marquis* fit voir au *Duc* le tort qu'il avoit de vouloir tuer un homme qui n'étoit plus en état de se défendre. Le *Duc* en convint, & ne s'excusa que sur la violence d'une passion de vengeance, dont il n'avoit pas été le maître. Le *Comte* témoigna toute la reconnoissance possible à son libérateur ; & le *Marquis*, après quelques éclaircissemens, rendirent le *Duc* & le *Comte* amis.

Dorimant aprit avec bien de la surprise, qu'ils étoient ses Rivaux : cependant comme

il vit que leur dessein n'avoit été que de remettre *Dorimène* entre les mains d'*Araminte*, il ne voulut pas leur faire un mystére de ce qui s'étoit passé entre lui & les Ravisseurs de leur Maîtresse. Le recit les étonna fort, & ils prirent tous ensemble le chemin du lieu où étoit *Dorimène*, & y étant arrivé, cette charmante fille eût une grande émotion à la vuë de toutes ces personnes. Leur rencontre la toucha, & sur tout la générosité du *Marquis* à sauver la vie au *Comte Roland*. Un moment après, l'ami de *Dorimant* arriva avec une caléche. *Dorimène* se mit dedans, & escortée par tous ces Seigneurs, elle arriva chez sa mere, où tous ses parens & amis étoient assemblez. *Dorimant* la presenta à sa mere, & fit le recit de tout ce qui s'étoit passé. Il reçût les aplaudissemens de toute cette illustre compagnie. *Dorimène* confirma tout ce que le *Marquis* avoit dit. Les loüanges & les aplaudissemens redoublérent. *Dorimant* y répondit avec beaucoup de modestie, & s'adressant à *Araminte*, il lui déclara sa passion pour *Dorimène*, en des termes extrêmement forts & pressans, & très-propres à faire voir la grandeur de son amour. *Araminte* lui témoigna qu'il lui faisoit beaucoup d'honneur & à sa fille, & qu'après le service qu'il venoit de leur rendre, elle n'étoit pas en état de lui rien refuser: » Mais, » ajoûta-

» joûta-t'elle, j'ai donné ma parole au » *Comte*, ainsi ce que vous me demandez » ne dépend plus de moi. Le *Comte Roland* prit là-dessus la parole, & dit : » Madame, » je croi que personne ne peut ignorer que » je n'aye un amour très-ardent, & très-sincére pour *Dorimène* : je crois en avoir donné des preuves, & s'il étoit nécessaire, je » le ferois encore au péril de ma vie : cependant il y a deux raisons qui me portent à céder mes prétentions au *Marquis*. » La premiere est, qu'ayant eu le malheur » de ne pouvoir toucher le cœur de cette » Belle, & aimant mille fois plus son contentement que le mien propre, je suis assez généreux pour ne vouloir pas la forcer » dans ses inclinations, en l'arrachant à une » personne qu'elle aime, & qui est digne » d'en être aimé. La seconde raison est, » que le *Marquis* m'ayant sauvé la vie, je » ne puis mieux lui témoigner ma reconnoissance, que par le sacrifice que je lui » fais de ce que j'ai de plus cher au monde. Toute la compagnie fut charmée du discours & de la générosité du *Comte*. Le mariage du *Marquis* & de *Dorimène* fut conclu ; & la cérémonie en fut remise au lendemain. Ces deux Amans sentirent alors une joye qui ne se peut bien exprimer, & dont personne ne peut bien juger, que ceux qui connoissent toute la puissance de l'amour, & le contente-

ment

ment qu'il fait ſentir à deux cœurs étroitement unis. La cérémonie ſe fit avec beaucoup de magnificence. Le *Comte* y aſſiſta, & voyant qu'il n'avoit plus d'eſpérance, il changea tout ſon amour en une véritable eſtime pour *Dorimène*, & vécut toujours dans une parfaite & intime union avec le *Marquis*.

FIN.

